FÉV. : 1951 **LE YARD** NUMÉRO : 27

*Magazine policier mensuel.* PRIX : 60 FRS

*Dans ce Numéro :*

A. DERLETH

# L'ASSASSIN piétine les PLATES-BANDES

***roman policier***

suivi
d'un Récit historique, de la Chronique
des livres et d'une nouvelle de

M.-B. ENDRÈBE

25, r. de l'Échaudé, PARIS

**** Peut être lu par tous. ** Pour adultes, *** Pour lecteurs avertis***

*** « ELLE NOUS EMPOISONNE », par Joanna Cannan. *Détective Club. Flammarion,* 140 frs.

La mentalité anglaise, on le sait, s'accorde mal avec la nôtre. Surtout dans les campagnes, parmi la noblesse rurale où l'étranger est toujours suspect. Songez à ce que ce désaccord latent peut entraîner de dissentiments quand il s'agit d'un mariage entre un noble Anglais et une Française et que, veufs tous les deux, ils ont des enfants d'une précédente union.

C'est le cas de Sir Charles et de Lady Barbara d'Estray. Barbara, devant l'hostilité des enfants de sir Charles, regrette son nouveau mariage, car sa fille et elle sont en butte à mille vexations de la part de sa belle-famille anglaise. Les répliques entre les femmes des deux pays claquent comme des coups de fouet. Sir Charles soutient mal sa femme contre ces attaques. Et voici que le drame éclate : miss Hudson est assassinée au château d'Estray; c'est une vieille demoiselle dont la fâcheuse franchise et le mauvais caractère « empoisonne » tout le monde. Scotland Yard envoie un inspecteur prétentieux et soupçonneux. Bien entendu, Lady d'Estray, qui est étrangère, sera, en dépit de sa situation, soupçonnée la première, et, la famille emboîtant le pas à Scotland Yard, sir Charles, dont la veulerie est inimaginable, cède à la double pression exercée par ses enfants et la police, et en arrive à soupçonner sa femme, manquant ainsi à ses devoirs de loyauté et de protection envers elle. Puis, d'autres crimes se produisent qui mettent Scotland sur les dents et ancrent sir Charles dans sa conviction que sa femme est coupable jusqu'au moment où, par hasard, le meurtrier est arrêté...

Il faut louer l'auteur de sortir des sentiers battus. Il y a, dans ce roman, un mélange de recherche policière, de psychologie, de description de la vie de la *gentry* anglaise très bien dosé et aussi un talent de conteur remarquable. La différence entre la mentalité des Anglais, corrects, formalistes, avec le code secret de leurs traditions, et celle des Français plus libres, plus spontanés, est bien observée. Il est vraiment dommage que le livre finisse par deux drames de famille très pénibles.

Mais, cette réserve faite, lisez « Elle nous empoisonne », vous ne le regretterez pas.

Si vous allez en Angleterre, emportez ce livre avec vous : il vous renseignera sur la mentalité de nos amis d'Outre-Manche et vous évitera bien des inconvénients. Et, surtout, ne vous mariez pas à la campagne avec un veuf déjà pourvu d'enfants. Vous voilà prévenus!

J. P.

*** UN CADAVRE DE TROP DANS LE FILM, par Pierre Nord (*Le Masque*, 100 frs).

Ce roman a été sélectionné par le Club de l'aventure. C'est dire que MM. Pierre Boileau, Jacques Decrest, Thomas Narcejac, Georges Simenon, Steeman, P. Véry, A. Pigasse et Maurice Renault l'ont jugé de qualité.

# LE YARD

**Magazine policier mensuel**

SOMMAIRE

*CRITIQUE*

Les livres policiers..... pages 2 et 3
Couverture

*ROMAN*

*L'assassin piétine les plates-bandes,* par August Derleth, traduit de l'anglais par François Darmont..... page 2

*NOUVELLE*

*Pas de vacances pour Elvire,* par Maurice-Bernard Endrèbe..... page 115

*LES AFFAIRES CRIMINELLES DU TEMPS PASSE*

*Assassinats par mort naturelle,* par R. de St-Junin. page 127

N° 27 — Magazine policier mensuel présenté par les ***ÉDITIONS DES LOISIRS,*** 25, rue de l'Échaudé, PARIS

ABONNEMENTS : *six mois* : **325 fr.**
*un an* : **650 fr.**

LE N° **60 frs**

AUGUST DERLETH

# L'ASSASSIN PIÉTINE LES PLATES-BANDES

Traduit de l'Anglais par F. Darmont

## CHAPITRE PREMIER

J'étais fatigué de toute cette conversation et je sortis pour fumer une cigarette. Il y avait là un buisson touffu de lilas, près d'un réverbère. Je restai, dans son coin sombre, à dissiper le commencement de migraine que m'avait donné la conversation entre le juge Peck et le Dr Jasper Considine qui en étaient à leur troisième whisky et n'en finissaient plus de revenir sur d'anciennes histoires. C'est pourquoi je fus le premier à voir la jeune fille.

Elle émergea de l'ombre. Elle paraissait venir de la rue principale de Sac Prairie.

Elle se tenait là, les mains dans les poches de sa petite jaquette, sans chapeau, les cheveux flottants, d'une couleur que la lumière jaune d'un réverbère ne me permettait pas de déterminer. Elle était plutôt grande. A la façon dont elle regardait dans ma direction (elle ne pouvait pas me voir à l'endroit où j'étais), j'étais certain que c'était au juge Peck qu'elle en avait. Elle ne venait pas pour Mrs. Carr, sa nièce, parce qu'il y avait dix chances contre une que dans ce cas elle serait passée par la porte de derrière ou par celle de côté. Non, en usant des méthodes d'observation et de déduction du juge Peck, j'arrivais à cette certitude qu'elle hésitait pour savoir si elle avancerait ou non.

Elle se décida assez vite, descendit du trottoir et traversa la rue à vive allure. J'eus à peine le temps de l'arrêter, mais j'y arrivai, pourtant, et lui saisis le bras.

— C'est pour le juge Peck? demandai-je, en ravivant le feu de ma cigarette pour voir sa figure. Ses yeux bruns se dirigèrent vers moi et elle fit une moue.

— Oui. Qui êtes-vous?

— Fenner. Le Juge me donne le titre de secrétaire.

— Le juge Peck est-il chez lui?

— C'est ce qu'il appellerait un artifice de style, répondis-je en la guidant à travers l'allée. Car de l'autre côté de la rue, vous avez pu l'apercevoir.

Sous le porche, les deux interlocuteurs nous avaient entendus. Le murmure de leur conversation cessa aussitôt. Le Dr Considine tourna vers nous sa massive personne et la lumière tomba sur son visage, éclairant sa moustache au-dessus de sa vigoureuse mâchoire carrée, ainsi que ses cheveux et ses sourcils grisonnants. Le juge ne chercha pas à regarder au dehors, sachant qu'il ne pourrait identifier personne dans l'obscurité, parce qu'il était à contre-jour et je pus seulement conjecturer ce qu'il pensait : « Lorin avec une jeune fille. Ce n'est pas prémédité évidemment. C'est donc qu'elle vient ici. Et ce n'est pas pour voir Dorothée (Dorothée, c'est Mrs. Carr, sa nièce, qui tient la maison). » C'est certainement ainsi qu'il raisonnait. Quant à son nom, il le devina, sans doute, car je ne l'entendis pas se présenter.

— Tiens! c'est Marcia, Marcia Bensiner, dit-il, et, à l'instant, il saisit ses mains dans les siennes tandis que ses yeux étranges plongeaient dans les siens un regard paternel.

— Lorin, apporte-nous une chaise.

J'apportai la chaise et m'effaçai, observant, avec dépit, qu'elle portait un anneau de fiançailles. C'est un fait que, depuis que je suis au service du juge Peck, je n'ai jamais rencontré une jeune fille de figure agréable sans découvrir qu'elle était fiancée ou sur le point de l'être. C'était déprimant, surtout parce que je n'étais pas homme à aller sur les brisées d'un autre. Du coin où j'étais assis, je me figurais d'abord qu'il s'agissait de quelque histoire de testament. Cela en avait tout l'air, quoique ce fut une heure anormale pour venir parler d'affaires.

Mais ce n'était pas du tout une histoire de testament. J'étais bien loin de compte et rien n'était plus propre à me faire toucher du doigt combien j'étais loin de m'être assimilé les méthodes du Juge. C'était le commencement de l'affaire Bensiner. Et, cependant, au début, personne n'y vit rien d'autre qu'une affaire des plus banales, le juge Peck tout le premier.

— C'est tante Régina qui m'envoie, disait Marcia. Je ne voulais pas venir.

C'est bien ce que j'avais pensé, me dis-je.

— Elle a déjà essayé de s'adresser à la police du village et à la municipalité, mais elle dit qu'autant vaudrait s'adresser à un morceau de bois. Cette nuit, il lui est venu à l'esprit que vous pourriez l'aider et elle n'a plus eu de repos que je ne sois venue vous trouver.

— Mais de quoi s'agit-il? demanda patiemment le juge.

— Ce sont de véritables actes de vandalisme. Et personne ne peut en découvrir l'auteur, ni la raison. Je veux croire que le constable s'est tenu aux aguets comme il l'affirme. Il est vrai que personne chez nous ne l'a vu, mais, à tout prendre, c'est son rôle de se cacher. Quant aux gens de la municipalité, c'est pire que s'ils ne faisaient rien. Pas un qui veuille prendre une responsabilité et ils se mettent toujours à trois ou quatre

pour combiner à l'avance ce qu'ils répondront. Du bois mort et sec, dit tante Régina.

— Des actes de vandalisme, dit le vieil homme en réfléchissant, qu'entendez-vous par là?

Marcia Bensiner sourit. Elle a un beau sourire. Tout homme se sentirait capable de faire beaucoup pour ce sourire.

— Voulez-vous venir? Je suis sûre que tante Régina préférera vous l'expliquer elle-même.

Donc, tous les trois (le docteur Considine était rentré chez lui), nous reprîmes en sens inverse le chemin qu'elle avait parcouru. En fait, comme je pus le constater, elle était venue de Beckerman's Lane, située après le pont du chemin de fer, qui marque, plus ou moins, la limite du village, mais pas tout à fait, car il y a encore une demi-douzaine de maisons au delà, qui sont littéralement dans les champs. Et dans cette direction, la maison Bensiner était l'avant-dernière du village. C'était bien le genre de demeure qui a besoin d'être située au milieu des champs pour se montrer avec tous ses avantages; on pouvait s'en rendre compte même la nuit. Elle occupait une grande superficie et était entourée de jardins et de prairies. Les Bensiner pouvaient être considérés comme riches. C'était, je l'appris par la suite, une vieille famille qui avait longtemps pratiqué le commerce des bois de charpentes, et ce commerce était, dans le temps, une mine d'or. Ils vivaient nombreux dans cette maison à laquelle ils communiquaient une joyeuse animation.

Mais, pour le moment, c'était à Régina Bensiner que nous en avions. Nous n'avions aucune raison de supposer que plus tard, nous aurions affaire avec les autres. En conséquence, Marcia nous mena directement au salon où sa tante attendait, certaine que le juge Peck viendrait. Elle était âgée, mais ne le paraissait pas : à n'en juger que par son extérieur elle semblait n'avoir pas d'âge déterminé et son allure était celle d'un potentat au petit pied. On voyait, tout de suite, une femme habituée à commander et à exiger l'obéissance, non pas d'une façon tyrannique (elle avait un caractère bien trop plaisant pour cela!) mais elle savait ce qui lui était dû et l'exigeait. C'était ce genre de femme qui n'ont besoin que de donner un ordre en vous regardant d'une certaine façon pour que vous obéissiez et, si vous lui en vouliez sur le moment, vous oubliiez ensuite de lui en vouloir.

Elle ne se leva pas à notre arrivée et tendit simplement la main au juge en l'appelant Ephraïm, comme c'était l'habitude à Sac Prairie. Elle accueillit, avec la gravité convenable, ma présentation par le juge Peck, jeta rapidement un coup d'œil perçant sur ma personne et se tourna ensuite vers sa nièce.

— Je vous remercie, Marcia. Vous n'êtes pas obligée de rester si vous n'en avez pas envie.

— Oh! j'aimerais rester, dit Marcia. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Aucun. Mais vous avez entendu tout cela, si souvent, que vous devez en être lasse. Lui en avez-vous parlé?

— Non, je n'ai rien dit, sinon qu'il s'agit d'actes de vandalisme. J'ai pensé que vous aimeriez mieux exposer vous-même les faits.

Régina Bensiner sourit et ce sourire éclaira son visage. Ses yeux étaient alternativement doux et menaçants. Par moment, vous auriez pu croire qu'elle allait vous foudroyer; l'instant d'après, on avait l'impression d'une tendresse maternelle. Sa bouche était grande, avec des lèvres minces, son nez puissant; elle avait, aux oreilles, des pendants verts de bon goût et ses cheveux étaient ramenés sur sa tête en une masse épaisse couronnée d'une tresse. Ils grisonnaient maintenant, mais ils avaient dû être noirs. Pour Marcia, elle était brune aussi, mais avec des reflets lumineux. Et ses yeux étaient noirs, pleins de vivacité, au contraire de ceux de sa tante, d'un bleu d'acier. Elles formaient ainsi un parfait contraste, assises à côté l'une de l'autre, dans cette pièce qui donnait l'impression de s'efforcer en vain à l'élégance, avec sa vieille tapisserie, ses curieuses sculptures (c'était une acquisition de Hardin Jeffers, le frère infirme de Régina dont la chambre de malade était à l'étage supérieur) et ses lourds rideaux dans le goût de 1910 tout à fait démodés.

— Oui, certainement, j'aime mieux m'expliquer moi-même, dit Mrs. Bensiner.

— Je suis intrigué, dit le juge Peck, de quoi s'agit-il? Est-ce qu'on s'attaque encore au jeune ami de Marcia?

Un nuage passa sur la face de la vieille dame; elle leva et abaissa ses sourcils et ses yeux jetèrent un éclair :

— Oh! cela a transpiré aussi dans le village, alors? Non, il ne s'agit pas de cela. Non pas que j'approuve entièrement Wellwood Saunders, mais vous savez, Ephraïm, les impresssions et les opinions changent avec le temps.

Je jetai un coup d'œil sur Marcia, elle n'avait pas bronché. Une fière nature. Mais je pus voir, dans ses yeux et encore plus dans le pli de sa bouche, que les derniers mots ne lui avaient pas fait plaisir. Pour moi, quel que fût ce Wellwood Saunders, je ne pouvais m'empêcher de l'envier.

— Il s'agit de déprédations odieuses, commença Régina Bensiner. Cela a commencé vers le milieu de mars, n'est-ce pas, Marcia?

— Oui.

— Des trous dans le jardin, pour débuter.

— Des trous? interrogea le juge.

— Oui, exactement, des trous. Quelqu'un est venu avec une pelle ou une bêche...

— Précisons. Etait-ce une pelle ou une bêche? Ce n'est pas la même chose.

La vieille dame réagit à cette question. Elle ferma les yeux et les rouvrit rapidement, son regard nous transperça, ce fut

une extraordinaire sensation. On percevait son impatience, son irritation contenue, son autorité.

— Ce doit avoir été une bêche; les trous étaient profonds et la terre pas trop émiettée. Les trous avaient été creusés pendant la nuit à des endroits différents — certains d'entre eux étaient assez profonds pour qu'on risque de s'y casser une jambe.

— Je suppose qu'il est inutile de vous demander si vous avez des soupçons?

Elle hocha la tête :

— Je ne vous aurais pas envoyé chercher.

Je me penchai et me mêlai à la conversation.

— Ce qu'il faut éclaircir tout de suite, Mrs. Bensiner, c'est ce que vous attendez du juge Peck. Doit-il agir comme détective ou comme homme de loi?

— Comme homme de loi, certainement, répondit Mrs. Bensiner, avec un admirable aplomb.

— Pourquoi faire? Est-ce pour faire pression sur la municipalité?

— Mais oui, sans doute. Pour arriver à des résultats. Trouver ce qu'il y a derrière cela. Les policiers n'ont rien fait, absolument rien. On dirait que nous ne payons pas de contributions. En fait, un de ces empotés est allé jusqu'à me dire que je n'habitais pas réellement dans le village, que la limite était le chemin du moulin; mais je puis vous certifier que, quand il s'agit de payer les taxes, alors j'habite, sans l'ombre d'une discussion, dans le village.

— Revenons aux déprédations, dit froidement le juge Peck, visiblement amusé par la chaleur que mettait Mrs. Bensiner dans l'expression de ses sentiments. Après les trous, quoi encore?

— Eh bien, huit ou dix jours après, je ne me rappelle pas exactement, nous trouvâmes une douzaine de petits barils mis en pièce. Ils étaient dans la petite remise derrière la maiosn.

— Pas fermée à clef?

— Non.

Marcia intervint.

— Parlez-lui de la bêche.

— Oh oui, j'allais oublier. Nous avons découvert qu'on s'était servi de notre bêche et qu'on l'avait laissée sans la nettoyer; elle est maintenant toute rouillée. Personne ici ne s'en était servi. De sorte que nous sommes amenés à croire que quelque vandale s'est servi de notre propre bêche pour creuser ces trous dans le gazon.

— Vous n'avez pas d'ennemis? demandai-je.

— Des ennemis, jeune homme? Tout le monde a des ennemis. Les gens envient le succès, la supériorité et la respectabilité en général. Certainement, nous avons des ennemis — mais pas un qui aille au delà des médisances et des railleries. Creuser des trous dans le gazon! Briser des tonneaux!

Elle branla la tête d'un air de dégoût.

— Mais ce n'a été que le commencement, dit le juge Peck, l'engageant doucement à continuer.

— Oui. Nous avons été tranquilles pendant quelque temps. Puis, un beau matin, nous avons trouvé que nos tomates avaient toutes été arrachées. Dès lors, le jardin parut leur principal objectif. Une autre fois, une fenêtre fut brisée par une pierre lancée pendant la nuit, la fenêtre du garde-manger. Puis, un corbeau mort fut déposé sur le seuil de la porte d'entrée. Mais ce ne sont là que de petites choses. Il me faut prendre sur moi pour raconter ce qu'ils ont fait dans le jardin, tellement cela m'enrage. Ce furent, d'abord, les carottes, puis les laitues qui furent arrachées. Ensuite, ils brisèrent les vitres de la serre par une nuit froide, de sorte que toutes les jeunes plantes furent gelées. Ces derniers dix jours, ils ont coupé et emporté, jusqu'au dernier, tous mes pieds de rhubarbe et j'en avais des quantités; ils ont détruit le tiers de mes pommes de terre et coupé la moitié de mes fleurs. Faut-il s'étonner que je demande à la municipalité de faire quelque chose? Je suis patiente, Ephraïm, mais cela dépasse les bornes.

L'expression n'était pas exagérée. Son histoire paraissait incroyable. Je regardai le juge, mais sa figure impénétrable ne laissait rien paraître. Ses yeux étaient sans expression, ses lèvres immobiles. Il restait assis, regardant distraitement ses doigts et plongé dans ses réflexions. Je vis que Marcia l'observait aussi.

— Et personne chez vous n'a le moindre soupçon sur l'auteur de ces exercices? demanda-t-il.

— Non.

— C'est petit, mesquin. Excusez-moi, cela sent une vindicte féminine.

— Oui, en effet.

— Cela ne vous suggère rien?

— Rien, si ce n'est que quelqu'un cherche à obtenir de moi quelque chose et est trop lâche pour oser me le demander en face.

— Lâcheté, oui. Mais est-ce bien cela? Je me le demande.

— La question est celle-ci, Ephraïm. Voulez-vous parler à la municipalité? Ils se réunissent demain.

— Oui, si vous voulez.

— Il faut faire quelque chose, sinon je prendrai la vieille canardière de Philippe et je monterai la garde moi-même.

— Je leur parlerai, bien que je ne voie pas exactement ce qu'ils peuvent faire.

— C'est votre affaire de le trouver. A quoi servirait un homme de loi?

J'intervins :

— Du point de vue légal, ils doivent vous assurer une protection raisonnable. Il ne me semble pas qu'ils l'aient fait. Il

n'y a que deux constables, un pour la ville haute, l'autre pour la ville basse. Ils ne peuvent demander, à l'un d'eux, de se tenir en faction ici toutes les nuits, mais on peut leur demander pourquoi ils n'ont pas engagé quelqu'un pour cela ou n'ont pas signalé la chose au shériff.

— Est-ce la loi? demanda Régina Bensiner.

— Autant que je sache.

Le juge Peck sourit :

— Oui, la loi pure, sans l'appareil bureaucratique. La vérité est que c'est bien, en fait, la loi théorique mais, dans l'application, c'est bien différent. Il faut tenir compte de la paperasserie, du laisser-aller des bureaux et ainsi de suite. Mais je ferai ce que je pourrai.

Marcia nous accompagna jusqu'à la porte, la vieille dame ne manifestant aucune intention de se lever, quoiqu'elle parût bien assez robuste pour cela. Le juge, une fois dehors, s'arrêta pour regarder la maison en réfléchissant et je fis comme lui. N'importe quel individu animé d'intentions malveillantes pouvait en approcher, à peu près dans toutes les directions, sans grand danger d'être vu, pour peu qu'il prît quelques précautions. Par derrière, c'est-à-dire à l'ouest de la maison, se trouvaient des champs (ou plus exactement de vastes jardins) séparés par des rangées d'arbres. Au sud, un chemin forestier menait à la maison abandonnée de Goadby Deckerman sur le bord du grand marécage qui portait son nom. Sur le devant, un chemin — Deckerman Lane — aboutissait à un bouquet d'arbres longeant la rivière. De sorte que de tous les côtés on pouvait se camoufler derrière des arbres pour s'avancer vers la maison.

— Qu'allez-vous tirer de là? demandai-je, voyant qu'il ne cachait pas son embarras.

— L'absurdité de la chose m'embarrasse, répondit-il. Je pourrais comprendre un geste isolé de malveillance, mais une campagne aussi méthodique n'est pas ordinaire. Peut-être est-ce l'œuvre d'un esprit dérangé.

— Un cas de monomanie?

— Peut-être. Prenez l'affaire de Abe Harris, par exemple. C'était avant votre arrivée. Harris était un jeune homme d'aspect sympathique, ferme et sensé. Un beau jour, il reçoit des lettres anonymes ignobles, presque obscènes. Au début, il ne fit qu'en rire. A la fin, il finit par s'inquiéter et vint me trouver. Il avait cru d'abord que c'était l'œuvre d'un rival, à propos d'une jeune fille qu'il courtisait, et il faillit en venir aux mains avec celui-ci. Mais il n'en était rien. C'était une vieille fille du voisinage, une vieille femme d'un caractère difficile, vis-à-vis de laquelle il avait toujours été aussi bon que possible. Un cas de refoulement.

— Il ne me semble pas qu'il s'agisse d'un cas de ce genre, dis-je.

— Pas précisément, à proprement parler. Mais ces refoulements prennent souvent de curieux détours. Ici, c'est pur vanda-

lisme et il semble bien qu'il s'agisse de malveillance. Régina Bensiner, sans aucun doute, s'est fait des ennemis sans le savoir. Certes, les femmes, notamment, sont sujettes à l'envie, mais cela aboutit généralement à répandre des insinuations malveillantes ou à forger des torts imaginaires à la charge d'une personne comme Régina Bensiner, qui se cantonne dans ses affaires et ne s'occupe pas de l'opinion du reste du village. Si elle a des ennemies parmi les personnes de son sexe, il est peu probable qu'elles trouvent quelque satisfaction dans des méfaits de ce genre. Non, en dépit des apparences, je crois que nous trouverons un homme au fond de cette affaire.

Une inspiration me vint :

— Et au sujet de ce jeune Saunders? Il est clair que Mrs. Bensiner n'a pas beaucoup de sympathie pour lui.

Le juge Peck haussa les épaules :

— Ne vous laissez pas égarer par la vue d'une jolie personne. Ils se sont fiancés sans que personne y trouve à redire. Il n'y a là aucun motif à de pareils actes.

— Oh! bien, en somme, nous n'avons pas d'enquête à faire. Je vais revoir les textes de loi et nous pourrons présenter notre requête, demain soir, à ces messieurs de la municipalité.

Présenter une requête à la municipalité de Sac Prairie, cela n'allait pas tout seul. Vous aviez beau leur apporter un dossier bien en règle, ils avaient parfois une manière à eux de transformer le bruit d'une bombe en un coup de sifflet imperceptible. Ils étaient six membres en tout et presque tous étaient contre le maire. Pour le moment, deux d'entre eux se tenaient, épaule contre épaule, de son côté, quelles que fussent leurs divergences d'opinion, et les quatre autres marchaient avec ensemble contre eux. Leur inspirateur était un important agent d'assurances : important dans tout le sens du mot. C'était un de ces hommes qui vivent de pair à compagnon avec tout le monde, il était plein d'entrain et de confiance en soi-même. Son nom était Alton Pendore mais tout le monde l'appelait Al.

Les sept personnages se réunissaient, deux fois par semaine, avec le secrétaire de la mairie et le directeur de l'éclairage et des eaux, un individu long et maigre qui s'était fait beaucoup d'ennemis à Sac Prairie à cause de sa scrupuleuse honnêteté, de son invincible attachement à la vérité et aussi parce qu'il était généralement mieux informé que quiconque de tout ce qui concernait l'administration du village. C'était devant cette assemblée que nous avions à comparaître.

Heureusement le juge Peck n'était pas le premier venu à Sac Prairie. Quand il entra, toutes les conversations cessèrent et tous les regards se tournèrent vers lui. Tout autre s'en fût trouvé embarrassé. Lui, non. Mais il n'y avait pas un membre de l'assemblée qui ne désirât vivement savoir de quoi il s'agissait.

Pourtant, il fallait en terminer avec l'ordre du jour. Le secrétaire appela de nouveau l'attention de ses collègues sur le sujet

à discuter, leur rappelant qu'ils avaient déjà passé une demi-heure sur le point de savoir s'il fallait lever une nouvelle taxe, un sujet brûlant s'il en fût.

Je vis bien ce que cela signifiait. Si on les laissait aller, ils resteraient sur ce problème jusqu'à minuit et s'ajourneraient finalement sans avoir rien décidé et sans s'occuper d'autre chose.

Je m'avançai vers la table, autour de laquelle ils discutaient, et pris sur moi de les interrompre :

— Messieurs, leur dis-je, le juge Peck a une question à vous poser, cela ne prendra pas beaucoup de temps et ce sera moins fatigant pour vous que lorsque vous aurez passé une heure à discuter le budget.

Al Pendore fronça le sourcil pour faire voir que la proposition lui déplaisait, mais sa mauvaise volonté nous servit; le maire s'en aperçut et, voyant qu'Al ne voulait pas être interrompu, frappa immédiatement sur la table pour arrêter la discussion et dit que le Conseil était prêt à entendre le juge Peck.

Le vieil homme se leva et s'avança vers la table. Il les dominait tous. Il était aussi droit qu'une baguette de fusil, en dépit de ses cinquante ans bien sonnés. Et il émanait, de sa personne, une dignité naturelle qui vous faisait oublier, dix secondes après qu'il avait ouvert la bouche, l'étrangeté de son accoutrement démodé, de son vieux manteau, de son chapeau archaïque et de ce parapluie vert et noir qui ressemblait plutôt à une arme d'autrefois qu'à un abri contre la pluie. Il n'abrégeait ni ne développait son propos, mais trouvait toujours l'expression juste.

Il exposa le problème posé par Régina Bensiner.

Ils l'écoutèrent attentivement et trois des opposants sur quatre regardèrent leur chef Pendon pour savoir ce qu'il en pensait. Pendon était songeur.

— Je ne sais pas, dit-il sans lever les yeux, il me semble que cela ne nous regarde pas.

— On pourrait en référer au shériff, suggéra l'un d'entre eux.

— En somme, cela dépend de quelle juridiction? demanda le maire.

— De la municipalité. Mais on peut appeler le shériff, certainement, répondit le juge.

Je ne crois pas que ce soit notre affaire.

— Nous faisons tout ce que nous pouvons faire raisonnablement, insista Pendon d'un ton bourru.

— Oh mais si, c'est notre affaire, dit un des partisans du maire, poussant sa pointe contre Pendon. Nous avons accordé ce point-là quand le Juge nous l'a dit.

Pendon leva la tête, ses petits yeux scrutèrent l'assistance.

— Laissez-moi vous dire ceci, dit-il. C'est du ressort du département de la police. C'est votre Comité, Wilkins.

— Hyston et Baumann en font partie avec moi.

— C'est à vous d'en prendre charge, Wilkins, vous êtes le président.

Il était clair comme le jour que Pendon déplaçait les responsabilités, car il savait bien que Baumann et Hyston suivraient ses directives et que Wilkins serait mis en minorité une fois sur deux. Le maire vit la manœuvre et essaya d'intervenir, mais c'était inutile. Les quatre se tenaient comme un bloc sur son chemin.

Le juge Peck s'en rendit compte également.

— Messieurs, dit-il, si vous entendez enterrer l'affaire dans un comité, je vous avertis que, comme représentant légal de Mrs. Bensiner, je prendrai toutes les mesures nécessaires pour protéger ses intérêts et que la municipalité aura à répondre des dépenses engagées, ce qui, si elles ne sont pas remboursées, m'obligera à la poursuivre en justice en la personne de vous-même, ses représentants. Bonne nuit! messieurs.

Il dit cela sur un ton plein d'urbanité. Pendon, troublé et irrité, essaya de le rappeler. Mais nous avions pris notre parti et personne ne nous aurait fait revenir. Le Juge leur avait donné matière à réfléchir et il fallait les laisser mijoter quelque temps dans leur jus. Bientôt, il leur faudrait se rendre.

Tout compte fait, ils agirent plus tôt qu'on l'aurait cru. Dans les trois jours qui suivirent, ils engagèrent un gardien pour surveiller le domaine des Bensiner, pendant une semaine. Naturellement, il ne se produisit rien. Ayant fait ce geste, la municipalité se tint pour satisfaite. Personne ne pourrait dire qu'ils n'avaient pas fait de leur mieux.

On pouvait s'attendre à ce que quelque chose arrivât, une fois que la garde aurait cessé et, pour le principe, je pris sur moi de passer un moment à la tombée de la nuit, dans le jardin des Bensiner, particulièrement près des pommiers et des lilas, qui embaumaient à cette époque de l'année; mais je ne vis rien de suspect. Notre tâche était difficile, car nous n'avions aucune donnée. D'après tout ce que nous savions, un des habitants de la maison pouvait être coupable, et, de toutes façons, nous ignorions complètement le motif de ces déprédations.

Mais rien ne se produisit au cours de la semaine qui suivit le départ de l'homme de la municipalité. La troisième semaine, c'est-à-dire environ un mois après la démarche de Marcia Bensiner auprès du Juge, la saison de la pêche s'ouvrit. C'est cette semaine-là, que Mrs. Bensiner découvrit que quelqu'un s'était encore introduit dans la resserre et avait mis en morceaux les cannes à pêche. Rien n'indiquait à quel moment, mais elles étaient en morceaux, c'était un fait. Ce n'était pas une grande perte, sans doute. Tout juste un acte absurde et méchant, comme tout ce qui avait précédé. Et pas le moindre indice. Que faire? S'adresser à la municipalité n'aurait pas servi à grand chose. Ils étaient couverts par le geste qu'ils avaient fait.

Le juge prit des arrangements avec le constable local pour

qu'il fasse une tournée de ce côté et me demanda d'y passer un peu plus tard, chaque nuit, se réservant d'y aller voir lui aussi, de temps à autre, pour que, jusqu'à nouvel ordre, une surveillance assez stricte soit établie. On ne pouvait pas faire plus. En pareil cas, il n'y avait qu'à attendre qu'on puisse prendre le délinquant sur le fait, c'était l'essentiel, la question des motifs ne venant qu'après.

C'est juste au bout de trois nuits de ce régime que quelque chose arriva et ce fut Dorothy Carr, la nièce du juge, qui nous mit au courant. Elle était occupée à étendre sa lessive quand une voisine lui dit, à travers la haie, que Hardin Jeffers était mort pendant la nuit.

— On l'a trouvé mort dans son lit ce matin. J'ai vu l'entrepreneur des pompes funèbres passer dans la grande rue et je suis allée, tout de suite, voir sa femme pour savoir qui était mort. C'était bien Jeffers. Il y avait longtemps qu'on avait perdu tout espoir de le sauver.

Ainsi, la nouvelle nous arriva, tout simplement, comme un fait banal. Aussi, quand Dorothy parla du décès de Hardin Jeffers, le juge se contenta de hocher la tête et, pour moi, cela m'entra par une oreille et sortit par l'autre. Et ce ne fut que la nuit suivante que le Juge commença à s'intéresser à cette mort.

Le Dr Considine vint, comme d'habitude, causer avec le Juge une demi-heure avant le souper. Il faisait encore jour, avec un beau crépuscule et les enfants vagabondaient dans les rues, jouant dans les parcs et aux abords des écoles, en attendant la tombée de la nuit qui les ramènerait chez eux. Le docteur paraissait inquiet : il avait, ordinairement, l'air sérieux quoiqu'il ne manquât pas d'une pointe d'humour. Mais, ce soir, il y avait quelque chose qui le préoccupait.

— Il vous est arrivé quelque chose de fâcheux ce soir, Jasper? interrogea le juge.

— Oui.

— On vous a rogné vos honoraires? dit le juge en essayant de le dérider.

Mais le Dr Considine ne réagit pas. Il écarta l'échiquier que le Juge avait apporté sous le porche, tandis qu'un véritable trouble se lisait dans ses yeux. Sa bouche avait pris le pli qui lui était habituel, lorsqu'il était profondément enfoncé dans ses réflexions.

— Voyez-vous, dit-il enfin, Hardin n'aurait pas dû mourir encore. Je lui aurais donné, aisément, six mois de vie. Il était encore assez fort nonobstant l'arthrite, le diabète et une demi-douzaine d'autres maux assez communs chez les vieilles gens. Le cœur était bon et, quand je l'avais vu pour la dernière fois, il y a trois jours, il se portait aussi bien qu'on pouvait l'espérer.

Il y eut un tel silence, après cette déclaration, qu'on pouvait entendre les chiens aboyer dans les fermes. Je hasardai un coup

d'œil vers le vieil homme. Du coup, tout vestige de sa bonne humeur avait disparu, il était légèrement penché en avant, les lèvres serrées, les sourcils froncés avec une sorte de vive lueur dans les yeux.

— Certainement, il faut faire une autopsie, dit-il tranquillement.

Le Dr Considine sursauta à cette idée. Elle ne lui était pas venue. Il redressa son buste, se pencha en avant, sur sa chaise, et fixa son regard sur le juge :

— C'est que j'ai vu rarement la mort survenir si soudainement, commença-t-il. Je m'étais figuré, j'avais cru...

Mais là, il s'arrêta devant le regard pénétrant que lui jeta le juge Peck :

— Une autopsie, murmura-t-il...

— Certainement, il n'y a pas autre chose à faire et il y a toute raison de le faire.

— Mais Régina ne consentira jamais.

— Mais si. Et, même si elle ne le voulait pas, vous devriez la faire tout de même.

Le Dr Considine eut un geste énergique de résolution.

— C'est entendu, Ephraïm. Je le ferai.

— Alors il faut appeler le docteur Enderby.

— Il n'est pas nécessaire de mêler le coroner là-dedans. C'est une chose toute naturelle : quelqu'un était alité et puis il est mort.

— Sauf qu'il est mort trop tôt. Avec un peu d'imagination, vous pourriez aller jusqu'à dire que, si on vous trouvait mort demain matin dans votre lit, cela ne ferait aucune difficulté attendu que de toutes façons il faut mourir un jour.

— Vous ne prétendez pas insinuer qu'il y a quelque chose de louche dans la mort de Jeffer?

Pareille idée ne m'était jamais entrée dans l'esprit avant que vous ne me l'y ayez mise.

— Moi?

— Certainement, vous, Jasper. Réfléchissez. Nous avons eu une série de déprédations sans motifs connus chez les Bensiner. Maintenant, un membre de cette famille meurt six mois avant la date prévue par vous-même et vous êtes prudent dans vos pronostics, je le sais. Nous sommes fondés à croire qu'il y a un lien, si éloigné soit-il, entre les deux choses.

Je pus voir que cette idée, tout à fait nouvelle pour le docteur, ne laissait pas de l'inquiéter. S'il y avait quelque chose d'irrégulier, sa responsabilité pouvait être engagée. Il était en proie à un visible débat avec sa conscience.

— Certainement, si vous croyez...

— Je ne crois pas, dit le juge. J'énonce seulement cette idée.

C'était une idée lourde de conséquences. Mon imagination travailla aussitôt là-dessus. S'il y avait un rapport entre ces trous dans le jardin, ces cannes à pêche brisées et la mort de

Hardin Jeffers, cela me dépassait et je ne pouvais l'imaginer.

Mais le juge donnait un coup de sonde. Il avait toujours eu un don pour flairer ce qui est trouble, et le plus étrange dans cette affaire est qu'il n'avait rien soupçonné du tout, lors de sa première entrevue avec Marcia Bensiner.

Mrs. Bensiner ne fit aucune difficulté pour l'autopsie.

— Allez toujours, dit-elle, tant que cela n'est pas public. En conséquence, le Dr Considine obtint le concours du Dr Metzer de l'université de Wisconsin et ils procédèrent ensemble à l'autopsie. Le tout fut discrètement mené et Jaffers fut enterré sans que personne eut vent de nos soupçons.

Deux jours plus tard, le Dr Considine arriva. Il venait de recevoir le rapport du Dr Metzer et l'apportait à la maison. Sans un mot il le plaça devant le juge Peck.

Le juge ouvrit l'enveloppe et déplia le papier. Je me penchai derrière son épaule et lut en même temps que lui.

Le Dr Metzer est un oiseau rare, un de ces hommes avertis qui envisagent toutes les hypothèses. Aussi, tout rapport, émané de lui, peut-être invoqué devant la cour et supporter n'importe quel examen. Il est aussi clair pour un ignorant que pour un homme de loi et se présente comme une parfaite leçon d'anatomie. Il n'omet jamais aucun détail, quelque petit qu'il soit.

Le rapport commençait par exposer qu'il avait été appelé en consultation pour pratiquer l'autopsie de Hardin Jeffers. Ceci dit, il précisait toutes les réactions chimiques auxquelles il avait soumis les viscères.

Mais c'est la conclusion qui était intéressante. Elle ressortait du rapport, claire comme le jour : Hardin Jeffers avait été empoisonné par de l'acide oxalique.

— De l'acide oxalique! s'écria le juge.

— Qui aurait pu s'imaginer cela? dit le Dr Considine. Je ne l'aurais jamais pensé, je ne l'aurais jamais imaginé. Ah! grand Dieu! qui a bien pu? Jeffers était, pour ainsi dire, déjà mort. Aller se charger la conscience d'un meurtre quand on sait que l'intéressé n'a pas six mois à vivre! Cela n'a pas de sens.

— Jasper, nous devons prévenir Meyer, mais il ne faut rien ébruiter.

Meyer, c'était l'attorney du district. Naturellement, il devait être mis au courant. C'était un homme d'un bon naturel, capable de donner au juge une assez grande liberté d'action si celui-ci voulait aller de l'avant. Bien entendu, la police pouvait faire certaines recherches, enquêter chez les droguistes, par exemple. Quelqu'un avait-il acheté de l'acide oxalique? Et dans l'affirmative, pourquoi? Telle était la besogne que pouvait assumer Meyer, libérant ainsi de ce travail le juge Peck qui pourrait ainsi donner tout son temps à l'enquête.

Tout s'organisa sans que personne, pas même Régina Bensiner,

ait soupçonné quoi que ce soit. C'était une excellente collaboration qui se rencontre rarement dans les cercles officiels.

Il était entendu que Meyer garderait le silence sur l'affaire tout en enquêtant sur la provenance de l'acide oxalique et, quant au docteur Considine, il n'avait aucune envie de parler. Le juge avait, pour sa part, arrêté sa ligne de conduite : pas un mot à Régina Bensiner pour le moment, mais une enquête serrée sur l'affaire des déprédations; autrement dit, sous le couvert de cette affaire, il comptait arriver jusqu'au meurtrier de Hardin Jeffers, car il était convaincu qu'il s'agissait d'un meurtre et non d'un suicide.

Les services de l'Attorney du district nous envoyèrent, au bout d'une semaine, un rapport sur leurs recherches. Ce rapport ne contenait rien qu'on pût interpréter comme un indice. Tout l'acide oxalique vendu à Sac Prairie et dans les environs avait été repéré. Les acheteurs ne pouvaient, en rien, être suspectés.

Du coup, se trouvait éliminé, pour commencer, le fil conducteur sur lequel nous avions le plus compté. La provenance de l'acide oxalique restait inconnue.

Le soir où nous reçumes le rapport, le Dr Considine se trouvait à la maison. Régina Bensiner l'avait interrogé au sujet de l'autopsie, nous dit-il, et il avait répondu évasivement. Mais la vieille dame commençait à avoir des soupçons, quoiqu'elle ne l'ait pas avoué ouvertement.

Après l'avoir écouté, le juge décida que lui et moi irions le lendemain chez les Bensiner, pour essayer d'avoir quelques éclaircissements. Le prétexte était toujours l'enquête sur les déprédations. En conséquence, il me demanda si j'en avais dressé la liste. Je l'avais et la lui donnai. Il la parcourut.

— Trous dans le jardin. Barils défoncés. La bêche souillée et rouillée. Plantes arrachées. Tomates détruites. Vitres brisées. Corbeau mort devant la porte. Vitres de la serre brisées. Rhubarbe coupée et emportée. Pommes de terre déracinées. Fleurs coupées. Cannes à pêche brisées.

Un sillon se creusa entre ses deux yeux. Il parcourut de nouveau la liste, avec une extrême attention et s'arrêta presque à la fin.

— Rhubarbe, dit-il tranquillement, en fixant le Dr Considine.

— Rheum Rhapoticum, murmura machinalement le docteur.

— Jasper, pourquoi est-ce que nous ne pouvons pas manger les feuilles de rhubarbe?

— Parce que les feuilles contiennent une certaine quantité de substance toxique et que, prises à forte dose, elles pourraient nous rendre malades.

— Peut-on les distiller?

— Certes.

— En quantité suffisante pour une dose mortelle?

— Je le suppose.

Tout d'un coup, je vis qu'ils avaient la même idée... Des

gouttes de sueur, qui perlaient sur le front du docteur Considine, brillaient dans la lumière du porche.

— Et quel poison contiennent les feuilles de rhubarbe, Jasper? demanda le juge Peck, du ton d'un homme qui connaît d'avance la réponse.

L'atmosphère était aussi tendue qu'à la minute qui précède un coup de tonnerre.

Le docteur Considine avala sa salive :

— De l'acide oxalique, murmura-t-il.

Le juge Peck déchira le papier que je lui avais donné et en jeta les morceaux par terre.

— Et voilà le motif de toutes ces déprédations. dit-il tranquillement.

## II

Nous restâmes éveillés, la moitié de la nuit, remâchant le problème de la mort de Jeffers.

Pour commencer, il fallait chercher comment le poison avait été administré à Hardin Jeffers. Le docteur Considine, naturellement, était aux cent coups. Les circonstances de la mort de Jeffers, envisagées maintenant à la lueur de cette découverte, montraient assez clairement qu'il s'agissait d'un empoisonnement. Pourtant, tous les symptômes caractéristiques de l'empoisonnement par l'acide oxalique n'étaient pas nets, ce qui était dû probablement à la faiblesse générale de Jeffers.

En partant de cette idée que quelqu'un avait patiemment distillé le poison des feuilles de rhubarbe volées, il fallait qu'on l'eût administré à Jeffers dans ses aliments, dans sa boisson, ou dans un remède. Pour le moment, il n'y avait aucun moyen de déterminer le mode d'ingestion. D'abord, la chambre avait été nettoyée : il ne restait plus de verres ou de plats à examiner; d'autre part, il s'était écoulé trop de temps, entre le moment de l'absorption du poison et sa découverte, pour qu'on pût espérer quelque lumière à ce sujet.

— Quels sont, au juste, les symptômes de cet empoisonnement? demanda le juge au docteur.

— Irritation gastro-entérique, vives douleurs à la gorge et à l'estomac, grande faiblesse musculaire, vomissements (avec du sang ordinairement), contraction des muscles de la face particulièrement, peau froide, pouls faible, irrégulier, pupilles dilatées, évanouissements suivis parfois de convulsions, coma.

— Les avez-vous tous constatées?

— N'oubliez pas que je ne l'ai pas vu malade, mais mort, dit le docteur, non sans pertinence.

Mais quels sont les symptômes que vous avez pu constater? suggéra doucement le juge.

— La peau était froide, mais pas particulièrement cyanosée. Les pupilles n'étaient pas spécialement dilatées. Il y avait des traces évidentes de transpiration suggérant l'idée de faiblesse musculaire. Il avait un peu vomi, pas trop. Un peu de sang, mais pas assez pour attirer l'attention. Il n'y avait pas, à première vue, d'évidence qu'il eût été empoisonné.

— Mais vous avez été inquiet, dis-je.

— Oui, oui, parce qu'il était mort six mois plus tôt que je ne le pensais. D'ailleurs, cela ne m'a pas inquiété, stupéfait plutôt.

Et c'était tout sur cette question. Restait, maintenant, à savoir comment le poison avait été distillé. De toutes façons, cela n'avait pas dû être facile. Il y fallait beaucoup de temps, de patience et de dissimulation. Il y avait là, pour le juge, matière à réfléchir. Il calcula — et l'événement lui donna raison, bien que, par le fait, cette remarque ne nous servît pas, que le meurtrier avait de grandes facilités pour accomplir son œuvre. D'un bout à l'autre de l'enquête, la conviction du juge fut que l'auteur des dégradations et le meurtrier n'étaient qu'une seule et même personne. D'ailleurs, c'est à la recherche de l'auteur des méfaits que nous nous étions consacrés dès l'abord. Etant donnée cette conviction du juge Peck, la ligne de conduite était toute tracée.

Nous avions affaire à quelqu'un qui possédait certaines ressources de temps et de patience, qui n'était certainement pas bête et, enfin, qui devait avoir une raison de se débarrasser de Jeffers, en supposant même qu'il sût que celui-ci n'avait pas plus de six mois à vivre.

Pour cette raison, non seulement il fallait se renseigner davantage sur Jeffers, mais aussi sur tous les habitants de la maison. Et l'enquête devait être menée aussi bien à l'intérieur de la maison qu'à l'extérieur. A l'extérieur, c'était facile. Dans le cas de Jeffers, la moitié des gens vous lanceront des phrases dans le genre de : « Oh! je ne voudrais rien dire de fâcheux pour sa mémoire, mais... » et, là-dessus, ayant mis leur conscience au repos, ils vous sortiront leur paquet qui, quatre fois sur cinq, se compose de vulgaires racontars ou de calomnies pures, sans l'ombre de consistance. D'autres inclineront, au contraire, à la bienveillance. De tout cela, vous finirez par tirer une idée générale du caractère de l'homme. C'est ainsi que Jeffers m'apparut comme un individu pas commode, très personnel, assez secret, la brebis galeuse de la famille, qui avait pas mal voyagé, et qui, au dire de ses compatriotes, avait toujours marqué du mépris pour sa ville natale.

Du côté de la famille, c'était une autre histoire.

Nous nous rendîmes à la maison des Bensiner, le matin. C'était en juin, par une journée délicieuse. Le vent du sud apportait le parfum des arbres en fleurs qui évoquait l'été plutôt que le printemps.

**

— Est-ce que nous ne pouvons pas arriver déjà à quelque conclusion? demandai-je.

— Il me reste encore certains points à éclaircir, répondit le juge brièvement.

Je m'étonnai qu'il compliquât sa tâche en cachant le fait que Jeffers avait été assassiné.

— Pas du tout, répondit-il. Laissons-les penser ce qu'ils voudront. Je veux leur laisser voir la fumée sans leur montrer le feu. Vous serez surpris des résultats que cela peut nous apporter.

— Vous voulez dire que vous ne répugnez pas à leur laisser suspecter quelque chose pourvu qu'ils ne sachent pas au juste de quoi il s'agit? Je vous avoue que cela ne me paraît pas...

— Non, peut-être pas. Il sourit. Mais faites attention qu'avec une famille aussi importante que celle-ci, il faut procéder avec prudence. Si Régina vient à soupçonner que nous risquons de jeter le discrédit sur les siens, elle mettra sur leurs gardes tous ceux qui sont sous sa dépendance et nous aurons toutes les peines du monde à en tirer le moindre renseignement. Actuellement, nous cherchons l'auteur des méfaits qui, heureusement, ont piqué Régina au vif. J'ai dessein de m'en tenir là, pour le moment. Le seul ennui, c'est qu'il y a neuf chances sur dix pour qu'il n'y ait pas récidive. Le but est maintenant atteint. Je me demande si je ne ferai pas quelques dégâts moi-même pour sauvegarder les apparences.

Alors, je me mis à songer aux difficultés dont le juge avait parlé. Parmi les membres de la maisonnée, je pouvais en distinguer au moins un : Welwood Saunders. La vieille dame n'avait pas d'inclination pour lui et, probablement, le défunt n'en avait pas davantage. Mais Marcia voulait l'épouser.

Je m'en ouvris au juge.

Celui-ci hocha la tête d'un air désapprobateur.

— Vous semblez toujours ignorer, Lorin, que le principe de la déduction est d'établir solidement les faits fondamentaux et d'en tirer ensuite la conclusion, sans passer par les idées intermédiaires. Vous n'avez rien déduit, mon garçon. Vous avez simplement suivi votre idée qui est : quelle séduisante personne que Marcia Bensiner! Et quelle chance, si on pouvait écarter de son chemin Welwood Saunders.

— Remarquable, Sherlock Holmes, dis-je sèchement.

— Elémentaire, mon garçon.

Je me sentais démasqué, car le vieil homme avait raison.

Régina Bensiner était sur la terrasse, assise sur un banc d'où son regard plongeait sur les peupliers, les cotonniers et les bouleaux qui s'échelonnaient sur les rives et les grasses îles vertes répandues, comme les perles d'un collier, sur toute la longueur de la rivière depuis Sac Prairie jusqu'au Mississipi. Elle nous entendit venir et se tourna pour nous adresser un sourire d'accueil.

— Pour un homme qui est mon représentant légal, vous venez me voir bien rarement, Ephraïm.

— Eh! mais j'ai d'autres clients qui me pressent, eux aussi.

— Qu'est-ce que vous avez découvert? Venez, asseyez-vous. Il y a de la place pour vous.

Je m'assis pour mon compte à l'ombre d'un vieux cotonnier. Le juge s'assit et expliqua, nonchalamment, qu'il n'avait presque rien découvert. La municipalité s'était décidée à agir, elle le savait.

— Un homme pendant une semaine, dit-elle avec mépris.

— Cela les couvre au point de vue légal. Ils ont montré leurs bonnes intentions.

— Oui. Les intentions! voilà tout ce que nous avons gagné.

— Ne vous est-il jamais venu à l'idée que l'auteur des dégâts serait quelqu'un de la maison?

Elle regarda le vieil homme pour voir s'il était dans son bon sens. De toute évidence, l'idée lui paraissait absurde.

— Qui serait capable de pareilles choses dans ma maison? demanda-t-elle d'un air un peu offensé.

— C'est justement ce que je me demande, Régina, dit le juge Peck en souriant.

— Voyons. Hardin ne l'aurait pas pu, il passait pratiquement tout son temps au lit. Et Marcia en est incapable.

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre pour dire que personne ne suspectait Marcia.

La vieille dame me regarda de travers et un coup d'œil du juge m'avertit d'avoir à tenir ma langue.

— Il y a Hector, Ephraïm. Hector est bien trop profondément paresseux pour faire de pareilles choses afin de me vexer. Il est capable de procédés mesquins, à la condition de ne prendre aucune peine.

— Quelque chose l'a-t-il irrité ou troublé récemment?

— Rien ne le trouble jamais. Il laisse Louisa prendre tous les tracas sur elle. Et c'est ce qu'elle fait.

Hector Jeffers et sa femme. C'était un neveu du défunt Hardin Jeffers et de Mrs. Bensiner. Les relations de parenté des hôtes de cette maison étaient loin d'être simples. Pour commencer, la maison était au vieux Jeffers. Régina y avait toujours vécu. Au moment de son mariage qui suivit de près la mort de son père, elle avait amené son mari et ils y étaient restés depuis. Lorsqu'elle fut veuve, elle avait appelé sa nièce pour lui tenir compagnie. Par conséquent, Marcia Bensiner était étrangère à la famille des Jeffers. Elle invita aussi son frère Henri à s'y établir. Hector était son fils. Henri était mort lui aussi. Après Henri, Hardin était venu. Il ne s'était jamais marié, mais il avait adopté un fils quelque part dans l'Ouest et ce garçon était connu pour ne tenir jamais en place. Pour le moment, il était là, s'attardant après la mort de Hardin.

— Alexandre est un être extraordinaire. Son nom de famille

est Moro — mais, vous le savez, juge. Je crois qu'il est un peu Mexicain : tout compte fait, petit garçon, il était attachant, mais, comme jeune homme, je ne l'apprécie pas.

— Etait-il ici au moment des incidents?

— Il allait et venait.

— Que fait-il entre temps?

— Oh! je crois qu'il suit des cours à l'Université. C'est ce qu'il dit. Je ne sais pas si c'est vrai.

Cela faisait déjà cinq personnes dans la maison, sans compter Hardin qui avait vécu avec eux. Mais il y en avait d'autres. Il y avait Hélène Jeffers, la sœur cadette d'Hector, qui, sept ans plus tôt, avait perdu son fiancé, une semaine avant le jour de leur mariage. Depuis lors, elle avait vécu avec les autres membres de la famille, se tenant à l'écart le plus possible.

— Hélène, voyez-vous, vit dans un monde à part. J'ai l'impression, parfois, qu'elle est à mille lieues de nous.

— Rien d'anormal?

— Oh! non, dans l'acception ordinaire du mot. Mais elle n'est pas non plus complètement normale. Car il n'est pas normal de voir une jeune femme s'isoler ainsi; le temps devrait avoir fait son œuvre après cette tragédie, mais elle est toujours là, à vingt-neuf ans, vivant comme une nonne.

Il y en avait encore un autre, Claiborne Jeffers, le dernier frère de Régina. Un petit homme inoffensif qui avait enseigné, vingt ans, l'entomologie à Chicago. Il en était resté profondément marqué.

— Vous ne croiriez pas qu'il est ici. Il erre çà et là, et personne ne fait attention à lui. Il fait partie de la maison... Il aide Mr. Halz au jardin et, parfois, donne un coup de main à la cuisine. Il a eu dans le temps un flirt qui n'a abouti à rien avec une jeune fille qui enseignait la science ménagère et qui la lui apprit : il fait très bien la cuisine.

Voilà donc l'état des hôtes de la maison que nous étions appelés à rencontrer. Du côté service, Mr. Halz était un domestique à tout faire et Mrs. Schmann une cuisinière pour les extras. C'était, ordinairement, Halz où Helen Jeffers qui s'occupaient de la cuisine et, à l'occasion, Régina elle-même. Rien de rigide dans les habitudes de la maison, bien qu'elles fussent assez régulières. Breakfast à sept heures et demie, lunch à midi, souper ou dîner, suivant le cas, à six.

Deux personnes devaient tout particulièrement intéresser le juge : Helen Jeffers et Claiborne. Mais, bien entendu, il se possédait trop bien pour en laisser rien voir. Et il était évident qu'il avait l'intention de procéder avec la plus grande circonspection, et qu'il prendrait son temps. Rien ne nous pressait. Aussi longtemps que personne ne saurait que Hardin Jeffers avait été assassiné, en dehors de notre petit groupe et du meurtrier lui-même, et que celui-ci ne soupçonnerait pas que nous sommes au courant, nous pourrions ne pas nous presser.

— Voyons maintenant, dit le juge, les visiteurs habituels, surtout ceux qui viennent passer la soirée. Par exemple, les amis d'Hardin.

— Oh! ils n'étaient pas bien nombreux, dit la vieille dame. Mais, sûrement, le juge Peck ne supposait pas qu'aucun d'eux eût été capable de pareilles vilenies.

— Ma chère Régina, ce n'est pas l'œuvre des fées. Si vous pensez que personne, dans la maison, n'en soit l'auteur, c'est donc quelqu'un de l'extérieur. Voyons, qui venait voir Hardin? Tenez, limitons-nous à la semaine qui a précédé sa mort. Vous vous rappelez que, deux jours avant, vous aviez trouvé ces cannes à pêche brisées.

— Laissez-moi réfléchir.

Elle se caressa légèrement le menton de ses doigts.

— Il y avait ses partenaires aux cartes, certainement, dit-elle. Ils étaient toujours trois, qui venaient, au moins une fois par semaine, et passaient des heures à jouer : Martin Neuman, Gerhard Boehm et Jack Silver. Ils étaient là, cette nuit de vendredi, je crois. Hardin est mort le dimanche, ou plutôt il a été trouvé mort ce jour-là.

— Oh! oui. Personne d'autre?

Le juge Peck avait l'air de ne leur attacher aucune espèce d'importance. En réalité, il en prenait simplement note, quoiqu'il fût plus renseigné, sur eux, que je ne l'étais. Je connaissais seulement Jack Silver, une espèce de fainéant, qui passait l'été à pêcher et bricolait, de-ci de-là pendant l'hiver.

— Si. Le Père Walton venait le voir aussi. Vous comprenez, le prêtre s'efforçait de ramener Hardin au bercail. C'est un brave homme et il se plaignait toujours à moi de la façon dont Hardin se moquait de lui.

— Et puis?

— Ah! Hugo Wells. Il faisait toutes les affaires d'Hardin à la banque et Hardin le faisait appeler régulièrement. Il venait pour certaines valeurs ou des affaires de ce genre. Il devait venir samedi, mais il avait dû renvoyer sa visite à dimanche, après l'office, parce que le conseil de direction avait une séance le samedi après la fermeture de la banque. Il resta seulement quelques minutes. Jack Silver y était aussi et ce fut une chance pour Mr. Wells, car il n'eut pas à subir les assauts de railleries avec lesquels Hardin l'accueillait, chaque fois, et qui l'agaçaient, bien qu'elles fussent sans importance.

— Et puis, oui, dimanche aussi, un vieil ami d'Hardin arriva au village et lui fit une visite. C'était juste après dîner. Un nom bizarre : Filbert Connors.

— Une vieille noix, dis-je.

— Comment? demanda-t-elle.

— Ne faites pas attention, dit vivement le juge. Connors, dites-vous? Il a séjourné ici?

— Il avait le projet de passer une semaine ou un mois dans

le voisinage. Ici et à Madison et, peut-être, à Kilbory pour voir les Vallons. Hardin, apparemment, avait fait sa connaissance lors de son séjour dans l'Ouest.

Mon admiration croissait, comme toujours, quand je voyais le vieil homme à l'œuvre. Il avait l'air de s'intéresser beaucoup plus aux jeux du soleil sur la rivière qu'à Mrs. Bensiner et à une affaire de meurtre. Une fois ou deux, un signe fugitif de surprise ou de perplexité passa sur son visage, mais, à peine avais-je eu le temps de m'en apercevoir qu'il était revenu à ses questions. Il mit la plus grande adresse à faire dire à la vieille dame les noms de ceux qui avaient accès près d'Hardin Jeffers, mais je voyais, aussi bien que lui, que, pour le moment, il ne lui était pas possible de distinguer entre ses commensaux habituels et ceux qu'il avait reçus pendant la dernière semaine de sa vie.

La difficulté, certainement, était que rien n'indiquait le moment où l'acide oxalique avait été introduit dans la chambre, ni par quel moyen. Quelqu'un pouvait l'avoir glissé dans des capsules de verre et mis au milieu des capsules semblables prescrites par le docteur. Ou bien, on pouvait l'avoir mêlé à sa nourriture, à sa boisson, ou à quelque potion. Une semaine était le délai maximum dans les trois cas.

Donc, pour le moment, tout le monde dans la maison était suspect et il en allait de même pour les partenaires de Hardin aux cartes et pour les autres visiteurs. Ils étaient suspects parce qu'à ce moment, nous n'avions encore aucune indication sur le motif du crime. En principe, on tue par amour, par désir du gain ou par peur; mais il y a aussi des motifs psychologiques plus complexes — un préjudice, par exemple. Mais, à l'examen du cas de Jeffers, on ne savait que penser. Ce n'était pas par amour certainement, qu'il avait été tué et l'on ne voyait pas non plus que la peur ait pu jouer son rôle. Qu'est-ce que ces motifs pouvaient avoir à faire avec un homme qui était en train de s'éteindre doucement? Restait l'intérêt. Quoique le juge ne se prononçât pas, j'étais sûr qu'il devait en être venu à cette conclusion.

Tout de même, avant notre départ, nous avions réussi à jeter un coup d'œil sur la chambre d'Hardin Jeffers. De quel prétexte il usa, je n'en sais rien parce que je m'étais avancé sur le bord de la rivière à ce moment-là. Jack Silver s'y trouvait, c'était un vieil homme tout ratatiné et légèrement tordu, aussi trapu et solide qu'un terrier, avec un clignement perpétuel des yeux et un sourire de travers sur son visage qui lui donnait un air toujours prévenant. Je lui demandai si le poisson mordait. Apparemment, pendant ce temps, le juge avait persuadé à Mrs. Bensiner qu'il avait besoin d'entrer dans cette chambre pour prendre une vue des environs et, qu'elle l'ait cru ou non, elle finit par nous guider vers cette chambre.

La chambre d'Hardin était d'un accès facile. Elle était au

bout de l'escalier et donnait à l'est et au sud et, par conséquent, n'avait pas vue sur les jardins à l'ouest de la maison. Le juge fit quelques remarques banales; la chambre avait été nettoyée de fond en comble, elle brillait de propreté, de sorte qu'il n'y avait plus aucun léger indice à glaner. Un grand lit, sans doute le lit de Jeffers, quatre chaises d'aspect sévère, une petite table à jeu, un bureau en érable, et une radio sur la cheminée. Il y avait un petit cabinet donnant sur le mur du nord et une salle de bains à côté.

Les choses marchaient très bien, quand Marcia arriva.

Mon cœur battit, mais un nuage, qui passait sur ses yeux bruns, stoppa mon élan.

— Bonjour, dit-elle d'une voix cassante qui ne lui était pas naturele. Qu'est-ce que c'est? Une sorte d'examen *post mortem*?

— Nous faisons l'autopsie des attentats, dis-je d'un ton dégagé.

C'était bien la dernière chose à dire. La vieille dame tressaillit et se tourna vers le juge.

— Cela me fait souvenir. Cette autopsie de Hardin. Qu'est-ce qu'il en est résulté?

Je jetai un coup d'œil sur le juge Peck, mais sa figure était impassible.

— C'est le docteur Considine qui l'a faite, Régina. Et non pas moi.

— Oh! oui. Je le lui demanderai.

— Il a dû vouloir connaître la cause du décès. Il est toujours intéressant pour la science médicale de savoir précisément ce qui a amené la fin.

Pendant un instant, il y eut de l'électricité dans l'air. Un soupçon parut se matérialiser autour de nous. Mais le Juge, comme si rien n'était, passa tranquillement devant Régina, puis devant Marcia, et vint dans le hall; je le suivis non sans jeter un coup d'œil à Marcia.

Ces dames nous suivirent. Je ne me trompai pas un instant sur l'attitude de Marcia. Elle gardait ses soupçons. Mrs. Bensiner ne laissait rien voir de ses sentiments. Elle descendit les escaliers et sortit avec nous et nous tombâmes, alors, sur Claiborne Jeffers revenant des bords de la rivière avec un filet à papillons d'une main et une boîte d'échantillons de l'autre.

Il était un peu plus âgé que sa sœur et il avait cette attitude antipathique aux personnes d'un caractère trop ferme. Ce matin, cependant, il était un peu détendu parce qu'il avait attrapé un spécimen de Camberwell. Beauté absolument intacte et il exhibait sa trouvaille avec un véritable orgueil.

— Vous comprenez, Ephraïm, il y avait des mois que je cherchais un spécimen aussi parfait, dit-il. Mais, dites-moi, avez-vous mis la main sur l'auteur de ces méfaits?

— Pas encore, mais nous persévérons dans nos recherches.

— Damné gredin, dit Claiborne dont les yeux bleus lancèrent un éclair.

Il caressa nerveusement sa moustache blanche de la main. Puis là-dessus, il s'en alla.

Il était près de midi quand nous prîmes congé. Je ne perdis pas de temps pour m'excuser de ma gaffe. Mais, à ma grande surprise, le Juge n'était pas du tout mécontent.

— Vous avez le chic pour tomber juste sans y penser, Lorin, dit-il. C'était précisément l'allusion dont nous avions besoin.

— Oh!

— Oui. La fumée commence à sortir. Nous allons avoir, maintenant, d'intéressantes répercussions.

La visite produisit, en effet, ses réactions et sans délai. Le soir même, en fait. Je ne sais si le Juge s'attendait à voir particulièrement quelqu'un, mais quelqu'un vint... Je n'avais pas pensé que ce put être Marcia Bensiner. Quand je la vis arriver, je crus, naturellement, qu'elle venait encore de la part de sa tante.

Mais non. Marcia était venue pour son propre compte.

Elle jeta un coup d'œil sur moi et demanda :

— Est-il nécessaire qu'il reste?

— Non. Mais cela m'aide à rappeler mes souvenirs. D'ailleurs, Lorin n'a aucune importance.

C'était mortifiant. Mais je dus l'avaler.

— Voulez-vous vous asseoir, Marcia? Vous avez quelque chose qui vous tracasse?

— Non, merci. Je suis trop agitée. Je n'ai rien qui me tracasse, mais je voudrais savoir au juste ce que vous cherchez. Il s'agit certainement d'Hardin Jeffers. Alors, j'ai pensé qu'il valait mieux venir, droit à vous, pour vous dire que lui et Welwood ont eu une dispute, dimanche soir. Ce fut une terrible querelle. Tout le monde en a entendu les échos.

— Oh!

— Ce n'était rien de vraiment important, pourtant. Je crois que ça débuta par une discussion politique. C'était fort surprenant, pourtant, parce que Wellwood et Hardin s'entendaient presque toujours bien. Je ne sais si c'est parce que Hardin aimait réellement Wellwood ou bien si Hardin se tournait vers Wellwood précisément parce que tante Régina ne l'aime pas beaucoup. Ils se sont querellés; c'était ridicule, mais Wellwood n'avait aucun ressentiment et il a été aussi peiné que tout le monde quand Hardin a été trouvé mort le lendemain.

Le juge Peck la regarda un long moment et avec une gravité déconcertante.

— Et pourquoi, Marcia, avez-vous jugé nécessaire de me raconter cela?

Elle rencontra son regard avec le même calme :

— Parce que si vous ne le savez pas encore, vous saurez bientôt que Wellwood hérite de la moitié de ce que laisse Hardin.

— Je vois. Ou bien Hardin avait de l'affection pour Wellwood ou il fallait qu'il eut bien envie de déplaire à Régina.

— Les deux peut-être.

— Si vous le permettez, et si vous le savez, dis-je, qui hérite de l'autre moitié?

— Son fils adoptif, Alexandre Moro, dit-elle d'un ton rogue.

Il y avait là un renseignement important à nous mettre sous la dent. Marcia Bensiner suspectait ce que, précisément, nous ne voulions pas dire, que la mort d'Hardin Jeffers n'était pas naturelle. Et nous apprenions que lui et Wellwood s'étaient querellés. Comme c'était intéressant! Régina n'en avait pas soufflé mot quoiqu'il fut évident, d'après Marcia, que tout le monde, dans la maison, l'avait entendue.

— Je suppose que les autres dans la maison doivent trouver étrange qu'Hardin ait ignoré sa propre famille pour laisser sa fortune à deux personnes qui ne lui sont aucunement apparentées, demanda le Juge.

— Oui et non. Il a toujours été bizarre, vous savez. On ne pouvait jamais compter rien de sûr avec lui. Il avait beaucoup d'affection pour moi et il a stipulé que, si quelque chose arrivait à Wellwood, sa part me serait attribuée directement.

— Et à combien se monte cette part?

— Oh! cinquante mille dollars environ, je crois.

— Par conséquent, la fortune d'Hardin Jeffers devait approcher de cent mille dollars.

— Oui, je le crois. Du moins, il vivait sur ce pied. Il payait, à tante Régina, cinquante dollars par mois pour sa pension, table, blanchissage, etc., et il versait des suppléments toutes les fois que c'était nécessaire.

— Vous aviez de l'affection pour lui, Marcia?

— Oui, à beaucoup de points de vue. Mais, voyez-vous, il y avait toujours, chez lui, quelque chose qui m'échappait, que je ne pouvais pas arriver à pénétrer. Je ne puis vous dire ce que c'était au juste.

— Serait-ce trop vous demander, s'enquit le Juge, de me dire comment Hardin Jeffers a fait fortune? Autant qu'il m'en souvient, il avait déjà hérité de son père lorsqu'il quitta Wisconsin. On a parlé d'un placement heureux dans les pétroles.

— J'ai entendu tante Régina parler de cette histoire, mais je ne sais pas si toute sa fortune vient de là. En somme, cent mille dollars ne sont pas une somme énorme.

— Il n'y a pas de quoi acheter le Capitole. Mais on peut, avec cela, se fournir de cigarettes pendant longtemps.

Les cigarettes m'inspirèrent. Je sortis un paquet, lui en offris une et l'allumai.

— Merci, dit-elle d'un ton de politesse calculée qui me glaça.

Je me renversai sur ma chaise et me mis à songer à Wellwood Saunders, le brillant jeune homme qu'elle devait épouser. Je ne savais pas trop, à ce moment, si je devais l'envier ou

non. Je m'étais toujours figuré qu'il n'avait pas de fortune. A la façon dont elle parlait de son héritage, il semblait que ma supposition était exacte. Dès lors, rien n'était plus naturel que de faire un pas de plus et de conclure que si Wellwood avait connaissance du testament d'Hardin Jeffers, il avait dû craindre qu'à la suite de leur querelle, celui-ci le déshéritât, ce qui fournissait un motif plausible pour lui attribuer le meurtre.

Mais non, car, alors, il n'y avait pas eu préméditation et la façon dont on s'était procuré l'acide oxalique, impliquait nécessairement la préméditation.

— Est-ce que c'était leur première querelle? demandai-je.

— Non, la première depuis longtemps à vrai dire et bien plus violente que la dernière. La dernière c'était, voyons, il y a six mois au moins.

— Je vois.

Cela nous ramenait aux déprédations et devenait intéressant. Si l'on pouvait démontrer : *a*) que Wellwood Saunders était l'auteur des dégâts; *b*) ou qu'il avait soudoyé quelqu'un pour les commettre, nous serions tout près d'avoir résolu le mystère de la façon la plus simple.

Il devait y avoir un moyen de s'en assurer.

— Saunders connaissait-il le testament de Jeffers?

— Non, à moins qu'Hardin ne lui en ait parlé. Je ne l'ai connu qu'après sa mort, quand son homme de loi en a envoyé une copie à tous les intéressés. Le testament datait de six mois.

Le Juge se retourna et la fixa encore longuement de ses yeux profonds.

Elle s'agita sur sa chaise, car elle avait pris un siège quand j'avais allumé sa cigarette, en dépit de l'intention qu'elle avait annoncée de rester debout.

— Il semble que Wellwood avait l'habitude d'aller régulièrement dans la chambre d'Hardin, faire la conversation, dit le juge Peck.

— Oui, probablement plus que nous tous.

— Vous y alliez tous alors?

— De temps en temps, oui.

— Souvent? Une fois par semaine?

— Je crois que personne ne laissait passer une semaine sans aller lui faire visite. Tante Régina et moi y allions au moins une fois par jour, parfois davantage. Au début, certainement, nos visites étaient plus fréquentes, mais, quand on se fut habitué à le voir là et que ses amis commencèrent à venir le voir régulièrement, nous ne jugions plus nécessaire de venir si souvent.

— Je vois.

Elle lui jeta un regard de côté.

— Ne croyez-vous pas que vous pourriez me parler franchement, Juge?

— Mais vous en avez déjà deviné beaucoup, n'est-ce pas? répliqua-t-il cordialement. Vous pensez que la mort d'Hardin

Jeffers n'est pas naturelle, et si vous le pensez, ce n'est pas seulement parce que vous nous avez vus, aujourd'hui, dans sa chambre. Pas du tout. Vous le pensez parce que vous avez des raisons de croire que sa mort était prématurée. Et vous le pensez parce qu'il vous avait donné lui-même toutes raisons de le croire.

J'eus la certitude, par l'expression de sa figure, qu'il avait touché juste. Elle ne sut si elle devait admettre ou non la vérité de ce qu'il venait de dire. Elle garda le silence et parut un peu confuse.

— Mais vous n'avez pas besoin de me répondre, dit-il.

— Je veux savoir, je veux savoir! cria-t-elle tout d'un coup avec violence.

— Parce que vous voulez savoir ce que vous avez à faire, n'est-ce pas? Pourquoi ne me le demandez-vous pas au lieu de vous préoccuper du reste? S'il y a quelque chose que vous ayez à me dire, au nom du ciel, dites-le et ne me cachez rien.

Elle secoua la tête.

— Très bien, alors. Je ne voudrais pas trop m'inquiéter à propos de Wellwood.

— C'est cela, pas trop, avançai-je.

Cette fois, elle rit franchement en me répondant et je ris avec elle. La glace était rompue et nous avions fait la paix.

— Je dois vous dire que si Jeffers avait fait devant vous quelque allusion à un attentat possible contre sa vie, vous devriez le révéler, dit le juge Peck.

— Oui, je savais bien que vous alliez me dire cela — elle eut un sourire entendu. Mais, certainement, s'il s'était passé quelque chose de mal, ce serait à l'Attorney du district de conduire une enquête. Et c'est à lui qu'il faudrait le dire.

— Très juste, répondit aussitôt le juge Peck.

Elle fut désappointée parce qu'il n'avait pas donné dans le panneau.

A ce moment, la sonnerie du téléphone retentit et le juge Peck s'installa à l'appareil pour répondre. J'entendis une conversation par oui et par non, à la fin de laquelle il se retourna et renvoya brusquement Marcia Bensiner, en suggérant que je la reconduise chez elle.

Je me levai avec empressement, la commission m'était agréable. Et elle ne paraissait pas en être fâché. Elle jeta un coup d'œil étonné au vieil homme. Mais il se borna à sourire. Je l'accompagnai au dehors et suggéra que nous pourrions, d'abord, aller prendre quelque chose. Mais non, elle voulait rentrer directement.

— Vous n'êtes pas obligé de venir, Mr. Fenner. Je saurai bien trouver mon chemin toute seule.

— Je regrette, Miss Bensiner, les ordres sont les ordres. On m'a commandé de vous accompagner.

— Mais pourquoi?

— Peut-être le Juge craint-il qu'il vous arrive quelque chose.

Elle s'arrêta sous la lumière du réverbère, la bouche entr'ouverte, ouvrant de grands yeux. Elle aurait été bien belle à contempler si elle n'avait pas eu, soudain, un accès de terreur.

— A moi! murmura-t-elle. Mais non.

Elle frissonna un peu, prit mon bras et marcha à mon côté.

— Ne vous inquiétez pas, dis-je. Je crois qu'il voulait seulement m'écarter de la maison pour un moment.

Ce que je n'ajoutai pas, c'est qu'il attendait un visiteur à la suite du coup de téléphone, un visiteur qui ne devait pas voir Marcia et qu'elle ne devait pas voir. Le Juge avait certainement une idée de derrière la tête en m'envoyant avec elle, c'était clair. Il espérait que j'en tirerais quelque renseignement au sujet des confidences qu'avait dû lui faire Hardin Jeffers. Je tins ma langue. Je ne lui fis aucune avance, sauf l'offre d'une autre cigarette. J'avais l'impression qu'elle viendrait d'elle-même à la question et c'est ce qui arriva.

— Je ne sais pas pourquoi je ne l'ai pas dit au juge Peck, dit-elle doucement.

— Vous êtes un peu obstinée, dis-je.

Elle ne fit pas attention à ma remarque, mais après avoir fait quelques pas en silence, elle ajouta pensivement :

— C'était une nuit, il y a un an environ. Peut-être y ai-je attaché trop d'importance. Je venais de faire une partie d'échecs avec lui. Il se mit à comparer la vie au jeu d'échecs, disant que, pour la plupart, nous étions comme des pions, à moins que quelqu'un trouve le moyen de s'élever un peu plus haut que la moyenne. Puis il ajouta que « sa petite flamme » — c'est l'expression dont il se servit — avait dû être soufflée depuis longtemps, mais que, maintenant, il lui semblait qu'il était trop tard « pour eux ».

— C'était tout? demandai-je.

— Oui, répondit-elle, mais avec un peu d'hésitation.

— Allez donc! dis-je.

— Vraiment, il n'y avait rien d'autre.

— Ne piétinez pas sur place, dis-je. Je jetai ma cigarette par-dessus le talus du chemin, dans la rivière. Nous étions près du pont du chemin de fer.

— Allez-y.

— Mais, vraiment, ce n'était presque rien, il s'agissait des cauchemars d'Hardin Jeffers. Il en avait à chaque instant. Nous étions éveillés par ses cris.

— Bon. Et que disait-il?

— « Vous n'auriez pas dû faire cela. Pauvre Ralf. » Et des blasphèmes.

Je le lui fis répéter.

— Qui est Ralf?

— Ne me le demandez pas.

— Ce n'était peut-être rien. Un souvenir d'enfance ou de ses voyages.

— Oui, mais, toutes les fois que cela le prenait, il était très agité le reste du jour, nerveux et ne pouvait pas tenir en place.

— Il n'a jamais dit rien d'autre?

— Si parfois. Mais rien qui eut un sens. Une nuit pourtant, après une partie de cartes très animée, il appela Jack, Jack Silver.

— Des gens sympathiques, ces Jeffers, dis-je.

— Tous de braves gens, répondit-elle d'un ton péremptoire.

Je n'ajoutai rien. J'avais ce sentiment étrange que nous étions tout près de découvrir des informations décisives au sujet de notre enquête, mais il fallait, pour cela, ouvrir une serrure dont la clef manquait. Je la menai jusqu'à sa porte, m'excusai de ne pas entrer et lui souhaitai bonne nuit.

Je revins à la maison en doublant le pas pour voir ce qui se passait. Mais ma hâte était bien inutile. A travers la fenêtre, je reconnus le visiteur. C'était l'attorney Meyer. Avec lui, on en avait pour des heures.

## III

L'Attorney était venu de Baraboo pour tout bouleverser.

C'était un homme grand et fort, au regard ferme, avec des joues rondes et tranquilles et un grand nez : un magistrat fait homme. Il était installé, très à son aise, son manteau ouvert, sa veste à demi déboutonnée, et me fit un petit signe d'amitié lorsque j'entrai. Il avait ruminé son affaire et en était venu à penser que ce serait épouvantable si l'on venait à apprendre qu'il avait fait le silence sur les faits en question. Que diraient les journaux?

Le coroner Enderby l'accompagnait : un homme mince, entre deux âges, avec une moustache soyeuse et des yeux pâles qui semblaient toujours répandre au loin de lui une sorte de tristesse. Il restait tranquillement assis au fond de la pièce, tandis que le Juge et Meyer allaient et venaient, discutant ferme.

A ce moment, le Coroner finissait d'expliquer que, pour lui, il s'en tiendrait volontiers au rapport du Dr Metzer sans plus d'explication, mais que la loi exigeait une enquête devant un jury et qu'il n'y avait pas moyen de s'y soustraire.

Meyer revenait sans cesse là-dessus. Certainement, il avait raison. Et, peut-être, le juge Peck n'était-il pas si désappointé qu'il voulait bien le paraître.

— Laissez-moi vous suggérer une chose, dit-il à la fin. Faites votre enquête demain en l'annonçant aussi peu à l'avance que possible.

Meyer consulta le Coroner d'un regard.

Le Dr Enderby croisa ses mains et regarda attentivement le plafond :

— Je suppose que c'est faisable. Il vaut mieux les surprendre.

C'était une idée évidemment. La même tactique que la soi-disant enquête sur les déprédations.

Le Coroner s'y arrêta définitivement. Ils viendraient à Sac Prairie, de bonne heure, le lendemain matin, fixeraient l'enquête pour 2 heures et préviendraient les gens dans l'intervalle. On ne dirait rien de précis, sinon qu'une enquête avait été ordonnée. Après tout, Hardin Jeffers avait été trouvé mort : l'enquête était dans la logique des choses.

Tout étant ainsi arrêté, l'Attorney pressa le juge de lui fournir de plus amples informations. Avait-il découvert quelque chose?

— Rien que Meyer ne connût déjà, expliqua le vieil homme. Comment aurait-il pu faire plus? On ne lui avait laissé que le temps de jeter quelques coups de sonde. Maintenant, puisqu'il fallait agir tout de suite, il faudrait changer de tactique.

— Soupçonnait-on quelqu'un?

— Personne. Jeffers pouvait avoir été tué par une douzaine de personnes. Le mobile restait inconnu.

On discuta là-dessus encore pendant deux heures; après quoi, l'Attorney et le docteur Enderby prirent congé et le Juge se disposa à aller se coucher.

— Etes-vous désappointé? demandai-je, vous n'en avez pas l'air.

— Oui et non. L'enquête peut être utile.

C'est ainsi qu'il prit la chose.

Le lendemain, il fit très beau : un vent d'ouest soufflait et l'air était imprégné de senteurs pénétrantes venant des prés environnants. Les tilleuls commençaient à fleurir. L'Attorney et le Dr Enderby, flanqués du shériff et d'un couple de suppléants, étaient arrivés à l'aurore; à 9 heures, ils avaient prévenu les membres du jury et, à midi, ils étaient prêts.

A midi aussi, tout le village savait qu'il se préparait quelque chose. On ne peut pas tenir le secret sur des affaires pareilles dans une petite ville comme Sac Prairie. Impossible d'empêcher les gens de parler. Le moyen que le boutiquier rentrant pour le lunch (c'est le dîner à Sac Prairie) n'annonce pas à sa femme qu'il a été convoqué pour faire partie du jury, cette après-midi, qu'elle ne le raconte pas à sa meilleure amie, que celle-ci ne l'annonce aux siennes et ainsi de suite. Multipliez cela par une douzaine, ajoutez-y le téléphone et vous jugerez du résultat.

Meyer et Enderby dînèrent en ville avec le juge Peck et, là, ces messieurs dressèrent le plan de l'enquête. On décida, sagement, qu'il ne serait pas fait mention de la provenance de l'acide oxalique, décision que le juge Peck approuva chaleureusement. En effet, cela aurait probablement mis en garde le cou-

pable si, par hasard, il assistait à l'enquête. Le plan était d'ouvrir, simplement, la séance par le témoignage du Dr Considine et de leur asséner ensuite le rapport du Dr Metzer. Tout ce qu'on dirait de plus ne pouvait que gêner l'enquête.

Le verdict était virtuellement fixé. Sauf, évidemment, un témoignage imprévu et important, auquel cas Enderby mettrait tous ses soins à empêcher le jury de désigner le coupable, ce qui n'est jamais désirable en aucun cas.

Le juge Peck et moi devions jouer le rôle de simples observateurs.

Le premier étage de l'Hôtel de Ville n'étant pas en état, l'enquête se tint dans le local des pompes funèbres.

A 1 h. 30, la salle était déjà bondée et l'on fut obligé de réserver des places pour les membres de la famille. Ils arrivèrent, cinq minutes avant l'ouverture de la séance, conduits par Régina Bensiner, qui parcourut la salle du regard jusqu'à ce qu'elle eût trouvé le juge Peck et fixa sur lui des yeux interrogateurs. Le vieil homme sourit. Chacun prit sa place et Enderby ouvrit la séance.

Il ne perdit pas de temps.

Le Dr Considine s'avança et fit une déposition pleine de sobriété. Je n'y prêtai qu'à moitié attention. J'étais trop occupé à observer la famille. Et il en était de même du vieil homme indifférent en apparence, mais à qui n'échappaient pas les plus fugitives traces d'émotion sur les visages des Bensiner et des Jeffers. A la vérité, ils ne révélaient guère autre chose qu'inquiétude vague sur ce qui allait arriver. Si quelqu'un d'eux soupçonnait ce que contenait le rapport du Dr Metzer, il n'en laissait rien voir. Chez Marcia seule, perçait une certaine préoccupation, tandis que la belle figure énergique de Wellwood Saunders trahissait un étonnement plus marqué.

Le Dr Enderby posa les questions habituelles et le Dr Considine fit les réponses ordinaires.

Les mouches bourdonnaient devant les fenêtres qu'on avait laissé ouvertes; il faisait chaud; les gens s'éventaient avec leurs chapeaux ou des journaux.

— A quel moment avez-vous conçu des soupçons, Dr Considine? demanda Enderby, sans changer de voix.

Il y eut un silence général à cette question. Les mouvements des éventails et des journaux cessa. Régina Bensiner tourna légèrement la tête, les sourcils froncés, les lèvres pincées, et regarda longuement et fixement du côté du juge Peck. Celui-ci resta impassible. Je vis Marcia Bensiner saisir le bras de Wellwood et le serrer d'une étreinte convulsive.

— Je crois que c'est lorsque le juge Peck m'a fait remarquer certaines coïncidences.

Le Dr Enderby glissa sur les « coïncidences ».

— Je vois, dit-il, que fites-vous alors?

— J'entrepris de faire une autopsie.

— L'avez-vous faite vous-même.

— Je l'ai commencée, oui. Le Dr Metzer, de l'Université de Wisconsin, a procédé ensuite à l'analyse des viscères et ce sont ses propres conclusions que vous avez devant vous. Je les partage pleinement, cela va sans dire : leur évidence est indiscutable au point de vue scientifique.

Le Dr Enderby prit le dossier sur son bureau et le tendit à Considine.

— Voici donc le rapport du docteur Metzer, voulez-vous en donner lecture?

Le Dr Considine mit ses lunettes, s'agita un peu sur sa chaise et commença à lire. Ce document qui abondait en termes techniques exigeait une grande attention de la part des auditeurs. Aussi, le plus grand silence régna dans la salle, même après que le Dr Considine eut terminé sa lecture.

— Le Dr Metzer conclut donc que Mr. Jeffers a succombé aux effets de l'acide oxalique?

— Oui.

— Mais il n'y a rien qui indique comment il a été administré?

— Rien.

— La victime peut-elle se l'être administrée elle-même?

— Théoriquement, oui.

— Vous dites, théoriquement. Voulez-vous expliquer?

— Je veux dire que, dans cette hypothèse qui ne doit certainement pas être retenue, il faudrait admettre que quelqu'un lui a procuré le poison. Puisqu'il gardait le lit, il n'aurait pas pu se le procurer lui-même.

— Il pouvait y en avoir dans la maison.

— Pas à la portée de son lit.

— Voilà qui est entendu. Je crois que c'est tout, Dr Considine.

Le docteur se retira.

Durant ce bref dialogue, j'avais observé attentivement les membres de la famille. Les résultats n'étaient pas encourageants. Mrs. Bensiner était visiblement choquée, et sa colère était manifeste. Les mêmes sentiments agitaient les autres, mais, en outre, on lisait sur le visage de Wellwood Saunders et de Marcia Bensiner le reflet de quelque chose qui ressemblait à de la peur. Quant à Alexandre Moro, il me sembla qu'il était partagé entre la cupidité et la peur. Je fus déçu : j'avais espéré des réactions plus significatives.

Le juge Peck était penché en avant, le menton dans sa main, la figure tendue, les yeux fixés sur le groupe des Bensiner et des Jeffers qui accaparaient toute son attention.

— Maintenant, reprit le Dr Enderby après un moment de silence, je pense qu'il convient d'entendre Mrs. Régina Bensiner.

La vieille dame se tourna vers le juge Peck et l'interrogea

du regard; il lui fit un petit signe comme pour lui indiquer qu'elle devait témoigner. Elle s'avança pesamment et s'installa sur la chaise réservée aux témoins.

Le Coroner lui posa d'abord une série de questions anodines : Depuis combien de temps Hardin Jeffers était-il chez elle? Quelle était la nature de sa maladie? Etait-il un malade difficile? Connaissait-elle quelqu'un qui ait des raisons de lui en vouloir?

Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il en vînt à lui demander :

— Y avait-il, à votre connaissance, de l'acide oxalique chez vous, Mrs. Bensiner?

— Il n'y en avait pas, répondit-elle aigrement.

— Y en a-t-il jamais eu?

— Non.

— Reconnaîtriez-vous ce poison si vous le voyiez?

— Non.

— Je vois. Enderby fouilla dans ses papiers.

— Vous suggérez alors que le poison a été apporté du dehors?

— Il n'y en avait pas dans la maison.

— Que diriez-vous si je vous apprenais que toutes les recherches pour trouver trace d'une vente illicite d'acide oxalique ont été vaines?

— L'incapacité de nos fonctionnaires est bien connue.

Une légère hilarité s'éleva sous le regard d'Enderby. Un sourire passa sur les lèvres du juge Peck; il avait fermé les yeux, sans changer de position. Cependant, par-dessus son épaule, je vis que Saunders était de nouveau penché en avant, les yeux rivés sur Mrs. Bensiner, tandis que Marcia s'appuyait au bras de son fauteuil, une main crispée sur la bouche.

Le Coroner revint à la charge :

— Si, comme vous le dites, vous ne pouvez pas reconnaître l'acide oxalique, comment pouvez-vous savoir qu'il n'y en a pas chez vous?

— Parce que je sais tout ce qu'il y a dans ma maison.

— Sans doute. Mais, si un récipient portant la marque d'un autre produit avait été acheté, il n'y a pas de raison pour que vous l'ayez su.

— Non.

— Ce qui revient à dire que le poison pourrait avoir été dans la maison.

— Il pourrait y avoir été. Mais il n'y était pas.

Enderby se contint.

— Quelles étaient les personnes qui avaient accès à la chambre d'Hardin Jeffers?

— Nous tous. Et ses amis de l'extérieur.

Là-dessus, elle se mit à énumérer tous leurs noms, ce qui fit ricaner quelqu'un dans l'assistance, à la grande irritation du coroner.

Enderby, cependant, était loin de lâcher prise. Il était aussi

***

déterminé à tirer quelque renseignement de Régina Bensider que celle-ci à ne lui en fournir aucun.

Il prit consciencieusement note de tous les noms, quoiqu'il n'eût pas l'intention de s'en servir. Puis, il la regarda sévèrement.

— Nous avons appris que le défunt était un homme difficile à vivre.

— A certains égards.

— Il se querellait avec les gens.

— Pratiquement avec tout le monde quand l'occasion s'en présentait.

Enderby se piqua :

— Avec vous-même, peut-être?

— Certainement, répliqua Mrs. Bensiner avec dignité. Je n'ai pas la prétention d'avoir le caractère commode... J'imagine, Dr Enderby, qu'il doit y avoir des moments dans votre existence domestique...

Elle n'acheva pas, mais sa suggestion provoqua le rire de l'auditoire.

C'est à ce moment que j'eus conscience de quelque chose d'anormal. Appelez cela intuition, instinct ou phénomène psychique, si vous voulez. Je regardai le juge Peck, il ne regardait plus Mrs. Bensiner, ni ses parents. Ses regards étaient tournés de côté et il considérait, avec intérêt, Jack Silver. Et c'était de Jack Silver que m'était venue cette impression aiguë. Il était là assis et ne riait pas, des gouttes de sueur perlaient à ses tempes et il serrait les dents. Il était penché en avant, et toute sa figure respirait l'inquiétude.

Soudain, il se leva sans bruit et se dirigea vers la sortie. Je regardai le Juge. Il fit un signe :

— Suivez-le, murmura-t-il.

Je laissai prendre un peu d'avance à Silver et sortis à mon tour.

Il marchait au milieu de la rue, de cette allure pesante qui le caractérisait. Il entra chez le droguiste du coin, en sortit en allumant une cigarette, entra à la banque et passa à la poste; de là, il entra dans un bar où il resta une dizaine de minutes. Puis, il sortit et se promena sur le trottoir du pont qui traverse le Wisconsin. Il s'arrêta là, s'appuyant au parapet et se mit à fumer sa pipe en regardant la rivière.

C'était le moment de l'aborder.

— Alors, vous en avez eu assez de l'audience? demandai-je en m'accoudant auprès de lui.

Il me regarda. Mais ce n'était pas son regard habituel et je fus déconcerté : il semblait n'avoir rien du personnage familier que je rencontrais parfois, le long de la rivière, une canne à pêche à la main. L'expression aimable et insouciante de son regard avait fait place à quelque chose de dur et de soucieux.

— Oui, dit-il brièvement.

— Qui peut bien l'avoir tué? ajoutai-je.

— C'est peut-être un accident ou un suicide, dit-il.

Je fis un geste de dénégation et dis que je ne pouvais le croire. Les faits allaient contre l'une et l'autre des deux solutions. Il semblait qu'il y ait eu meurtre.

Il répéta que ce pouvait être un accident. Mais il ne le croyait pas plus que moi. Il essayait de me faire croire ce qu'il ne trouvait pas croyable lui-même. Plus je le regardais, plus j'étais convaincu que Jack Silver savait quelque chose qu'il ne voulait pas dire. Mais ce n'était pas de la peur qu'il éprouvait. Non, la vérité était qu'il était plongé dans de profondes méditations et que je l'ennuyais avec mes questions. Toutefois, j'eus l'impression que ma présence, pourvu qu'elle fût silencieuse, ne lui était pas désagréable.

Mais, évidemment, je ne pouvais pas tenir ma langue. On m'avait envoyé pour découvrir ce qui avait si vivement ému Jack Silver qu'il avait dû quitter la salle d'audience et j'entendais y arriver si possible, malgré l'opposition de Silver. Mais, chaque fois que je lui posais une question, il répondait aussi brièvement que possible et toutes mes allusions à l'étrange mort d'Hardin Jeffers ne lui arrachaient que des monosyllabes prononcés sur un ton presque bourru.

— Mais il a été réellement assassiné, finis-je par dire. La seule chose que je ne puis concevoir c'est pour quel motif?

— Il avait de l'argent, n'est-ce pas? Retenez ça, mon fils, l'argent est la source de tout mal, comme dit le Livre. Je n'ai pas l'habitude de citer beaucoup la Bible, mais c'est là que sont les vraies règles de l'existence.

— Il est vrai qu'un de ses héritiers s'est querellé avec lui le jour même où il a été tué.

— Cela ne me surprend pas. Hardin avait, parfois, des accès de générosité mais, ordinairement, son caractère n'offrait que de mauvais côtés.

C'était tout ce que Jack Silver avait à m'offrir et, s'il y avait quelques paillettes d'or cachées dans ses paroles, je n'étais pas capable de les voir. Là-dessus, il quitta le pont, disant qu'il allait prendre son bateau. Comme le bateau était attaché tout près, je restai jusqu'à son départ.

Alors je retournai, aussi vite que possible, à la salle d'audience. Hellen Jeffers était sur la sellette. Elle avait un teint blond cendré, de grands yeux bleus verts et une petite bouche hésitante. Elle avait ce genre de charme très particulier qui vous surprend au premier abord, mais qui vous conquiert peu à peu jusqu'à vous ensorceler. Elle se tenait, là, aussi gracieuse et digne que possible, les mains serrées sur sa poitrine, les pieds croisés devant sa chaise. Au moment où j'entrais, Enderby devait avoir dit quelque chose d'amusant, car un sourire planait encore sur ses lèvres et je me rendis compte qu'elle était jolie, encore plus jolie que je le croyais. Le mal était seulement qu'elle vivait

tellement dans le passé qu'elle n'avait jamais eu le temps ni l'idée de vivre dans le présent.

— Vous n'estimez donc pas que l'épithète d'acariâtre puisse s'appliquer justement à votre oncle défunt?

— Non, ce n'est pas mon avis.

— Mais il avait un caractère violent et la langue acerbe?

— Oui. Il pouvait être désagréable et amer. Mais, certainement, c'était à cause de ses infirmités. Je suppose que vous pouvez voir là une sorte de compensation, docteur.

— Heu, heu, murmura Enderby. Avez-vous jamais eu des discussions avec lui?

— Non.

— Je veux dire : vous a-t-il jamais cherché querelle?

Elle sourit de nouveau. Rien de plus singulier que ce sourire qui illuminait un instant son visage pour faire place aussitôt à son habituelle expression de mortelle tristesse. On aurait dit deux personnes différentes.

— Si vous voulez dire qu'il lui arrivait de me brusquer, oui.

— Verriez-vous un inconvénient à me dire à propos de quoi?

— Du tout. Il pensait que je m'enterrais moi-même. Et je n'étais pas d'accord. Rien de plus.

Enderby remua de nouveau ses papiers.

— Savez-vous ce que c'est que l'acide oxalique?

— Certainement.

La réponse surprit manifestement le coroner. Il eut un regard étonné.

— Vous le savez?

— Oui. J'ai passé un an, comme infirmière, dans un hôpital de Chicago.

— Oh! je vois. Il toussa. A votre connaissance y avait-il de l'acide oxalique sous une forme quelconque dans la maison?

— Il n'y en avait pas.

— Vous savez vous en servir?

— Si vous voulez dire que j'ai jamais empoisonné quelqu'un, non.

Un rire s'éleva et le rouge monta à la figure d'Enderby.

— Si j'avais voulu dire cela j'aurais posé la question assez clairement pour qu'il n'y ait pas d'erreur, dit-il d'un ton de reproche.

— Je connais ses propriétés, si c'est ce que vous voulez dire.

— En effet, c'était cela, je vous remercie, Miss Jeffers.

L'enquête touchait à sa fin. En somme, elle ne nous apportait pas grand-chose de nouveau. Mais, en somme, il s'agissait, seulement, d'obtenir le verdict du jury. En dépit de quelques murmures qui s'étaient élevés au sujet de la querelle avec Wellwood Saunders et de quelques allusions à des dissentiments entre Alexandre Moro et son beau-père, le verdict déclara comme prévu que Jeffers était « mort de la main d'une ou plusieurs personnes inconnues ».

Pendant que le jury délibérait, Régina Bensiner fit passer un mot au juge Peck. Elle désirait le voir immédiatement après la séance : elle l'attendrait au dehors et, s'il sortait le premier, elle le priait de l'attendre.

Le juge s'arrêta, un petit moment, pour parler à Enderby et à Meyer avant de sortir, de sorte que ce fut Mrs. Bensiner qui l'attendit. On ne peut dire qu'elle était vraiment en colère. Les faits, quelques fâcheux qu'ils fussent, devaient être envisagés en face et elle n'était pas femme à se livrer à des récriminations inutiles. Mais, cependant, elle était troublée et agitée.

— Ainsi donc, voilà quelle était votre idée, Ephraïm, dit-elle. J'aurais dû m'en douter. Marcia l'a deviné, hier matin, quand elle vous a vus dans la chambre d'Hardin. Depuis quand l'avez-vous su?

— Depuis quelques jours seulement.

— C'était suffisant pour me le dire, si vous aviez voulu. Qui a tué Hardin?

Le juge Peck se mit à rire :

— Oh! ma chère Régina, je ne fais pas de miracles. Je voudrais bien pouvoir vous le dire.

— Moi aussi. C'est fort désagréable.

— Il faut bien s'attendre à des choses désagréables, de temps en temps.

— Ah! quelle banalité! Ephraïm. C'était déjà fâcheux qu'on ait trouvé Hardin mort subitement. Mais nous nous y attendions. Tandis que nous ne nous attendions pas à un meurtre. Et, pour comble, vous avez nettement admis que le meurtrier était l'un de nous.

— On est bien obligé d'envisager toutes les possibilités!

Elle secoua la tête et intima l'ordre à Marcia et à Wellwood de rentrer directement. Puis, elle prit le bras du vieil homme.

— Marchez un peu avec moi, Ephraïm.

Ils s'en allèrent côte à côte, évitant les groupes de curieux qui stationnaient. L'éditeur du journal local saisit au collet le Dr Enderby à sa sortie et engagea un long colloque avec lui à la grande impatience de l'Attorney. J'abordai ce dernier :

— Pas grand-chose de neuf, n'est-ce pas?

— Cela dépend, Fenner. Ne trouvez-vous pas étrange que ce soient justement les deux légataires du défunt qui se soient pris de querelle avec lui avant qu'il ait été assassiné? Moi, cela m'a frappé.

— Peut-être, voyant dans l'argent le mobile du crime, êtes-vous porté à attacher trop d'importance à une querelle du défunt et de ses héritiers. Pensez-vous qu'il voulait changer son testament?

— Non.

— Ou que Moro et Saunder avaient, soudainement, un pressant besoin d'argent?

— Tout cela est à examiner. Et nous n'y manquerons pas. Où est le juge?

— Parti.

— J'aurais voulu le voir.

— Téléphonez-lui sur le tard. Il ne rentre pas directement.

Il haussa les épaules, appela Enderby et s'en alla.

La foule se dispersait pendant ce temps mais, par-ci par-là, quelques vieux désœuvrés continuaient à s'entretenir du procès. Vieux boutiquiers ou fermiers retirés, tout événement inattendu était pour eux une aubaine.

Je rentrai à la maison et attendis le juge Peck.

Il rentra, au bout d'une heure, à peu près au moment de souper. Je l'interrogeai du regard, mais sans aucun succès.

— Et Jack Silver? demanda-t-il.

Je lui rendis compte de notre entrevue.

— Peut-être aurait-il mieux valu le suivre sur son bateau?

— Mais il n'allait nulle part. Il cherchait seulement un prétexte pour me laisser. Il voulait être seul.

— Pourquoi? Il devait avoir une raison.

— Oui, je le suppose, mais il n'a répondu à aucune de mes avances. Donnez-lui le temps. Il se décidera quand il le jugera nécessaire.

— Vous a-t-il donné l'impression d'être effrayé?

— C'est singulier. Il m'avait fait cet effet, d'abord. Mais, ensuite, je n'ai pas eu la même impression. Je crois qu'il a eu un choc et qu'après avoir réfléchi, il s'est tranquillisé.

Le juge ne dit rien. Il s'était étendu sur la chaise-longue, sous le porche, les mains dans ses poches, les yeux clos. Il resta là longtemps en silence. Je me demandai s'il n'allait pas me parler de sa conversation avec Mrs. Régina Bensiner, quand il sortit soudain de son silence pour me demander ce que je pensais d'Alexandre Moro.

— Pour commencer, je crois que c'est un métis.

— Oui. Il semble bien.

— Un garçon secret, très attentif, tout yeux et tout oreilles; parlant peu.

— En somme, rempli de qualités.

— Hem! Il n'a pas donné grand-chose à l'enquête.

— On ne l'avait pas appelé pour cela. Vous ne l'aimez pas, je vois.

— Mais non! voyons, je n'ai rien contre lui.

J'ajoutai que Moro était à peine sorti de l'adolescence, bien que son physique et ses manières fussent d'un adulte. Il avait probablement du sang mexicain ou espagnol, plus probablement mexicain. Jeffers l'avait amené de quelque part dans l'ouest.

— Il l'a adopté dans l'Arizona.

— Mexicain, alors. Mais vous avez un motif pour m'interroger à son sujet. Est-ce un secret?

— Pas particulièrement. Régina s'inquiète de ces désaccords

entre Alexandre et Jeffers. Elle trouve qu'il est exagéré de parler de querelles.

— Alors! tout juste des scènes?

— Un peu plus, tout compte fait. Régina ne sait pas ou ne veut pas le dire. Mais le fait est que, depuis qu'ils étaient à la maison, le jeune n'avait cessé de harceler le vieux. Régina croit qu'il voulait un renseignement que Jeffers lui refusait obstinément. Ils avaient de terribles discussions à ce sujet mais, non pas des querelles, car ni l'un ni l'autre ne s'emportaient : Alexandre se montrait insistant, mais rarement violent, et si Jeffers était souvent excédé et grognon, jamais il ne parut réellement fâché. A la suite de ces discussions, ils avaient des périodes où ils se battaient froid, puis les choses s'arrangeaient. Jeffers avait de l'amitié pour le jeune homme, mais à sa façon, car enfin, quoi qu'en pense Helen Jeffers, il était bien d'un caractère acariâtre.

— Pas de dispute à propos d'argent?

— Jamais. Jeffers lui servait une bonne pension.

— Pas de dettes de jeu?

— Alexandre plaçait son argent à plus de cinq pour cent.

Là-dessus, le vieil homme s'enfonça dans ses réflexions, puis il reprit :

— Cette affaire est bien compliquée. Il doit y avoir une question d'argent là-dessous.

— Vous parlez du mobile?

— Oui. Mais c'est tout ce que je puis dire.

— Il est certain qu'il y avait assez d'argent pour provoquer un crime, mais aucune raison pour le commettre. Ni Alexandre, ni Saunders n'en avaient particulièrement besoin, quoique Saunders louchât un peu de ce côté, je crois. On a déjà enquêté, sur Alexandre, par l'intermédiaire de la police de Madison. Mais, avant de porter un jugement...

— Une conversation avec Moro est indiquée.

— Et avec Saunders, aussi. Je pense que nous pourrions y aller après souper. Demain, tous les deux seront à Madison.

Au moment où nous allions nous mettre à table, l'attorney téléphona. Il jugeait utile d'informer le juge Peck que Wellwood Saunders avait contracté une dette de deux mille dollars pour couvrir les frais de deux années d'études à l'Université de Wisconsin.

— Le pressait-on pour le remboursement? demanda le juge.

— Nous n'en avons pas la preuve.

— A qui doit-il cet argent?

— A une banque de Madison.

— A-t-il donné des garanties?

— Oui, c'est une chose courante. Il a donné des garanties pour environ sept cents dollars. Et il a indiqué qu'il avait des raisons de croire qu'il ferait un héritage.

— Un instant, Meyer. Vous allez trop vite. Il a fait cet

emprunt, il y a quelques années, avant de connaître Hardin Jeffers.

— C'est exact.

— Et c'est alors qu'il a parlé d'héritage à la banque?

— Non, il y a six mois seulement, quand il a été question du remboursement. C'est alors qu'il a tenu ce propos.

Le juge ne partageait pas l'enthousiasme de Meyer. C'était bien dans la manière de ce dernier de s'exciter sur ce qui pouvait paraître un mobile, or celui-ci était bien faible. Mais, néanmoins, le juge l'admettait, cette information jetait un jour défavorable sur Wellwood Saunders.

— Ce qui est intéressant, là-dedans, c'est que, contrairement à l'opinion générale de son entourage, Saunders avait quelques espoirs qu'il hériterait de Hardin Jeffers. Jeffers peut le lui avoir dit ou le lui avoir laissé entrevoir.

Il n'y avait pas de raison de supposer que Marcia Bensiner fût au courant. Devant la tournure que prenaient les choses, il y avait lieu de poser des questions pertinentes aux deux héritiers de la petite fortune d'Hardin Jeffers. Si Saunders connaissait les dispositions du testament, les soupçons contre lui étaient fortifiés, mais, d'un autre côté, quel homme, dans son bon sens, serait allé assassiner un homme mortellement malade, à propos d'une dette de deux mille dollars pour laquelle la banque aurait certainement fait crédit pendant les quelques mois qu'Hardin Jeffers avait encore à vivre. Et puis, même à le supposer coupable, on ne voyait pas comment raccorder cela avec les déprédations qui avaient été à l'origine de l'affaire.

De toutes façons, nous avions matière à réflexion, ce soir-là, et le souper fut silencieux.

## IV

Alexandre Moro était sec et brun. Sa bouche était surmontée d'une petite moustache. Il avait de grands yeux ronds et sombres, une chevelure épaisse et noire. Ses mains longues étaient fines, presque féminines, il s'en servait très bien, non pas de manière efféminée, mais très élégamment. Dans l'ensemble, il était plutôt fluet, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir l'air de quelqu'un qui connaît sa valeur.

Dès qu'il entra dans la pièce que Régina Bensiner avait mise à notre disposition pour ce soir, nous sentîmes clairement qu'il était sur la défensive. Il n'était pas hostile, loin de là; il cherchait à se montrer aussi agréable que possible, mais nous sentions toujours une impénétrable réserve comme s'il essayait de nous convaincre qu'il voulait bien coopérer, mais jusqu'à un

certain point, et qu'il espérait bien que nous ne dépasserions pas la limite qu'il avait fixée.

Il répondit volontiers à nos premières questions. Il avait déjà répondu à quelques-unes, cet après-midi, à l'enquête et ne se fit pas prier pour se répéter. Son âge? Vingt et un ans. Oui, il suivait des cours à l'Université de Wisconsin. Oui, il était passé auparavant par plusieurs collèges, mais ses bulletins étaient bons. Mais non, il n'avait jamais été renvoyé pour insuffisance de notes.

Mais, quand nous en arrivâmes à sa vie privée, ce fut une autre affaire. Tant que nous lui posions des questions dont nous pouvions vérifier les réponses, Alexandre se montrait aimable et communicatif, mais, dans le cas contraire, il restait poli, mais fermé.

— Maintenant, quels dissentiments avez-vous eus avec Mr. Jeffers?

— Excusez-moi, interrompit fermement Alexandre, mais nous n'avons jamais eu de dissentiments.

— On vous a entendu vous disputer.

— Ce n'est pas le mot juste. Nous ne nous sommes pas disputés. Mr. Jeffers était très bon pour moi, meilleur encore qu'aurait pu l'être mon père.

— Vous vous rappelez votre père?

— A peine. J'étais tout petit quand il est mort.

Je crus pouvoir dire quelques mots :

— Au sujet de ces discussions que vous avez eues avec Mr. Jeffers, admettons qu'il ne s'agissait pas de disputes, à proprement parler, mais, enfin, il y a un point sur lequel vous n'étiez pas d'accord. Lequel?

Alexandre darda sur moi avec le plus grand calme le regard rêveur de ses yeux noirs. Il ne fit pas de réponse.

— Vous ne désirez pas répondre? demandai-je.

Il ne dit toujours rien.

— Après tout, nous pouvons vous contraindre à parler.

Il sourit, découvrant des dents dont la blancheur contrastait avec son teint bronzé.

— Non, s'il vous plaît. Je connais un peu la loi.

— Nous pourrions nous faire donner des pouvoirs officiels en appelant, au téléphone, l'Attorney du District.

— Le téléphone est dans le hall, répliqua-t-il.

Il m'avait eu cette fois. Je me sentis un peu décontenancé. Le juge sourit.

— Vous n'avez pas l'air de désirer beaucoup qu'on découvre le meurtrier de Jeffers, dit-il.

La réplique d'Alexandre fut instantanée.

— Au contraire. Mais les questions que vous me posez me paraissent sans intérêt.

— Dans une enquête de ce genre, il est parfois impossible, même pour nous, de déterminer ce qui a une portée ou non.

Mais laissons cela de côté pour le moment et venons-en à la fortune de Mr. Jeffers. Savez-vous comment il l'a gagnée?

— Des affaires de pétrole, je crois.

— Vous n'en êtes pas sûr?

— Non, mais je n'ai jamais eu de raisons de mettre en doute ce qu'il me disait. Et pourquoi pas le pétrole?

— En effet, dit le juge Peck. C'est tout à fait vraisemblable. Il regarda ses doigts :

— Où êtes-vous né, Alexandre?

— Dans l'Arizona.

— Ah! Et avez-vous un certificat de naissance?

— Non. C'est M. Jeffers qui me l'a dit.

— M. Jeffers vous a dit tout ce qu'il a voulu et vous l'avez cru, dis-je. Est-ce cela?

— Oui, répondit-il avec simplicité. Je n'avais personne d'autre. Je n'avais pas de raison de douter de ses paroles, pourquoi m'aurait-il menti? J'étais tout petit quand j'ai été adopté par Mr. Jeffers. Il avait connu mon père qui avait, je crois, travaillé pour lui. Quand il mourut, Mr. Jeffers m'adopta. Il vivait alors en Californie et je suis resté avec lui quelque temps. Puis il s'absenta longtemps et je restai seul jusqu'à son retour. Il fit d'autres voyages, mais la plupart du temps, il resta avec moi. A la fin, quand il sentit venir la vieillesse, il vint ici et m'emmena avec lui. C'est tout.

Certes, ce n'était pas tout, il s'en fallait de beaucoup; il restait trop de choses qu'il n'avait pas dites, cela se sentait.

Je regardai le juge. Ses yeux étaient tournés vers le plafond avec une expression de réflexion intense.

Au bout de quelques instants, il se tourna vers Alexandre et lui demanda son impression sur Hardin Jeffers. Elle était très favorable. Toutefois, il reconnaissait que Jeffers était un homme étrange. Il semblait, parfois, ne pas vivre ici, à Sac Prairie, mais, là-bas, dans les pays où il avait voyagé.

Certes, il n'avait jamais rien eu d'un explorateur professionnel, mais il avait aimé dépenser son argent en voyages. Pourquoi? Peut-être, parce que c'était son goût. Peut-être parce qu'il ne savait que faire de lui-même, comme beaucoup de gens qui n'ont pas de vie intellectuelle ni spirituelle et qui ne tiennent pas en place.

— Que faisait-il au juste quand il était chez lui, en Californie?

— Il était directeur d'une banque dans une ville, près de la frontière, expliqua Alexandre d'un ton visiblement impatienté. Il était très aimé autant que je puisse m'en souvenir.

Graduellement, le portrait du défunt commençait à se dessiner : celui d'un homme nonchalant et peu capable, qui, ayant eu la chance de faire un bon placement dans les pétroles, s'était trouvé riche et n'avait su que faire de sa richesse. Quand il avait fini par se fixer, après ses voyages, il avait mené l'existence ordinaire d'un homme mûr, respectable, dans une petite ville

de Californie nommée Cibola, près de la frontière de l'Arizona. Rien de tout cela ne nous fournissait la moindre indication sur le renseignement qu'Alexandre avait cherché si passionnément à obtenir de lui.

Cependant, le juge Peck ne resta pas à court de questions. Il s'informa des études d'Alexandre à l'Université et apprit qu'il suivait des cours de Chimie. Il posa des tas de questions à Alexandre sur sa vie, probablement dans l'espoir qu'il lui échapperait quelque chose d'intéressant. Mais Alexandre répondit simplement et sans dévier ni à droite ni à gauche. En somme, il tint le coup et le juge dut renoncer.

Ce fut alors le tour de Wellwood Saunders, qui dès le début se montra visiblement troublé. En surface, il pouvait paraître calme et posé, mais n'en trahissait pas moins une certaine appréhension. Il donnait l'impression de se tenir sur ses gardes. Pour lui rendre justice, je dois dire qu'il avait une façon de vous regarder droit dans les yeux qui donnait confiance en sa parole.

Il n'y avait rien d'obscur dans ses antécédents. Tout d'abord, il apparut qu'il était le fils d'une femme dont Jeffers avait été, jadis, amoureux; d'où le legs. Rien de plus simple et on n'eut aucune peine à le lui faire dire, s'il n'en avait pas parlé plus tôt, c'est qu'on ne le lui avait pas demandé.

Mais au sujet de sa dispute ou de ses disputes avec Jeffers, il se montra moins communicatif, mais sans nier leur existence.

— Puis-je vous demander le sujet de ces disputes? s'enquit le juge.

Saunders secoua la tête :

— Rien qui vous concerne pour le moment.

— Supposons que si.

— Même alors, je ne me crois pas obligé de vous le dire.

— Peut-être, avez-vous raison. Mais votre bienfaiteur a été assassiné. Il faut donc qu'il y ait eu un assassin. C'est notre affaire de le trouver. Nous voulons y arriver. L'objet de votre dispute peut-il avoir un rapport avec la mort de Jeffers ou non?

Saunders hocha la tête :

— Je regrette, dit-il, mais comme notre discussion sur la question de savoir s'il fallait ou non rendre publics des faits concerne la vie privée de M. Jeffers, je ne puis pas vous satisfaire. Je lui dois trop de respect.

Le juge Peck répondit aussitôt :

— Nous ne devons pas considérer Jeffers. Il est mort, mais nous avons, nous, l'obligation de rechercher l'auteur de sa mort.

— Mais je ne le connais pas et je ne puis vous aider.

— Qu'en savez-vous? Un fait ou un mot peuvent vous paraître sans intérêt et nous être très utiles.

Il hocha encore la tête.

— Je voudrais pouvoir en prendre mon parti aussi facilement que vous.

— Il résulte des témoignages recueillis à l'enquête que ces disputes paraissaient violentes et acrimonieuses.

— Oui, nous avions tous deux mauvais caractère.

— Le sujet devait donc être important.

— Relativement. Notre première discussion, à dire vrai, portait sur la politique et n'a aucun rapport avec sa mort.

— Voulez-vous dire qu'il n'en est pas de même des autres? dis-je.

— Non. C'est là une pure hypothèse, de votre part.

Il eut un léger signe de tête vers le juge Peck.

Le vieil homme l'enveloppa d'un regard pénétrant. Il était difficile de dire ce qu'il pensait. Moro nous avait déçus et Saunders était en train d'en faire autant.

— En somme, reprit le juge Peck, si l'on se place au point de vue public...

— C'est votre affaire, cela ne me regarde pas, interrompit Saunders.

— A ce point de vue, continua le juge, vous devez admettre que vous aviez un intérêt évident à la mort de Jeffers.

C'est alors que Saunders lança sa bombe.

— Si c'est au legs de Jeffers que vous pensez, je n'ai nullement décidé de l'accepter.

Le juge ouvrit de grands yeux et regarda Saunders avec un intérêt renouvelé. Il resta longtemps sans dire un mot. Puis, il revint à la charge obliquement en demandant qui hériterait à sa place?

— Marcia.

— Oui. Et vous êtes fiancés. Votre renonciation ne sera donc qu'un geste. Vous serez en possession tout de même de cette fortune.

— Non. Si Marcia se trouve dans l'alternative de choisir entre l'argent et moi.

Nouveau silence.

Il ne plaisantait pas. Et il affichait un tel air de droiture que je l'en aurais battu. Renoncer à cinquante mille dollars. Je me demandai s'il avait son bon sens.

Ce n'était pas l'avis du juge Peck. Ce que Saunders venait de dire lui avait certainement suggéré une idée. En conséquence, il le congédia en disant qu'il n'avait plus rien à lui demander et en le priant de lui envoyer sa fiancée.

Saunders sortit donc et Marcia fit son entrée, rouge et excitée, et plus jolie que jamais.

— Qu'est-ce que c'est? La continuation de l'enquête?

— Oui, la dernière phase. Marcia, qu'est-ce qui trouble Wellwood?

— Je ne sais pas.

— Pourriez-vous le trouver?

— Peut-être. Mais je ne sais si je vous le dirai.

— Je crois que cela vaudrait mieux.

— Je ne puis rien promettre.

— Tout de même, essayez de savoir à quel sujet il s'est disputé avec Jeffers.

— Est-ce que c'est important?

— Peut-être.

Ce fut tout. Il ne lui demanda pas autre chose. Elle se retira.

— Devons-nous interroger les autres à présent ou plus tard? demandai-je.

Le juge ne me répondit pas. Il avait entendu un bruit de pas.

C'était Mrs. Régina Bensiner. Elle était dans un état visible d'irritation. Elle s'installa carrément dans un fauteuil et commença immédiatement à se plaindre. Il n'était pas indispensable, parce que quelqu'un avait tué Hardin, de rechercher chez elle l'auteur du crime. Il n'y avait personne dans la maison qui eut assez de tempérament pour commettre un meurtre, elle seule exceptée, et, comme ce n'était pas elle...

— Oh! vous oubliez le jeune Moro, dit le juge Peck tranquillement.

— Vous n'allez pas le suspecter.

— Je ne dis pas cela. Mais vous disiez qu'ici, sauf vous, personne n'avait assez de tempérament pour commettre un meurtre et je voulais, seulement, vous faire remarquer que cela ne s'applique pas à Alexandre Moro. Il lui faudrait seulement une raison suffisante et une occasion.

— Oh! la dernière fois vous m'avez dit que Claiborne et Hellen en seraient capables aussi.

— Avec un mobile, Hellen le pourrait. Ma chère Régina, vous avez tort de les juger sur l'apparence. Hellen a une noble nature, elle fait l'admiration de tous par son esprit de sacrifice, c'est entendu; mais le fait est qu'elle mène une existence renfermée, comprimée et, sur un pareil terrain, qui sait ce qui peut germer. Certainement — elle n'avait pas de motif — quoique, à la vérité, pour des caractères comme le sien, le motif peut se trouver dans un dissentiment insignifiant; seulement, la préméditation est tout à fait étrangère à son caractère. Ne croyez pas connaître si bien que cela les gens uniquement parce que vous avez longtemps vécu avec eux.

— Allez-vous l'interroger aussi?

— Aussitôt que vous aurez fini et que vous voudrez bien me l'envoyer.

C'était un congé donné à la vieille dame, qui s'en alla, jetant feu et flamme. Hellen Jeffers arriva aussitôt; elle s'assit devant le juge dans la même pose virginale qu'elle avait eue à l'enquête.

— Miss Jeffers, aimiez-vous votre oncle?

— Il me fascinait.

Elle avait nettement éludé la question. Je commençai à la regarder avec un peu plus de considération.

— Aviez-vous l'impression que ce fût un brave homme?

Quelle question! Je regardai le juge, mais il parlait sérieusement. Je me tournai vers Hellen Jeffers. Elle était angoissée.

— Non, dit-elle à la fin, après un débat manifeste avec elle-même.

— Pourquoi pas?

— Je ne puis vous le dire, car je ne le sais pas. Je sais seulement que c'était vraiment un méchant homme.

— Vous devez avoir quelque raison pour cela?

Elle nous regarda l'un après l'autre. Puis, elle parla de sa voix grave et harmonieuse :

— Je lui faisais la lecture, quelquefois. C'était la Bible. Il faisait rarement une observation; une fois, il me demanda si, vraiment, je croyais à toutes ces balivernes — ce fut son expression — mais la façon dont il prononça ces mots me suffit! Je lus, à travers son visage, ce qu'il était : un méchant homme. Je ne suis pas surprise qu'on l'ait tué.

Elle dit tout cela d'une voix étouffée, comme malgré elle. J'éprouvai, en l'écoutant, une sensation étrange. Elle ne semblait pas nous voir, mais on eût dit que ses paroles nous parvenaient, à travers un voile, du fond de sa mémoire.

— Il ne vous a jamais donné d'autre motif de croire à sa méchanceté?

— Non.

— De sorte que c'est seulement là-dessus que se base votre appréciation?

— Oh! ce n'est pas une accusation. Je ne le juge pas. Je sais seulement que c'était un être méchant.

— Mais d'après quelles règles jugez-vous? dis-je un peu agacé.

— D'après les miennes, dit-elle en me jetant un regard de reproche. Je suis sûre d'être capable de sympathie et je n'ai jamais manqué à la charité.

Je me sentis aplati.

— Vous avez toujours eu cette impression?

— Oui. Impossible d'y échapper.

— Pensez-vous que Jeffers s'en rendait compte?

— Oui, il le savait parce que je le lui avais dit.

— Je vois. Et quelle fut sa réaction?

— Juste ce que je supposais qu'elle serait. Il affecta de rire. Il me traita d'observatrice sans pitié. Mais il ne dit pas si j'étais dans le vrai ou non. Je pense qu'il comprit qu'il ne devait pas le dire.

Le juge Peck retourna cela dans son esprit. Il paraissait intéressé.

— Dites-moi, dans votre opinion, cette méchanceté se traduisait-elle par des faits positifs ou consistait-elle en un état d'esprit?

— A ma connaissance, c'était un état d'esprit. Mais elle aurait pu se traduire en actes, sans doute.

— Lui avez-vous jamais vu commettre des actes répréhensibles?
— Non.
— Et n'avez-vous rien entendu dire à ce sujet sur son compte?
— Non.
— Mais vous demeurez convaincue de sa méchanceté?
— Oui.

Avec cet interrogatoire, le juge Peck en avait réellement terminé. Il avait tiré tout ce qu'il avait pu, en une séance, et nous partîmes, aussitôt, après la déposition d'Hellen Jeffers.

Le juge marchait lentement, retournant toutes ces choses dans sa tête et tâchant d'en tirer parti.

— De plus en plus, l'affaire paraît tourner autour de la fortune d'Hardin Jeffers, l'avez-vous remarqué? dit-il.

— Oui. C'est ce qu'on m'a dit aujourd'hui. L'argent est la source de tout mal.

Il s'arrêta sur place, devant le pont du chemin de fer, et regarda dans la direction de l'île qui se trouve dans le Wisconsin, à un mille de là.

— Qui a dit cela?
— Jack Silver, cet après-midi.

Il faisait nuit maintenant, et la lune montait. Dans l'île, une lueur orange venait de la fenêtre d'une cabane où vivait un chemineau. Le juge contemplait ce spectacle avec une extrême attention. Il réfléchissait.

— Nous avons admis que le mobile est la cupidité, reprit-il.
— Oui. L'argent est toujours un puissant appât.
— Mais plus nous agitons le problème, plus nous nous trouvons en face d'un autre facteur.
— Quel facteur? dis-je.
— Un facteur déterminant. Vous devriez le voir ou, tout au moins, le sentir.

J'avouais qu'autant que j'y comprenais quelque chose, c'était l'argent qui était au fond de l'affaire. Et le geste de Saunders parlant de le refuser ne m'impressionnait pas du tout, même quand il se vantait de renoncer à l'argent et à Marcia, si elle le prenait.

— Malheureusement, répondit le juge Peck à mes observations, nous ne pouvons pas attendre pour savoir ce que fera Saunders. Les testaments ne s'homologuent pas si rapidement. Nous devons auparavant trouver le meurtrier.
— Nous le pourrons si vous trouvez un indice.
— Mais nous en avons eu plusieurs aujourd'hui.

Je fus stupéfait. Je n'avais absolument rien vu. Je ne dis rien, mais me creusai l'esprit pour comprendre ce qu'il voulait dire. Pouvait-il attacher de l'importance au refus de Saunders d'accepter le legs? C'était improbable. J'en revenais toujours au même point. Le mobile du crime était l'argent.

— Ne trouvez-vous pas étrange que l'un des deux héritiers

de Jeffers semble, à tout prix, savoir quelque chose, pendant que l'autre est bien décidé à cacher ce qu'il sait? Ne vous est-il pas venu à l'esprit que l'un des deux peut savoir ce que l'autre cherche et ne sait pas?

— Vous voulez dire que Saunders connaît la réponse à la question qu'Alexandre posait à Jeffers.

— Peut-être.

— Mais cela n'a pas le sens commun.

— Non, mais le sens commun n'a pas été, jusqu'à présent, la caractéristique majeure de cet imbroglio. Et il y a un autre aspect qui me paraît évident : une sorte d'incertitude qui peut prendre sa source dans l'étonnement ou dans la peur.

Ma cervelle commençait à travailler.

Le juge poursuivit :

— Nous pouvons, en présence de ces faits et en raisonnant du connu à l'inconnu, supposer que, si Alexandre Moro désirait savoir ce que refusait de lui dire Jeffers, et si Saunders en a su ou suspecté ce que celui-là cachait, il y avait une bonne raison pour qu'on veuille empêcher Jeffers de parler.

— Alors! le motif serait la crainte!

— Justement. Raisonnons là-dessus. Et, à propos, ce ne serait pas un mal d'enquêter un peu sur la vie de Moro à l'Université. Vous pourriez aller faire un tour demain à Madison voir ce que vous pourrez glaner à son sujet.

Avant de rentrer chez lui, le juge voulut aller voir Hugo Wells, le banquier de Jeffers, qui pourrait peut-être nous fournir quelques informations. Wells habitait une vieille maison spacieuse en face de la rivière à l'autre bout de la ville. La nuit était idyllique, la route suivait la rivière et l'air était embaumé; c'était une de ces nuits où l'on rencontre de jeunes couples enlacés et où l'on rêve de revenir à leur âge.

Wells était chez lui. Il devait avoir dépassé la soixantaine et avait un air grave et digne. Lorsqu'il nous eut introduits dans son cabinet, il croisa ses mains soignées sur son bureau et nous regarda d'un air aimable, comme s'il était prêt à nous ouvrir un crédit.

— Oui, j'ai su ce qui est arrivé à Jeffers, dit-il, quand le juge eut expliqué l'objet de notre visite. J'ai été impressionné. Il me paraissait difficile d'associer l'idée d'un meurtre avec notre petite ville. Mais, conclut-il, on ne connaît pas toujours les noirceurs de la nature humaine.

— Il y a des gens qui disent que Jeffers a été tué à cause de son argent, dit le juge.

— Il est inévitable que les mauvaises langues aillent chercher de ce côté-là. Mais, autant que je puis le savoir, il avait laissé son héritage à son fils adoptif et à Mr. Saunders et aucun de ces deux jeunes gens ne me semble avoir des instincts criminels. — Il haussa les épaules. — De plus, Mr. Jeffers était fort malade :

il serait mort de mort naturelle dans un an au plus tard. Il n'y avait donc aucune raison de tuer Jeffers pour son argent.

— Son meurtrier pouvait l'ignorer.

— C'est vrai. — Il sourit. — Mais, certainement, si c'était un de ses légataires, il y aurait pensé.

Evidemment, le banquier, fidèle aux habitudes de sa profession, était peu disposé à donner des renseignements. Le juge dut manœuvrer. Il rappela à Wells qu'il avait fait de fréquentes visites à Jeffers.

Le banquier laissa percer une légère expression de dégoût.

— Oui. Au sujet de ses placements. Mr. Jeffers me demandait régulièrement des comptes.

Il semblait que Wells tenait à nous convaincre que ses visites à Jeffers étaient strictement professionnelles.

— Il était méfiant, n'est-ce pas? dis-je.

— C'était moins par méfiance, dit Wells froidement, que par besoin d'affirmer son autorité.

— Ou plutôt d'exercer son mauvais caractère, dit le juge sèchement. Je suppose que ces visites ne devaient pas particulièrement vous amuser.

— Pas particulièrement, reconnut Wells. Mr. Jeffers avait l'esprit contrariant et je suppose, puisqu'il était confiné dans son lit, que ses visiteurs étaient ses victimes désignées.

Le juge essaya d'obtenir des renseignements sur l'origine et le montant de la fortune de Jeffers, mais Wells répondit qu'il ne pouvait rien dire sans consulter les livres de la banque; si le juge Peck voulait bien revenir un de ces jours, quand les bureaux seraient ouverts, il serait heureux de l'obliger.

C'est tout ce que nous apprîmes de Wells. Ce n'était pas grand-chose.

Le lendemain matin, j'étais dans la capitale.

Ayant trouvé sans peine le logement d'Alexandre, j'attendis son départ pour son cours de neuf heures, et commençai ma petite enquête auprès des voisins.

Je n'appris pas grand-chose. A part un certain préjugé de race, Alexandre paraissait être bien vu de tous. Il était tranquille et studieux, quoiqu'il ne refusât pas, à l'ocasion, de se joindre à un groupe d'étudiants pour une partie de plaisir. Mais je découvris un fait curieux qui me donna à penser. On me dit qu'Alexandre passait une grande partie de son temps à la bibliothèque de l'Université qui se trouvait dans le même local que la Bibliothèque de la Société historique. Je me demandais ce qu'un étudiant en chimie pouvait avoir à faire dans cette bibliothèque.

J'y allai donc et commençai mes investigations. Le système de prêt de livres, comme dans beaucoup d'autres bibliothèques, comporte l'enregistrement du nom du lecteur, ainsi qu'une carte de prêt. J'allai donc à la recherche de la signature d'Alexandre Moro.

****

J'explorai d'abord le grand hall, la salle des magazines. Puis, je passai à la section historique, mais sans succès. Il était peut-être allé à la section des manuscrits. Mais non. J'essayai enfin le département des périodiques et, là, je trouvai son nom.

Par chance, le secrétaire préposé au bureau avait la liste des collections de journaux demandés récemment par les lecteurs et il ne me fut pas difficile de découvrir qu'Alexandre Moro avait lu la collection du journal « Venturna Beacer » (Arizona) remontant à seize ans en arrière.

Je me fis communiquer la collection, soit quatre gros volumes, m'installai à une table, me débarrassai de mon manteau et me mis à l'ouvrage. Je passai toutes les pages, une par une, et bien que le « Beacer » ne fût pas un grand journal, la tâche n'était pas mince. Il était près de midi à mon entrée dans la salle des périodiques et il était cinq heures moins dix quand enfin je découvris ce qui était peut-être un indice.

La première page tout entière du numéro du dix-sept septembre avait été enlevée. Je passai au numéro suivant : deux colonnes avaient été découpées, à la première page, et le quart d'une colonne, le jour d'après. Il n'était pas déraisonnable de rendre Alexandre responsable de ce vandalisme.

Je demandai au secrétaire s'il n'y avait pas une seconde collection du « Venturna Beacer ».

Pas de chance. La bibliothèque était si encombrée qu'elle n'acceptait en aucun cas de duplicata, même s'ils étaient offerts gracieusement à la Société historique.

Je revins donc à mon volume et m'assis pour réfléchir. Au bout d'un moment, la solution m'apparut. Prendre une carte, chercher, aux environs de Venturna, une ville de quelque importance et examiner un journal local pour septembre 1916. Il y avait des chances pour qu'une affaire assez importante pour tenir la première page du « Beacer » ait été l'objet d'au moins quelques paragraphes dans un journal du voisinage.

Malheureusement, la salle des périodiques fermait ponctuellement à cinq heures.

Or, je n'avais pas d'instructions pour rester jusqu'au lendemain. Mais je pourrais toujours revenir si c'était nécessaire. En attendant, je décidai de jeter un coup d'œil sur une carte de la région. Les autres salles restaient ouvertes jusqu'à dix heures et l'on y trouvait des cartes. *La ville la plus proche de Venturna était Cibola!*

Si j'avais encore eu quelques hésitations à attribuer à Alexandre la mutilation des journaux, ce nom seul aurait suffi à les écarter. Cibola était la ville où il avait passé la plus grande partie de sa jeunesse. Et j'étais prêt à parier que Venturna était sa ville natale et, très probablement, l'endroit où Hardin Jeffers l'avait adopté.

Je mis mon auto en route tout en humant un vent d'ouest rafraîchissant qui apportait jusque dans la ville l'odeur des

jeunes foins. Je venais à peine de traverser les faubourgs, lorsque je tombai sur Alexandre Moro.

Je m'arrêtai et lui ouvris la portière. Il monta en souriant.

— Rentrez-vous à Sac Prairie tous les soirs?

— Non. C'est seulement à cause des circonstances.

— Quelles circonstances?

— La mort inopinée de Mr. Jeffers.

— Oh! le meurtre.

— Avez-vous découvert quelque chose à Madison? demanda-t-il poliment. Trop poliment. Je voyais très bien dans sa figure impassible, l'éclair moqueur de ses yeux.

Je me mis à rire.

— Vous êtes vraiment, à votre manière, assez direct, Mr. Fenner, dit-il.

Je ne me rendis pas bien compte si c'était un compliment ou le contraire.

— Merci, répondis-je. Que souhaiteriez-vous être, Mr. Alexandre, direct ou indirect?

— L'approche indirecte me paraît plus subtile.

Je vis qu'il était de première force à cette escrime de paroles à double sens. Il avait tort d'étudier la chimie. Il aurait dû entrer dans la diplomatie.

Au bout d'un silence, il me posa une question :

— Croyez-vous que le juge Peck ait quelque soupçon sur l'identité du meurtrier?

— Il a l'habitude de ne m'en faire part que lorsque la chose crève les yeux.

— Oui. Je crois qu'il est très fort. C'est lorsqu'il donne l'impression du contraire qu'il est en réalité le plus astucieux.

— C'est sa manière, répondis-je.

Il sourit poliment, puis il y eut une nouvelle période de silence. Il restait, à côté de moi, la face absolument immobile, comme une statue. Rien de ses pensées ne se laissait lire sur ses traits. Malgré tout, il lui fut impossible de garder le silence plus de cinq milles. Quand nous eûmes fait la moitié du trajet :

— Cela m'intéresserait beaucoup de savoir si le juge Peck me soupçonne, dit-il fort calmement.

— Pourquoi ne pas vous entendre avec lui? Dites-lui ce qu'il voudrait savoir et il vous renseignera à son tour.

— Bien sûr. — Il sourit. — Mais, d'une certaine façon, vous répondez à ma question, Mr. Fenner. Je suis buté, aujourd'hui.

Il était difficile de ne pas éprouver une certaine sympathie pour Alexandre. Il était deux fois plus fin que je ne me l'étais figuré. Il en était simplement arrivé à cette conclusion que ma présence à Madison pouvait s'expliquer aussi bien par une enquête à son sujet qu'à celui de Saunders.

— Certainement, dit-il tout à coup, le meurtrier est un homme d'une habileté qui me dépasse. On prétend que les criminels

laissent toujours quelque indice derrière eux. Mais ici, ce n'est pas le cas.

— Non, ce n'est pas le cas.

Il se renferma, de nouveau, dans le silence jusqu'au moment où je le déposai au bas du pont. Je lui avais offert de le mener jusque chez lui, mais il déclina mon offre en me remerciant.

Le juge n'était pas à la maison lorsque je rentrai. Le souper était sur la table, cependant, et son intendante et nièce, Mrs. Dorothy Carr, me dit qu'il venait de sortir à l'instant. Naturellement, elle maugréait contre lui, car il avait bien vu que le repas était prêt et qu'il allait se refroidir.

Mais, juste à ce moment, son mari, lieutenant de la police locale, fit son entrée. Elle s'assit donc en face de lui et, quand le juge rentra, il nous trouva tous trois à table.

— Vous allez manger froid, c'est votre faute, dit Dorothée.

— Oui. Je sais. Je regrette. J'avais à faire une petite course. — Il se tourna vers moi. — Essayé de voir Jack Silver.

— Etait-il chez lui?

— Non. Je lui ai laissé un mot pour lui demander de venir me voir. Je voulais y aller plus tôt mais je n'ai pas pu.

Il ne parla pas de mon voyage à Madison et je compris qu'il préférait attendre que nous soyons seuls.

En conséquence, après souper, nous nous retirâmes sous le porche et le juge écouta patiemment tout ce que j'avais à lui dire. Je lui racontai tout, y compris ma conversation avec Alexandre Moro, pendant notre voyage de retour.

— Et le fragment qui a été enlevé dans le dernier journal représentait, dites-vous, le quart d'une colonne?

— Oui. Peut-être un peu moins. Probablement, un article en quatre paragraphes, ou en trois si l'on tient compte du titre.

Il fouilla négligemment dans la poche de sa veste, y prit quelque chose et me mit dans la main un papier jauni.

— Mais, le voilà! m'écriai-je, étonné.

— Il est arrivé par le courrier aujourd'hui. C'est Alexandre, sans aucun doute. Lisez-le.

Je le lus avec grand soin, deux fois de suite. Sous un titre en grosses lettres : « Needed Killing! Inquiest Verdict! » s'étalait une petite histoire intéressante. Un voleur avait été tué au moment où il s'échappait d'une banque qu'il venait de cambrioler; son complice s'était échappé en emportant le butin. Un policier avait tiré sur le bandit et l'enquête du coroner avait conclu à un cas de légitime défense ou, dans le pittoresque langage de l'Arizona, un « needed killing ». Le nom du bandit était Raphaël Moro.

C'était tout. Je regardai le juge.

— Le père d'Alexandre?

— Je le crois. On peut admettre des coïncidences, mais pas à ce point.

— Pourquoi, diable, vous a-t-il envoyé cela?

— Il cherche de l'aide et, tout en ne voulant pas parler, il n'est pas fâché de nous mettre un peu au courant. J'imagine qu'il cherche un secret concernant la mort de son père. Il pense qu'il y a une chance pour que je tombe dessus.

— C'est un peu trop fort pour moi.

— Vraiment? Mais c'est vous-même qui m'avez rapporté le seul fait qui s'adapte parfaitement avec cette donnée. Vous avez vu Marcia, chez elle, il y a deux jours. Elle vous a raconté que Jeffers disait dans son sommeil : « Vous n'auriez pas dû faire cela. Pauvre Ralph! Pauvre Ralph! »

— Oui; Ralph. Je parie que le Ralph de Hardin Jeffers et Raphaël Moro, père d'Alexandre, sont une seule et même personne. Songez à l'adoption de l'enfant par Jeffers.

Je ne pus m'empêcher de ricaner : Jeffers avait de singuliers amis : un voleur de banque.

— Doucement, doucement, nous ne savons pas en quels termes ils étaient. Mais voilà ce que nous pouvons déduire de ce que nous savons. Jeffers devait savoir qui avait tué Raphaël Moro. Les mots qu'il a prononcés dans son cauchemar l'indiquent. Alexandre le savait au courant. Et, par conséquent, la question à laquelle Alexandre aurait voulu que Jeffers répondît était : qui a tué Raphaël Moro?

— C'est réellement ingénieux, dis-je.

— C'est la seule explication possible. Mais rien ne nous dit pourquoi Alexandre voulait le savoir.

— Peut-être pourrions-nous essayer de le lui demander?

Il désigna la coupure du journal.

— C'est à cela, je crois, dit-il, que se limite sa collaboration. Non, ne lui disons rien, laissons-le réfléchir.

Je ruminais tout cela.

— Mais alors, si nous poussons votre thèse un peu plus loin, Saunders connaissait peut-être le nom de l'homme qui a tué Moro.

— Peut-être, mais je ne le pense pas. En fait, j'incline de plus en plus à croire que la chose est plus importante qu'il ne le croit. S'il se tient sur la réserve, ce n'est pas qu'il la juge importante, mais parce que ce qu'il sait ou soupçonne est de nature à jeter de discrédit sur quelqu'un. Il le croit, du moins.

Je hochai la tête.

— Chaque jour amène une nouvelle complication. A cette allure de tortue, nous en avons bien pour dix ans.

Le juge Peck se borna à sourire.

— Il faut attendre d'avoir vu Jack Silver. J'ai idée que, s'il voulait, il pourrait éclaircir bien des choses.

Mais Jack Silver ne vint pas cette nuit. Il y avait une raison péremptoire pour qu'il ne vînt pas, et, tandis que nous étions là à parler de mon prochain voyage à Madison en vue de compulser les journaux de Cibola de ce mois de septembre 1916, nous ne

nous doutions pas que, à cause de Jack Silver, je serais longtemps avant d'examiner ces papiers.

## V

Nous étions attablés devant notre breakfast, le lendemain matin, lorsqu'un gamin, une canne à pêche à la main et l'air terrifié, frappa à la porte, demandant à voir le juge Peck « tout de suite, de toute urgence ». Je pus le voir, à travers le grillage de la porte, ouvrant de grands yeux effrayés.

Le juge alla le trouver :

— Me voilà, mon garçon, qu'y a-t-il?

— Le docteur Considine... il demande que vous veniez tout de suite au marais.

— Quel marais? Celui d'Ehl ou celui de Deckerman?

Le jeune messager, sans rien dire, indiqua du doigt le Sud. Cela signifiait Deckerman.

— Très bien.

Alors la parole lui revint.

— Le docteur Considine demande aussi que vous téléphoniez tout de suite à Mr. Meyer et au docteur Enderby.

Le juge lui donna une pièce de monnaie et revint.

— Venez, Lorin, dit-il, en m'arrachant à mon second œuf à la coque. A sa nièce, il donna ses instructions pour téléphoner à l'Attorney du District et au Coroner.

Assis à mon côté dans l'auto, il garda, tout le long du trajet, l'air absent et inquiet. J'ai su depuis qu'il pensait qu'il s'agissait de Marcia Bensiner ou peut-être de Wellwood Saunders. Mais il se trompait.

C'était Jack Silver que l'on avait trouvé mort dans le marécage.

Des enfants qui allaient pêcher avaient découvert le corps et donné l'alarme à la maison des Bensiner et ceux-ci avaient téléphoné au docteur Considine.

Nous ne vîmes, d'abord, que lui près de l'étang, tout agité et surexcité, mais, derrière nous, à l'extrémité de la route, au point précis où elle descendait vers le marais, se tenait Claiborne Jeffers, son filet à papillons à la main, nous regardant distraitement. Le docteur Considine dispersa les enfants, les envoyant à l'endroit où se tenait Claiborne, avec ordre d'empêcher personne de nous rejoindre, excepté, bien entendu, l'Attorney et le Coroner.

Le docteur Considine n'avait déplacé le corps de Silver que juste assez pour pouvoir l'examiner et il gisait maintenant sur le bord, tel qu'on l'avait sorti de l'eau, la face recouverte par le manteau du docteur.

— Noyé? demanda le juge.

— Noyé, oui, mais regardez là.

Le docteur se pencha et souleva le manteau, tourna un peu de côté la tête du cadavre.

— Touchez un peu.

Le juge Peck se pencha et palpa la tête de Silver. Il se tourna vers le docteur :

— Fracture? demanda-t-il.

— Je ne puis rien affirmer. Mais je ne le pense pas. Je crois qu'il a été assommé.

— Et jeté ensuite à l'eau.

— Ou on l'y a jeté, ou il y est tombé.

— Vous voulez dire, dit carrément le juge, qu'on l'a frappé par derrière la tête et qu'on l'a ensuite jeté à l'eau.

— Oui, c'est ce qu'il me semble. Il y a quelques marques autour du cou qui semblent indiquer qu'on l'a maintenu de force. Mais ce n'est pas certain, scientifiquement parlant.

— Il faudra faire une enquête.

— C'est inévitable.

— C'est le second meurtre en quinze jours, observa le juge. Pas de traces de pas?

J'avais déjà exploré les alentours. Les bords du marais étaient couverts d'herbes épaisses et malheureusement les herbes foulées ne gardent pas la trace des pas plus de quelques heures. On pouvait relever les empreintes du docteur Considine, les nôtres et celles des enfants mais, à part cela, rien.

C'était d'ailleurs normal que cela, comme je le découvris au bout de quelques minutes. Tandis que le corps de Silver gisait sur le sol du rivage, dix pieds plus loin, une marque triangulaire était nettement visible dans le gazon. C'était, sans aucun doute possible, la trace d'un bateau.

Il était donc aisé de reconstituer la scène : Jack Silver était allé dans le marais, soit avec quelqu'un, soit pour rejoindre quelqu'un. Il avait été tué et son meurtrier avait pris son bateau, l'avait ramené dans la rivière, avait remonté le courant, abordé à un endroit où il ne risquait pas de laisser de traces de pas et abandonné le bateau. En me mettant à la place du criminel, il me semblait que j'aurais opté pour ce dernier parti, après avoir pris soin de vérifier que je n'avais pas laissé d'empreintes digitales. C'était élémentaire et nul doute que les choses se soient passées ainsi. De toutes façons, rien n'était plus simple que de vérifier si la barque de Silver se trouvait à sa place habituelle.

Je montrai la trace du bateau au juge, qui aboutit tout de suite aux mêmes conclusions.

— Eh bien, cela vous indique qu'il s'agit de quelqu'un qui sait conduire un bateau, observa le docteur Considine.

— Pratiquement, tout le monde le sait, répliquai-je aigrement. Une empreinte de pas aurait été plus intéressante. — Je commençais à me faire d'amers reproches de ne m'être pas davantage attaché à Silver, l'autre jour. Je me rappelais, devant

son corps sans vie étendu devant moi, notre dernière conversation.

— L'heure de la mort? demanda le juge.

Le docteur Considine haussa les épaules.

— La nuit était chaude et l'eau de ce marais est chaude. Le corps n'a pas encore la raideur cadavérique. Peut-être, vers dix heures. Simple supposition, se hâta-t-il d'ajouter.

Cette prudence des médecins, je l'ai souvent constatée. Et ceux qui ne la pratiquent pas ont, à leur passif, une longue suite d'erreurs.

— Il est probable que le meurtrier était avec lui, murmura le juge. Je ne puis croire qu'il lui ait donné un rendez-vous ici.

C'est ce qu'il me semblait aussi. Mais cela impliquait encore que Silver n'avait aucune raison de se méfier de son compagnon, ce qui ne cadrait guère avec l'état d'inquiétude où je l'avais vu deux jours plus tôt.

De l'endroit où j'étais, j'aperçus un coin de papier blanc qui émergeait d'une des poches de Silver. Je me penchai, le touchai et regardai le juge.

— Puis-je le prendre?

— Oui, mais prenez garde de ne pas le déchirer.

Je le sortis avec précaution de la poche. C'était une masse humide roulée en boule. Je le tendis au juge qui se mit à le déplier avec une infinie patience. Mais, avant d'avoir terminé, il me le tendit et me dit de le remettre où je l'avais trouvé.

— C'est ma lettre, dit-il brièvement, et il expliqua au docteur Considine, qu'il était allé voir Jack Silver, la veille dans l'après-midi, et lui avait laissé un mot pour lui donner rendez-vous ce soir.

— Au moins, nous savons qu'il l'avait lue.

— Et, apparemment, quelqu'un d'autre aussi. De sorte que notre meurtrier a été averti. J'ai eu tort de lui laisser cette note.

Je remis le papier trempé dans la poche et me redressai, montant sur les racines de l'arbre pour m'accoter commodément au tronc. Le juge réfléchissait en contemplant le corps de Silver, de nouveau recouvert par le manteau du docteur Considine. Celui-ci consultait sa montre, comme s'il s'attendait à voir apparaître, à tout moment, les officiers de police, bien que ceux-ci fussent à dix-sept milles de là et qu'il leur fallût au moins vingt minutes pour arriver.

— Il n'y a pas d'autre trace de lutte? murmura le juge.

— Aucune, se hâta de répondre le docteur Considine.

— Mais, dis-je, il n'y a pas de raison de croire que Silver a été attaqué ici. Il a pu l'être ailleurs.

— Mais pas bien loin et probablement dès la tombée de la nuit, dit le juge.

Et en un instant, il expliqua que, si l'attentat avait eu lieu dans la rivière, le meurtrier aurait simplement jeté le corps dans le Wisconsin où on ne l'aurait retrouvé que plusieurs jours

après et peut-être même jamais. En supposant qu'il fît encore un peu jour sur la rivière, l'obscurité devait être complète ici, sous les arbres qui bordaient le marais et le meurtrier n'avait pas à craindre d'être surpris, car les gens ne venaient que bien rarement ici la nuit.

Il contemplait pensivement le chenal qui faisait communiquer le marais avec la rivière.

J'en parcourus rapidement la rive jusqu'à l'endroit où il se jette dans la rivière. Certainement, il devait y avoir, sur les bords, des traces laissées par les rames, le chenal étant trop étroit pour qu'il en fût autrement; et les marques y étaient. Ce qui était intéressant, c'est qu'il y avait deux séries de marques, indiquant l'aller et le retour. Cela cadrait avec nos présomptions.

Je retournai près du juge et lui fis part de ma découverte.

— Initiative ingénieuse, murmura-t-il.

Le docteur Considine ôta son chapeau et se gratta la tête.

— Je n'arrive pas à comprendre qui pouvait vouloir du mal à ce pauvre diable, me dit-il. C'était l'être le plus inoffensif du monde. Il ne se souciait de rien et vivait de l'air du temps.

— Et de sa pêche, ajoutai-je.

— En tout cas, on ne l'a pas tué pour son argent.

— Tout au moins, il n'a jamais donné l'impression d'en avoir, dit prudemment le juge.

Il scrutait maintenant attentivement chaque détail du costume de Silver et finit par se mettre à genoux pour examiner ses souliers.

— Il y a du sable là, dit-il pensivement. Et il n'y en a pas sur cette rive. Il a dû aller ailleurs.

— A l'endroit où il avait amarré son bateau, suggérai-je.

— Ou à l'endroit où il a embarqué le compagnon qui l'a tué, répondit le juge. Qui sait? Le sable est à la jonction de la semelle avec l'empeigne, c'est donc qu'il a franchi une certaine distance dans un endroit où le sable était abondant. Il n'y en a guère sur ces terrains pierreux après le pont.

Je réfléchis un instant.

— Ni ici, c'est certain, dis-je. Mais, plus haut, il y a un banc de sable là où était, autrefois, l'ancienne usine électrique et comme il s'y trouve un bouquet d'arbres, l'endroit convient à quelqu'un qui voulait monter dans le bateau de Silver sans être vu de personne.

— Très plausible, reconnut le juge.

— Il y a aussi un banc de sable au milieu de la rivière.

— Oui, et ce sont d'excellents endroits pour se rencontrer. Supposons que Silver ait eu un rendez-vous avec le propriétaire d'une autre barque. Où se rencontrer si l'on ne désirait pas être vus? A l'une des îles du Wisconsin évidemment. Et beaucoup d'îles ont des bancs de sable. Seulement, alors, on ne voit pas pourquoi il l'aurait pris dans sa barque.

— Cela peut s'expliquer, dis-je. Silver avait un rendez-vous avec quelqu'un dans une île. On ne pouvait pas le voir, à moins que quelqu'un ne l'observât de l'ancienne chambre de Hardin Jeffers dans la maison Bensiner. Au moment de leur rencontre, notre inconnu l'a frappé à l'improviste, a transporté le corps ici dans le propre bateau de la victime, qu'il a ramené ensuite à l'île et abandonné au courant de la rivière, tandis qu'il s'en retournait tranquillement dans sa propre embarcation.

— C'est une possibilité, dit le juge Peck, sans se prononcer, mais visiblement peu convaincu.

Je réfléchis à cette hypothèse, mais, finalement, j'en revins à ma première idée, que la rencontre avait eu lieu sur le banc de sable au-dessous du pont, à l'abri des grands saules qui ombrageaient cet endroit. Si le propriétaire d'un autre bateau était sorti cette nuit, quelqu'un aurait pu le remarquer. Les gens, qui avaient coutume de muser sur les bancs du pont, ne perdaient rien des mouvements des bateaux. L'enquête était facile.

A ce moment, les gamins qu'on avait postés en sentinelles firent entendre un concert de protestations.

Le juge se tourna vers eux et leur fit signe de se taire. L'Attorney du district et le Coroner venaient d'arriver. Et, derrière eux, les auxiliaires de la police et les reporters.

Meyer s'avança solennellement, avec un air plein de gravité.

— Qu'est-ce que vous avez encore à m'offrir, juge? demanda-t-il d'un ton découragé. Un autre cadavre?

Il venait d'apercevoir Silver.

Le docteur Considine passa devant nous et se mit méthodiquement à l'œuvre. Les photographes se juchèrent sur les racines de l'arbre et commencèrent à prendre des vues aussitôt qu'Enderby eût enlevé le manteau qui recouvrait le corps.

— Quand cela est-il arrivé? demanda Meyer, sur un ton plutôt agressif, comme s'il trouvait abusif de se trouver en face d'un second mystère, si peu de temps après la mort de Jeffers.

— Pratiquement, presque aussitôt que le meurtre de Jeffers a été livré au grand jour de la publicité, ne puis-je m'empêcher de lui dire.

— Voulez-vous dire qu'il y ait un rapport? demanda Meyer.

— Nous pouvons le supposer, dit paisiblement le juge. Après tout, Silver était un des camarades de Jeffers. Il allait le voir régulièrement et jouer aux cartes avec lui. Il leur arrivait aussi de se disputer.

— Ah! bon. Et qui est-ce, au fait?

Le juge Peck donna des explications, pendant que les reporters aux aguets prenaient des notes. Le docteur Considine fut interrogé et obtint la permission de s'en aller; il avait à faire sa tournée de visites matinales.

— Alors, dit Meyer à la fin, qu'en pensez-vous?

— Eh bien! dit le juge, Silver savait ou suspectait quelque chose concernant la mort de Jeffers. A tort ou à raison. Mais

l'homme qui a tué Jeffers se méfiait de lui et ne voulait pas courir de risques. Et nous avons eu un second meurtre.

— Nous aurons à reconstituer ses mouvements cette nuit.

— Il faudra même remonter jusqu'à l'enquête sur la mort de Jeffers. Les circonstances montrent que Silver apprit, au cours de cette enquête, un fait important, peut-être simplement que la mort de Jeffers était due à un crime. Nous ne pouvons pas le savoir au juste. Là-dessus, il s'est mis à réfléchir. Il savait des choses qui lui permettaient de suspecter quelqu'un. Ce quelqu'un eut vent de ces soupçons ou, peut-être, Silver les laissa deviner. A tort ou à raison, Silver a probablement été tué parce que quelqu'un avait peur de ce qu'il savait. Nous avons un témoignage sur ses premières réactions, une demi-heure après l'enquête. Lorin, à vous la parole.

Je refis le récit de mon entrevue avec Silver. L'Attorney en prit note, ainsi que les reporters. Le juge fit observer à ces derniers qu'il valait mieux ne rien publier pour ne pas entraver l'enquête et, là-dessus, l'Attorney leur défendit immédiatement d'imprimer un mot là-dessus. Il n'était pas populaire dans la presse. Mais on ne pouvait faire autrement. Le juge avait raison. Ils pouvaient parler d'un mystère profond, obscur, insondable, jeter le blâme sur les enquêteurs, mais il ne fallait pas imprimer un mot qui pût aider le criminel. L'enquête devait rester secrète pour être efficace. D'ailleurs, les journalistes se montrèrent raisonnables et prêts à transiger. L'Attorney leur donna un canevas sommaire de ce qu'ils pouvaient dire.

Pendant ce temps, le soleil était monté haut dans le ciel et il n'y avait pas un souffle d'air. Le docteur Enderby avait dû ôter sa veste.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé, Enderby? demanda Meyer.

— Rien. Il a été noyé. Assommé d'abord. Contusion au bas de la tête. Des marques sur la gorge suggérant l'empreinte des doigts et du pouce.

— Il n'y a aucun doute qu'il s'agit d'un crime, n'est-ce pas?

— A moins que vous ne caressiez l'idée qu'il s'est assommé lui-même et s'est, ensuite, maintenu la tête sous l'eau, dit ironiquement Enderby.

Derrière nous, les employés des pompes funèbres étaient descendus de la route, où Hector Jeffers avait rejoint son oncle. Ces employés attendaient respectueusement, avec cet air obséquieux si naturel à leur corporation. Le docteur Enderby se releva et leur fit signe qu'ils pouvaient emporter les restes de Silver.

Meyer poussa un soupir.

— C'est le début et il fait rudement chaud pour entamer une affaire pareille.

L'enquête se déroula comme d'habitude.

En ce qui concerne Jack Silver, elle apprit que le vieil homme n'était pas, après tout, un habitant bien ancien de Sac Prairie.

Il n'y vivait que depuis dix ans. Il avait toujours mené une existence tranquille, était sobre, quoiqu'il ne dédaignât pas, de temps en temps, un verre de whisky, et avait une bonne réputation. Il n'avait pas d'ennemis. On le considérait comme un être bizarre, mais inoffensif. Il racontait des histoires, un peu extraordinaires parfois, qu'il situait un peu partout, de l'Ouest du Canada au Mexique, ce qui avait donné lieu à cette opinion générale qu'il avait beaucoup voyagé.

Il n'avait guère de camarades, cependant il jouait aux cartes avec Hardin Jeffers, Martin Neuman et Gerhard Boehm à la maison Bensiner. Un entretien avec Neuman et Boehm s'imposait donc.

Enfin, Silver recevait peu de courrier. On ne lui connaissait d'ailleurs aucun parent.

Et pourtant, on découvrit, en inventoriant sa maison, une grande et lourde enveloppe dûment cachetée et portant l'indication que, en cas de mort, elle devait être remise intacte à un avocat de Baraboo. On fit de grandes hypothèses là-dessus, mais, en présence de la volonté formellement exprimée du défunt, l'enveloppe fut confiée à l'Attorney pour la faire parvenir à qui de droit. Le juge Peck émit l'opinion qu'il s'agissait du testament de Silver, quoique Silver n'eût rien de précieux à léguer à personne, car sa maison était modestement meublée et ses armoires ne contenaient que le linge et les effets indispensables.

Il fallait maintenant rechercher ce que Silver avait fait depuis l'enquête et ce soin nous incombait, au juge Peck et à moi, les autres étant partis après avoir fixé l'enquête deux jours plus tard, à l'heure habituelle, dans l'après-midi.

Meyer une fois parti, je demandai au juge par quel bout nous allions commencer.

— Je pense qu'une visite à Neuman et à Boehm est indiquée, dit-il. Et, d'abord, voyons Neuman...

... Neuman était un homme d'une soixantaine d'années, à la figure florissante, à la parole cordiale et facile. Il travaillait à son jardin, lorsque nous frappâmes à sa porte, et il arriva aussitôt en se dandinant. Il s'arrêta un moment au coin de son bungalow, pour s'éponger avec son mouchoir, avant de nous souhaiter la bienvenue.

— Il s'agit de Jack Silver, je parie, dit-il finalement.

Il monta les marches de l'escalier, s'assit à l'ombre et nous invita à en faire autant.

Le juge Peck expliqua que nous étions venus dans l'espoir de recueillir des renseignements sur Jack Silver, sur son genre de vie, ses relations, etc...

Neuman nous écouta tranquillement, tandis qu'il s'essuyait maintenant le cou, puis il dit d'un air un peu embarrassé :

— Vous comprenez, juge, je n'entends rien à des affaires de ce genre. J'ai connu Jack dès son arrivée ici, ou peu s'en faut. C'était un type bizarre, très renfermé, mais tranquille. J'ai

essayé d'obtenir sa confiance, mais il n'y avait pas moyen. Après un certain temps, j'ai compris que Jack était une sorte d'ours, qui n'avait pas grand-chose à dire. Il avait pas mal roulé sa bosse en chemin de fer et à pied. Il aimait vivre dans les bois et j'ai toujours dit que celui qui aime les bois ne peut pas être un méchant homme.

Le juge Peck sourit, mais ne fit pas d'observation.

— Nous avions l'habitude de jouer aux cartes, continua Neuman; nous nous réunissions chez Boehm et Henri Flight y venait aussi avant sa mort; nous jouions deux ou trois soirées par semaine. Silver était de première force et ne perdait jamais son sang-froid. Mais il n'aimait ni perdre beaucoup, ni gagner beaucoup. Cela lui faisait le même effet. — J'en ai assez, disait-il. — Après la mort d'Henri, les réunions eurent lieu chez Hardin, une fois par semaine environ.

— Comment avez-vous décidé d'aller chez Jeffers? demanda le juge à l'improviste.

— Jeffers nous envoya un mot pour nous dire que nous lui ferions plaisir en venant chez lui.

— A qui envoya-t-il ce mot?

Neuman se gratta la tête.

— Voyons, laissez-moi chercher. C'était, il y a deux ans, au moment du retour de Jeffers. Je crois que c'est Jack qui fit la commission.

— Vous avez connu Hardin dès son enfance, n'est-ce pas?

— Bien sûr. Oh! c'était un numéro. On ne savait jamais ce qu'il allait faire. On avait coutume de dire qu'il finirait dans une maison de correction ou au pénitencier, mais il les a fait tous mentir.

Il s'arrêta soudain, comme s'il venait de réfléchir, tout d'un coup, que Jeffers, lui aussi, avait été assassiné.

— Et qui faisait le quatrième aux cartes, depuis la mort de Jeffers? demanda le juge.

— Maintenant que j'y pense, nous n'avons pas joué depuis. Jack disait qu'il n'en avait pas envie.

— Oh! je vois. Est-ce que Jack donnait quelque signe de nervosité?

— Jack, nerveux? Je ne l'ai jamais vu ainsi. C'était l'homme calme par excellence, il ne se passionnait, pour ainsi dire, pour rien, sauf pour la pêche. Il passait son temps sur la rivière et dans les îles derrière le pont du chemin de fer. J'y suis allé quelquefois avec lui et il s'entendait comme personne à manœuvrer une barque.

Il caressa sa moustache et jeta au juge Peck un regard empreint de curiosité.

— Avez-vous quelque idée de celui qui l'a tué, juge?

— Non. Je comptais vous le demander.

Neuman secoua la tête :

— Je n'aurais jamais cru que Jack aurait pu être tué ainsi.

Malheur! On n'est jamais en sécurité, qu'on ait de l'argent ou non. D'abord, Hardin, puis Jack, maintenant.

Le juge en tomba d'accord. Il parla un peu de choses et d'autres, pour essayer d'amener Neuman à évoquer ses souvenirs sur Jack Silver. Mais il n'y avait plus rien à en tirer. Il ne pouvait que répéter, sur son ami, ce qu'il avait déjà dit. Silver vivait seul, parlait peu de lui-même, aimait la chasse et la pêche, jouait aux cartes et se tenait le plus possible à l'écart. — Il n'était jamais désagréable, c'est tout ce que je puis dire, ajouta Neuman. Il ne se disputait jamais avec personne. Quelquefois, quand nous jouions, Hardin essayait de le taquiner :

— Jack, lui disait-il, vous êtes moins fort aux cartes qu'au fusil. Et vous n'êtes pas de première force au tir, non plus. Et Jack restait là tranquillement, regardant Hardin avec un sourire indolent qui semblait dire : « Parle toujours... »

— Mais, dis-je, Silver n'était donc pas un bon tireur?

— Non, déplorable. Comment Jeffers le savait, je l'ignore, mais c'était là l'objet de ses plaisanteries continuelles. Nous savions tous que Jack était un médiocre chasseur, tandis que, pour la pêche, personne ne pouvait lui damer le pion.

— Et les histoires qu'il racontait? demandai-je.

— Oh! il s'entendait à raconter des blagues et, toujours, du ton le plus sérieux, sans se laisser jamais démonter. Cela amusait Hardin qui le poussait parfois à nous conter des histoires invraisemblables.

— Par exemple? demanda le juge.

— Eh bien! Une fois, il lui demanda de raconter comment il avait arrêté un train dans le Sud comme si la chose était arrivée réellement. C'était bien la manière d'Hardin. Ce n'était pas un mauvais garçon, mais bien désagréable; tout le contraire de Jack, si paisible et si sûr!

Nous allâmes ensuite voir Gehrardt Boehm. Celui-ci était aussi grand et sec que Neuman était gros et court : je les comparai mentalement à Sancho et Don Quichotte. Sa figure était longue et lugubre, mais ses yeux noirs vous regardaient en face avec une expression pénétrante. Sa bouche était habituellement crispée dans une expression méprisante.

— Je suppose que vous venez à propos de Jack Silver, dit-il tout de suite. Je ne pense pas vous être bien utile.

— Essayons tout de même, dit le juge.

— A votre aise.

Il y eut un silence gêné. Boehm ne prenait pas les devants. Il supposait que nous étions venus avec des questions toutes prêtes et il voulait bien répondre, s'il le pouvait; mais il n'était pas disposé à nous donner spontanément des informations qui pouvaient n'avoir pas d'intérêt pour nous.

— Quand avez-vous joué aux cartes, tous les quatre, pour la dernière fois? demanda le juge.

Boehm se pinça les lèvres et réfléchit un moment.

— Je crois que c'est vendredi, pendant la nuit qui a précédé la mort de Jeffers. On l'a trouvé mort le samedi matin, n'est-ce pas? Oui, c'était le vendredi.

— Vous ne vous êtes pas réunis depuis lors pour jouer?

— Non.

— Que pensez-vous de Silver?

— Original, mais un homme ayant ses convictions et sa façon à lui de comprendre la vie. Ce qui mérite le respect.

— Aviez-vous de l'amitié pour lui?

— Oui, mais dans la mesure où l'on peut avoir de l'amitié pour quelqu'un qu'on ne connaît pas très bien.

— Depuis combien de temps le connaissiez-vous?

— Depuis dix ans environ.

— Depuis qu'il est venu s'établir, alors?

— Oui, je crois.

— Et vous aviez l'impression que vous ne le connaissiez pas encore très bien.

— Oui. Personne ne le connaissait vraiment.

— Si vous le permettez, Gerhardt, qu'entendez-vous au juste par « le connaître » ? En somme, vous saviez qu'il était taciturne, ne parlait pas beaucoup, sauf quand il se lançait dans une série d'histoires extraordinaires, qu'il était très fort aux cartes et qu'il était bon pêcheur, chasseur médiocre, et d'un caractère renfermé. Savez-vous quelque chose de plus?

— Je ne savais rien de lui, persista Boehm sur la défensive.

— Que voulez-vous dire?

— Eh bien, je ne savais même pas son âge. Ni rien de sa famille. Je ne savais d'où il venait, ni ce qu'il faisait, ni de quoi il vivait. Rien.

— Vous en êtes-vous jamais informé?

— Non, ce n'était pas mon affaire, dit brièvement Boehm.

Il était comme beaucoup de gens à Sac Prairie, qui voulaient tout savoir sur les autres sans rien livrer d'eux-mêmes. Mais ils ne voulaient pas le demander et, quand on ne les renseignait pas spontanément, ils en concevaient quelque dépit. Il éprouvait à l'égard de Jack Silver ce sentiment provincial qu'ont communément dans les petites villes un peu anciennes les descendants des « vieilles familles » vis-à-vis des immigrants. Boehm appartenait à une de ces « vieilles familles », ce qui lui donnait un sentiment très net de supériorité.

Le juge continua la conversation.

— Sûrement, dit-il, Silver avait dû beaucoup travailler de ses mains, car elles étaient restées calleuses, même après sa longue inaction.

— Oui, je l'avais remarqué, admit Boehm. Mais il ne faisait aucune confidence.

Je ne pus m'empêcher de maugréer, et je détournai mon regard de peur de fâcher Boehm.

— Avez-vous jamais noté quelque signe de friction entre Jack Silver et Hardin Jeffers? demanda alors le juge.

— Je n'ai rien remarqué.

— Rien du tout?

— Vous voulez dire qu'ils auraient échangé des propos blessants. Non, jamais. Jeffers plaisantait Jack sur ses histoires, c'est tout. Cela ne signifiait rien.

— Voyons, nous avons beaucoup entendu parler de Jack Silver et des ses histoires. Mais, apparemment, Jack ne les racontait pas spontanément aux gens. Je l'ai connu. Il ne m'en a jamais raconté.

— Peut-être n'était-il pas alors dans les conditions voulues.

— Ah! voilà ce que je voudrais savoir.

— Il fallait qu'il ait bu un coup ou deux. Il semblait que la boisson lui déliait la langue. Néanmoins, il ne se laissait jamais entraîner à parler de son passé.

— Quel genre d'histoires racontait-il?

— Oh! il nous racontait qu'il avait combattu des lions dans les montagnes, qu'il avait failli mourir de froid dans les Montagnes Rocheuses, qu'il avait traversé la Vallée de la Mort, qu'il s'était battu avec une tribu de Comanches à peine au sortir de l'enfance, et d'autres histoires de ce genre. Bien sûr, il fallait le pousser un peu. Mais, une fois lancé, il débitait son affaire avec une manière à lui de conter qui vous faisait croire que c'était arrivé.

— Mais il convenait bien lui-même que c'était des inventions?

— Oh! certainement. Il n'essayait jamais de nous en faire accroire. Habituellement, le lendemain du jour où il avait un peu trop bu, il arrivait avec un air somnolent et demandait s'il en avait raconté « quelqu'une », la nuit précédente. Et nous lui disions que oui, en lui demandant d'où il avait bien pu tirer de telles inventions. En fait, d'ailleurs, cela n'arrivait pas trop souvent.

— Ces histoires de Silver, demandai-je, étaient-elles vraiment incroyables ou, seulement, difficiles à admettre?

Boehm réfléchit un instant.

— Ordinairement, c'était plutôt dans la catégorie des choses improbables. Mais, quand on connaissait Jack Silver, et quel pauvre petit homme c'était, on voyait bien qu'il s'agissait de choses inventées. Peut-être, un fort gaillard déterminé aurait-il pu tenter des exploits de ce genre, mais certainement pas Jack Silver.

— Savez-vous comment Jack Silver gagnait sa vie? demanda le juge.

— Oui. Il vivait de sa pêche. Il prenait autant de poissons que la loi le permettait et les vendait.

— Il était frugal, je crois?

— Je le crois aussi.

En fait, son garde-manger l'avait prouvé lorsqu'on avait fait l'inventaire de sa maison.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

— Il y a trois jours. Je l'ai rencontré devant le poste de police. Boehm n'avait rien de plus à nous offrir.

Sans doute, il se pouvait que Neuman et lui fussent au courant d'un fait d'une importance vitale pour notre enquête, mais sans le savoir. Comme en d'autres cas semblables, il nous fallait procéder à tâtons, faute de connaître le chemin qui pourrait mener à la solution du problème.

Nous nous dirigeâmes pensivement vers la maison du juge Peck. Ce dernier avait pris son attitude caractéristique, les mains derrière le dos, les yeux fixés sur le trottoir. Il ruminait quelque chose et j'attendais qu'il fût disposé à m'en faire part. Il finit par s'y décider, car il s'arrêta, alluma un cigare et, se tournant vers moi :

— Il y a un fait intéressant à tirer de là, dit-il.

— Est-ce le fait que Silver était mauvais tireur?

— Mais non, c'est bien plus significatif.

Je me remémorai les deux dernières conversations, mais la vérité est que, presque tout le temps, j'avais suivi mes propres pensées et laissé le juge tirer seul ses conclusions. Je dus admettre que le fait important m'avait échappé.

— Voici, dit doucement le juge en reprenant sa marche. Neuman nous a dit que, lorsque Hardin les invita à venir jouer aux cartes, ce fut par l'intermédiaire de Jack Silver.

— Oui, je me le rappelle.

— Maintenant, réfléchissons, dit le juge.

Je réfléchis : je trouvai tout de suite. C'était simple comme bonjour. Neuman avait connu Hardin Jeffers dès son enfance et Boehm aussi. Jack Silver n'était arrivé à Sac Prairie que depuis dix ans. Pourtant, c'était par le canal de Silver que Jeffers les avait invités. C'était clair. Hardin Jeffers avait connu Jack Silver avant son arrivée à Sac Prairie!

— Voici qui nous ouvre des horizons nouveaux, observa le vieil homme.

— J'en conviens, quoique pour le moment je ne vois pas clairement lesquels.

Nous arrivâmes ainsi à la maison.

Ce jour-là, Bark Wiggins vint voir le juge.

Bark était le policeman de nuit de Sac Prairie. Il prenait son service à la tombée de la nuit et le cessait au lever du soleil. C'était un homme expansif, qui s'exprimait autant avec ses mains qu'avec sa langue. Il avait des yeux bruns au regard vif.

— Vous pensez si je suis venu tout de suite, dit-il. Ma femme me l'a dit ce matin, à mon réveil. Figurez-vous que j'ai rencontré Jack, la nuit dernière. En prenant la garde, je le vis qui sortait

et je m'arrêtai pour lui dire : « hello Jack, vous allez à la pêche. »

— Non, qu'il me dit, je vais faire un petit tour.

— Eh! prenez garde et n'allez pas faire un plongeon sans le vouloir.

— Quelle heure était-il? demanda le juge.

— Vers huit heures. Le soleil n'était pas encore couché. Je prends mon service à huit heures, vous le savez.

— Comment savez-vous qu'il se disposait à monter dans sa barque? lui demandai-je, sa plaisanterie sur le danger d'un plongeon me laissant dans le doute à cet égard.

— Il portait ses rames. C'était suffisant pour moi.

— Naturellement, murmura le juge. Continuez.

— Eh bien, monsieur, il poursuivit son chemin et moi le mien; et je n'y pensai plus jusqu'au moment où je le vis pour la deuxième fois.

— Ah! vous l'avez revu ensuite? dit le juge avec intérêt.

— Oui, vers neuf heures ou neuf heures et demie. J'étais dans une des voitures de la police. Nous descendions Water Street, quand nos phares les éclairèrent tous les deux. Ils se trouvaient à cet endroit où la rue oblique vers Deckerman Lane. Jack mettait parfois son bateau par là. Ils étaient là tous les deux à se disputer; et ils étaient si échauffés que Jack ne fit que cligner des yeux quand la lumière des phares de notre voiture le frappa en plein visage et il ne se détourna même pas. Il resta là, frappant son poing dans la paume de son autre main et secouant la tête. Ce qu'il disait, je n'ai rien pu en saisir. Juste à ce moment, il y avait un appel venant du poste de police et Ockie — c'est l'agent avec qui j'étais — était en train de répondre de sorte que je n'aurais rien pu entendre, même si le moteur n'avait pas ronflé — or il ronflait.

Enfin, ils étaient là sur le bord de la rivière. Et la première chose à laquelle j'ai pensé, ce matin, quand ma femme m'a raconté que Jack avait été tué, c'est qu'il valait mieux que je vienne vous mettre au courant. Silver était en colère, et l'autre se tenait là, les mains dans les poches, et supportant tout sans rien dire. Nous les avons vus en pleine lumière. une bonne minute, j'étais bien placé pour les voir. Jack n'avait plus ses rames avec lui; aussi, je me figure qu'il avait amené son bateau tout près. Quand nous les avons perdus de vue, Jack se dirigeait vers la rivière et l'autre le suivait.

— Je suppose que vous n'avez pas pu voir la figure de l'autre? dit le juge Peck.

— Mais si, je croyais vous l'avoir dit.

— Mais qui était-ce? m'écriai-je.

— Mais le jeune Moro, le Mexicain.

Le juge Peck resta un long moment songeur après que Wiggins eut pris congé. Mon esprit travaillait également. Cette réunion de Moro et de Jack était singulière. Des abîmes semblaient

s'ouvrir dont il semblait que ni le juge ni moi nous n'avions aucun soupçon.

— Eh bien, dis-je finalement, faut-il arrêter Alexandre?

— Non. Il est à Madison, très probablement.

— Nous pourrions le voir cette nuit, quand il sera rentré.

— Je ne crois pas. Il hésita un moment. Je pense qu'il faut le laisser tranquille, pour le moment. J'en parlerai à Enderby pour qu'il le convoque à l'enquête et nous lui poserons quelques questions.

## VI

L'enquête sur Jack Silver ne devait pas aboutir rapidement. Ce deuxième meurtre excitait l'attention de la presse et les journaux de Milwaukee et de Madison avaient envoyé leurs reporters à l'enquête; le vague dans lequel s'était tenu l'Attorney du District, durant ces deux jours, faisait que les journalistes s'attendaient à ce que l'audition des témoins apportât des révélations sensationnelles.

L'audience s'ouvrit par les formalités ordinaires.

Le jury fut installé. Le Dr Enderby déclara l'enquête ouverte. Deux des enfants qui avaient découvert le corps furent interrogés. Le Dr Considine fit son rapport médical, et, finalement, le juge Peck et moi fûmes appelés, pour la forme, à rendre compte de notre présence sur les lieux. Mais les jurés paraissaient vivement intéressés, et même Al Penson, qui était l'âme du conseil municipal, posait des questions.

Puis, vint l'exposé de ce que l'on avait pu reconstituer de l'emploi du temps de Silver. Cet exposé n'apportait pas grande lumière.

Le jour de sa mort — le jour que j'avais passé à compulser les journaux à la Bibliothèque Historique — on avait vu Silver vers dix heures du matin. Une voisine, Mrs. Mick Halloran, en témoignait. Elle était en train d'étendre sa lessive et l'avait vu passer, sortant de chez lui.

— Vous a-t-il dit quelque chose? demanda Enderby.

— Il m'a dit : « Bonjour, Mrs. Halloran », comme à l'ordinaire.

— Vous a-t-il paru changé, mal à l'aise, inquiet ou préoccupé?

— Pas du tout.

Il était ensuite rentré chez lui et était ressorti après dîner. Une autre voisine l'avait rencontré dans la rue et avait passé une partie de la journée avec lui. Rien d'anormal dans sa façon d'être. Après cela, on l'avait encore vu en divers endroits de la ville. Il était allé à la banque. Une demi-heure après, on l'avait vu à la poste. Puis, il avait passé une heure dans une taverne et avait fini par y souper. Après souper, il était rentré

chez lui. Il n'était ressorti qu'un peu après huit heures, quand Wiggins l'avait vu. Wiggins, bien entendu, fut appelé à la barre et, avec sa loquacité ordinaire, il n'omit aucun détail de la rencontre.

— Avez-vous eu l'impression que Silver était fâché contre Moro? demanda Enderby.

— Il en avait l'air.

— Mais pouvez-vous affirmer qu'il en voulait à Moro particulièrement, insista Enderby.

— Non, je ne puis pas le dire. Mais il n'y avait personne d'autre avec eux.

— Il pouvait aussi bien être en colère au sujet de quelque chose qu'il lui aurait annoncé, suggéra Enderby impartialement. Quand vous avez vu Silver pour la dernière fois, que faisait-il?

— Il descendait vers la rivière.

— Faisait-il tout à fait noir?

— Oui.

— Pourtant, vous l'avez bien vu?

— A la lumière des phares.

— Moro le suivait-il?

— Je ne puis le dire. Il fit mine de s'en aller, lui aussi. A ce moment, nous les perdîmes de vue, tous les deux.

Le policeman du service de la route, Ockie, un as du foot-ball, succéda à Wiggins et corrobora tout ce qu'il avait dit. Il expliqua que, quand le village se trouvait compris dans sa ronde, il prenait parfois Wiggins avec lui. C'était le cas ce soir-là.

— Avez-vous eu l'impression que ces deux hommes se querellaient?

— Non, je ne pourrais pas l'affirmer. Le plus jeune était immobile et écoutait : il ne semblait pas être en colère. Le plus âgé était certainement excité. D'ailleurs, l'éclairage n'était pas très bon. On y voyait, sans doute, mais pas très distinctement.

— En somme, il n'est pas prouvé qu'ils se querellaient, mais cela aurait pu être, dit Enderby.

— Oui, cela aurait pu être.

C'était maintenant le tour d'Alexandre. Les reporters attendaient ce moment avec impatience. Ils avaient compris qu'il existait un lien entre les deux meurtres : ils s'étaient rappelés que Jeffers avait légué à Moro la moitié de sa fortune. Moro était son fils adoptif et la mort singulière de Jeffers l'avait enrichi : était-ce seulement, par une coïncidence, que Moro avait été la dernière personne à voir vivant Jack Silver? Et le bruit courait que Jack Silver savait quelque chose sans qu'on pût savoir ce que c'était, mais que c'était quelque chose de nature à compromettre quelqu'un. Cela concernait-il Moro?

Les journalistes tenaient leurs crayons levés et cachaient mal leur impatience tandis qu'Enderby prenait son temps.

Alexandre Moro était absolument impassible. S'il avait quelque appréhension, il n'en laissait rien voir. Il avait l'air un peu las

et ennuyé. Il regarda une ou deux fois dans notre direction, mais ne nous fit aucun signe d'intelligence, à part un petit salut de la tête en entrant. Il ne montrait aucun signe de nervosité. Impossible de deviner ce que cachait son regard noir et velouté et son sourire distant. Je fis la réflexion que le juge Peck n'avait émis aucune opinion, dans un sens ou dans un autre, sur Alexandre, quoiqu'à mon avis il parût incliner à lui accorder le bénéfice du doute.

A la demande d'Enderby, Alexandre reconnut, en effet, qu'il avait eu une conversation avec Jack Silver vers neuf heures et demie, la nuit où celui-ci avait trouvé la mort.

— Silver était-il en colère contre vous?

— Je ne le crois pas.

— Silver était-il excité?

— Il l'était.

— A propos de quoi? — Le coroner allait droit au but.

— Je n'en sais rien, répondit Moro aimablement.

— Vous n'en savez rien. Allez-vous soutenir sérieusement que, tandis que vous parliez ensemble, vous ne saviez pas la cause de l'excitation de Silver?

— Non, je ne la sais pas.

Enderby fixa un regard sévère sur Moro, mais ne put saisir le moindre signe d'émotion sur sa face brune. Il revint à la charge.

— Reprenons tout cela un peu sérieusement. Vous avez été probablement la dernière personne à le voir vivant. Niez-vous cela?

— Certainement.

— Vous le niez. Quelle preuve avez-vous du contraire?

— Aucune, si ce n'est le fait qu'il a bien fallu qu'il fût tué par quelqu'un. Et ce n'est pas moi.

— C'est donc tout ce que vous avez à dire?

— Oui.

— Vous devez pourtant vous rendre compte que votre entrevue entraîne de sérieuses conséquences. Silver n'a pas été vu, autant que nous pouvons le savoir, par personne d'autre après vous. Vous êtes donc la dernière personne à vous être trouvée avec lui en vie.

— Mais je dois vous faire respectueusement observer qu'une évidence négative n'entraîne pas une évidence positive.

— C'est certain, riposta Enderby. Mais, pour la même raison, l'absence d'évidence positive n'empêche pas l'existence d'une évidence négative. Ne cherchez pas à embrouiller la question. On vous a vu avec lui. Aviez-vous un rendez-vous?

— Non. Je l'ai rencontré là. Il était pressé, mais je tenais à lui parler.

— A quel sujet?

— Sur une affaire qui ne concerne pas cette enquête.

— Répondez à ma question, cria Enderby.

— Je n'y suis pas légalement obligé, répondit Alexandre d'une voix suave.

Enderby se tourna vers l'Attorney, mais Meyer ne lui donna aucun signe d'encouragement. Il rougit un peu et enchaîna :

— Vous dites qu'il était pressé? C'est lui qui vous l'a dit?

— Oui.

— A-t-il dit pourquoi?

— Il avait un rendez-vous ou deux.

— Oh! L'exclamation d'Enderby montra qu'il était exaspéré.

— Etait-ce un ou deux?

— Deux.

— Ah! et j'imagine qu'il vous a dit avec qui c'était.

— Non. Mais je le sais pour l'un des deux.

— Vraiment. Et avec qui?

— Avec le juge Peck.

Enderby se retourna sur son siège et jeta un regard d'étonnement vers le juge. Puis, il revint à Alexandre.

— S'il ne vous l'a pas dit, comment le savez-vous?

— En gesticulant, il a fait tomber quelque chose d'une de ses poches. C'était un morceau de papier. Je le ramassai. Il était froissé négligemment et était ouvert. Je n'ai pu m'empêcher de le lire.

— Vous voulez dire que vous avez cherché à le lire?

— Non, pas précisément. Néanmoins, pour certaines raisons, je le lus. C'était une lettre du juge Peck lui donnant rendez-vous dans la soirée.

— Vous la lui avez rendue?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il en a fait?

— Il la remit dans sa poche.

— Est-ce qu'il la replia?

— Non. Il la prit comme elle était pour la mettre dans sa poche.

Enderby fit une pause et se donna l'air d'arranger des papiers sur sa table. Il avait pris note de quelques questions que le juge avait préparées. Il en avait déjà posé une ou deux. Il essuya les verres de ses lunettes et les remit aussi lentement qu'il put.

Alexandre attendait. Il était l'image du calme.

— Maintenant, reprit enfin Enderby, racontez-nous ce qui est arrivé après que les lumières de la voiture eurent disparu.

— Je suivis Mr. Silver jusqu'à la rivière, mais je vis qu'il était inutile de continuer la conversation parce qu'il était déterminé à s'en aller.

— Vous voulez dire : dans son bateau?

— Oui. Il était sur le point d'y monter quand je le vis. Il descendait la rue, venant de la ville et je le hélai au moment où il passait devant la loge maçonnique. Pendant le temps que je mis à le joindre, il avait amarré son bateau et était monté sur le trottoir. C'est alors que nous causâmes.

— Très bien. Continuez.

— Voyant qu'il n'y avait pas moyen de le retenir, je m'en retournai par Water Street et rentrai chez moi.

— Je suppose que les membres de votre famille peuvent témoigner de l'heure à laquelle vous êtes rentré?

— Je crois bien que non, répondit Alexandre avec le plus grand calme.

— Oh?

— Je ne crois pas qu'ils aient fait attention à ma rentrée. Je n'ai pas l'habitude de faire du bruit en rentrant. Et j'ai ma clef.

Le visage d'Enderby exprimait la stupéfaction. Il devenait visiblement soupçonneux. Evidemment, il lui semblait que quiconque était capable de garder, à ce point, son sang-froid devant un représentant officiel de la justice pouvait être capable de tout. Aussi était-il déterminé à faire parler Alexandre, quelque peine qu'il lui fallût prendre. Il essaya une nouvelle tactique.

— Depuis combien de temps connaissez-vous Mr. Silver?

— Depuis notre arrivée ici. C'était un des amis de Mr. Jeffers. Il le voyait souvent.

— Avez-vous jamais été en querelle avec lui?

Alexandre lui jeta un regard protecteur qui aurait désarçonné Enderby, s'il l'avait saisi. Manifestement, il était écœuré par la forme que prenait l'interrogatoire et, si Enderby s'était figuré, un moment, qu'Alexandre pouvait se laisser prendre à des questions insidieuses, il avait fait erreur.

— Eh bien? demanda Enderby impatiemment.

— Au contraire, Mr. Silver avait beaucoup d'amitié pour moi. Et, certainement, je n'avais aucune raison de ne pas lui rendre la pareille.

— Aviez-vous connu Mr. Silver avant de venir à Sac Prairie?

C'était une des questions du juge Peck. Je jetai un coup d'œil de son côté. Il n'avait pas l'air d'écouter mais il ne perdait pas un mot.

Alexandre donna, un instant, l'impression d'être un peu étonné. Ce fut bref. Il répondit, en pesant ses mots.

— Non, je ne le connaissais pas.

Il avait pris soin d'appuyer de façon marquée sur le mot « connaissais ». Enderby s'en aperçut.

— L'aviez-vous vu avant cette époque?

— Oui.

— Où?

— A Cibola, en Californie, où il habitait avant de venir à Sac Prairie.

— Comment l'avez-vous vu?

— C'était un ami de M. Jeffers.

— Ah? Et vous venez de dire que vous ne le connaissiez pas. Pourquoi?

— Parce que je ne le connaissais pas. Je ne lui avais jamais

parlé que pour échanger le bonjour avec lui. Je n'appelle pas cela connaître quelqu'un.

— Mais vous avez fait sa connaissance depuis que vous habitez ici?

— Oui.

— Quel genre d'homme était-ce?

— Extraordinaire, en ce sens qu'il avait réformé son existence.

— Qu'entendez-vous par là?

— Je veux dire qu'il donnait l'impression de se sentir obligé de vivre d'une façon différente de celle qui lui avait été habituelle dans sa jeunesse, et qu'en conséquence, sa nature actuelle était en conflit avec l'ancienne. C'est pourquoi il était replié sur lui-même.

Enderby passa à un autre sujet.

— Mr. Silver avait l'habitude de raconter des histoires extravagantes. Cela cadre-t-il avec votre opinion qu'il menait ce que vous appelez une vie réformée?

— Je n'ai jamais entendu Mr. Silver raconter une histoire extravagante.

Du coup, le juge Peck ouvrit les yeux. Il enveloppa Alexandre d'un long regard interrogateur, mais Alexandre ne laissait voir qu'une figure calme et impassible.

Enderby observa : — Voilà qui est certainement en désaccord avec les faits.

— Excusez-moi, Dr Enderby, pas avec les miens.

Enderby insista : « Si vous avez des faits qui intéressent l'enquête, faites-nous-les connaître.

— Je n'ai rien dit de semblable.

— Vous l'avez laissé entendre.

— Pas du tout, j'ai seulement indiqué que je n'avais jamais entendu Mr. Silver débiter des histoires extravagantes. Vous avez interprété cela comme si j'avais affirmé qu'il n'en avait jamais débité. Il y a une différence, s'il vous plaît.

Enderby s'affaissa, presque muet d'irritation. Alexandre avait admirablement tenu le coup et Enderby avait nettement été battu. Il était tout à fait possible qu'Alexandre n'ait jamais entendu une histoire extraordinaire. Mais le ton dont il s'était exprimé, un je ne sais quoi que sous-entendait son attitude, me donnait à penser que les histoires de Jack Silver étaient à ses yeux aventures qui lui étaient réellement arrivées. Je regardai le juge. Il contemplait Alexandre avce toute son attention.

Enderby, un peu remis, persista :

— Avez-vous eu d'autres entretiens avec Silver depuis la mort de Jeffers?

— Oui.

— Combien de fois?

— En deux occasions.

— L'avez-vous encore irrité dans ces occasions?

Alexandre sourit. — Je suis parfaitement certain de ne l'avoir jamais irrité, ni dans ces occasions, ni la nuit de sa mort.

Alexandre n'était pas aussi facile à prendre en défaut qu'Enderby se l'était imaginé. J'admirai son sang-froid. Il parait tous les coups dirigés contre lui.

— Très bien, dit Enderby. Vous ne l'avez pas irrité. Mais il a été irrité par quelqu'un. Par qui?

— Je crois qu'il avait quelque chose en tête.

— Quelque chose qui le troublait, voulez-vous dire?

— Je le crois.

Enderby le regarda attentivement.

— Auriez-vous une objection à nous dire ce que disait Silver quand on l'a vu frappant avec son poing la paume de l'autre main?

— Pas du tout.

Enderby resta bouche bée de stupéfaction. Il avait pensé s'entendre répondre que cela ne regardait pas l'enquête. Il prit son mouchoir, s'essuya le front; après quoi, il pressa Alexandre de continuer, de peur que le jeune homme changeât d'avis.

— Je lui avais posé une question concernant mon père que j'ai perdu alors que j'étais tout jeune. Lui, ne voulait pas en entendre parler. À ce moment-là, il me disait : « Ne réveillez pas les chiens qui dorment, de peur qu'ils vous mordent. » C'étaient ses propres paroles, je me les rappelle bien. Elles étaient pittoresques.

— Il n'expliqua pas ce que cela voulait dire?

— Ce n'était pas nécessaire.

— Et qu'est-ce que c'était?

— Je regrette, mais cela n'a aucun rapport avec l'enquête.

Les reporters avaient du pain sur la planche avec cette conversation. Je plaignais Enderby à la pensée de la mine qu'il ferait en lisant la presse du lendemain. Il revint à la charge.

— Pendant le temps que vous avez été en rapports avec Silver, lui avez-vous trouvé un mauvais caractère?

— Non, il était très facile à vivre.

— Vous aviez de l'amitié pour lui?

— Certainement.

— Où en étaient les relations entre Silver et Hardin au moment de la mort de ce dernier?

— Ils avaient toujours été de vieux amis.

— Nous avons la preuve que Jeffers prenait plaisir à se moquer de Silver.

— Cela peut être vrai. Mais Mr. Silver ne s'en formalisait pas. Quiconque connaissait Mr. Jeffers n'attachait aucune importance à ses plaisanteries.

Une fois de plus, Enderby eut l'air de s'absorber dans ses notes, ce qu'Alexandre eut l'air de croire. Quand il eut fini, ce fut pour s'informer des tentatives d'Alexandre pour voir Silver. Avait-il déjà essayé de le voir avant l'heure où il l'avait trouvé?

— Deux fois. Je vins chez lui directement en rentrant de Madison. Vers cinq heures.

— Avez-vous un témoin qui puisse l'attester?

— J'en doute.

Dans la salle, Mrs. Halloran se leva.

— Je le puis, votre Honneur, je l'ai vu.

— Je vous remercie, Mrs. Halloran. Cela suffit.

— Et, la seconde fois, continua Alexandre, c'était à neuf heures, neuf heures dix peut-être. Il n'était pas chez lui et je le cherchai en ville, un moment, sans le trouver. Je pris alors le parti de rentrer chez moi et c'est alors que je le rencontrai, comme je vous l'ai dit.

— Vous étiez apparemment bien pressé d'apprendre quelque chose de Mr. Silver?

— Il me semble que je n'étais pas le seul, répliqua Alexandre, en se tournant vers le juge Peck.

Enderby posa une autre question :

— Quand Silver vous quitta, cette nuit, pour monter dans son bateau — si nous acceptons votre récit — vous a-t-il paru préoccupé?

— Dr Enderby, on vous a déjà dit qu'il était excité.

— Oui, oui. Mais paraissait-il appréhender quelque chose?

— Non. Il paraissait seulement pressé. Il avait un rendez-vous et il voulait rentrer à temps pour voir le juge Peck. Voilà quelle a été mon impression. S'il craignait de ne pas revenir, il n'en montrait rien.

— Vous n'avez pas vu dans quel sens il dirigeait la barque?

— Si, il se dirigea vers le milieu de la rivière. Mais, à cause de l'obscurité, je n'ai pas continué à le voir longtemps. De sorte que je ne puis pas dire s'il remonta ensuite le courant ou s'il le descendit.

— Très bien. Je pense qu'en voilà assez pour le moment, M. Moro.

— Merci, dit gravement Alexandre qui retourna avec dignité à son banc.

Enderby se mit à couvrir de notes ses papiers. C'était une attitude. Il n'avait rien tiré d'Alexandre et il s'en rendait bien compte. Mais il avait, comme tous ceux qui avaient suivi de près l'interrogatoire, le sentiment qu'Alexandre était en possession d'une donnée essentielle à l'enquête. Il était naturel que le juge Peck et moi ayons cette conviction, car nous avions déjà en main certains éléments; mais il était curieux de constater qu'Alexandre, avec son air de n'y pas toucher, donnait cette impression à chacun.

Le coroner, après cela, ne perdit pas de temps pour déclarer l'enquête close. Le belliqueux Pendon esquissa une vaine tentative pour faire déclarer Alexandre coupable du meurtre, mais il fut mis en minorité et l'on rendit le verdict usuel : « Mort par le fait d'une ou de plusieurs personnes inconnues. »

L'Attorney nous rejoignit ensuite à la buvette.

Nous nous arrêtâmes sur le trottoir à l'abri des indiscrets.

— Il est évident que c'est Moro, dit Meyer.

— Voyons cela. Quel serait son mobile?

— Je ne sais pas encore, nous chercherons. Mais, s'il craignait que Silver eût fait des découvertes à son endroit et les dévoilât, il peut l'avoir tué pour s'assurer de son silence.

— Il me semble que vous prenez le problème à l'envers, répliqua le juge en souriant. Ne vous semble-t-il pas plutôt, comme à Lorin et à moi, qu'Alexandre poursuit une enquête qui, il faut l'admettre, est, à certains égards, parallèle à la nôtre?

— Oui, peut-être.

— En sorte que, loin d'avoir peur des révélations de Silver, il cherchait à les provoquer. C'était la même révélation qu'il demandait à Jeffers. Quelqu'un, certainement, avait intérêt à ce que ni lui ni personne ne connût la réponse à la question qu'il posait.

— Si seulement nous pouvions connaître cette question.

— Je crois que nous pouvons la deviner.

L'Attorney le regarda avec étonnement.

Le juge brièvement lui exposa nos raisons.

Meyer protesta aussitôt. D'après lui, il s'agissait d'une ancienne histoire. Et quel intérêt pouvait avoir ce jeune homme à revenir là-dessus après tant d'années écoulées?

Le juge Peck l'écouta attentivement.

— Toutes vos objections sont raisonnables, dit-il, je ne le conteste pas; mais elles se heurtent à un fait positif. Si — remarquez bien je dis *si*, car nous n'en sommes pas absolument certains — si Alexandre avait posé une question, pourquoi ni Jeffers ni Silver n'ont-ils voulu lui répondre?

Meyer étudia la chose un moment. Il finit par dire :

— Ils devaient avoir des raisons.

— Oui, exactement. Parce que la réponse à cette première question en aurait entraîné d'autres qui pouvaient amener de graves difficultés et qu'elle aurait permis de résoudre les autres sans le concours de Jeffers ou de Silver.

— Où cela nous mène-t-il?

— Quelqu'un avait peur que Jeffers parlât. Quand Silver a appris que Jeffers avait été empoisonné, il a commencé à réfléchir là-dessus. Il n'eut réellement la clef de l'énigme, peut-être, que lorsque Alexandre se mit à lui poser la question qu'il avait posée à Jeffers. C'est alors que les choses s'éclairèrent pour lui. Mais alors, il était trop tard. Il connaissait bien la réponse à la question, mais il avait, cette nuit-là, un rendez-vous avec une autre personne qui la connaissait.

— Seigneur! La chose devient trop compliquée pour moi.

— J'accorde que nous nous trouvons en présence de difficultés croissantes. Mais je ne crois pas qu'elles soient trop

compliquées. J'avoue pourtant que nous sommes loin de tenir toute l'explication.

L'Attorney secoua la tête :

— Je crois, encore, que Moro est gravement compromis. Et vous venez de me dire que son père était un bandit. Raison de plus. Le sang parle. Et, si vous regardez les choses attentivement, vous remarquerez qu'il a vu votre lettre à Silver; il savait donc que vous étiez sur une piste et qu'il lui fallait agir vite, si...

— Oui, *si*... c'est là le point crucial. Vous essayez de grouper les faits d'après votre théorie, et vous n'y arrivez pas. Si on les interprète correctement, ils n'expliquent qu'une partie des faits. Nous ne sommes pas encore assez avancés pour en tirer des conclusions. Croyez-moi, nous n'en sommes qu'au commencement.

A ce moment, arriva Enderby, tout échauffé.

— Quel infernal insolent! dit-il.

— Oui, il n'a pas manqué de vous informer que lui aussi connaissait la loi. Et il la connaît, dit le juge Peck souriant.

— J'ai joué franc jeu avec lui, c'est tout.

— Oui, mais vous l'avez tourné et retourné sur le gril, Enderby. Vous avez mené cette enquête avec l'idée qu'il était votre gibier. Il n'est pas fou ce jeune homme, mais, à part cela, je ne crois pas qu'il ait fait grand mal.

— Ouais! Il est poseur et arrogant!

— Mais c'est vous qui en êtes cause. C'est un homme qui a quelque amour-propre. Et son arrogance est l'arrogance de quelqu'un qui n'a aucune raison de se laisser humilier. Ce qu'il y a de clair et de gênant, c'est qu'il n'a pas du tout l'air d'un coupable.

— Il dissimule! Il dissimule! crie Enderby. J'ai vu de meilleurs acteurs que lui, mais, à la fin, c'est toujours pareil, ils finissent par broncher.

— Nous verrons pour Alexandre. Il a peut-être l'intelligence de son père et l'énergie de sa mère. C'est un gibier difficile à forcer.

— Savez-vous ce qu'il fait maintenant? Il donne un interview aux journalistes.

— Ils le lui ont demandé, probablement.

— Oui, mais c'est n'avoir aucun sens des convenances.

— Vous avez répondu à leurs questions, il me semble.

— Certainement. Mais je suis un homme public.

Le juge Peck se mit à rire.

— Vous coupez les cheveux en quatre. Nous sommes encore en démocratie.

— Quand on parle du loup, on en voit la queue, murmura Meyer.

C'était Alexandre qui traversait la rue, d'un pas dégagé, dans la lumière du soleil couchant. Il ralentit un peu son allure en nous voyant et nous fixant gravement de ses yeux noirs.

— Un *post mortem* après l'enquête, sans doute, messieurs, dit-il en passant, et il s'éloigna.

La face de Meyer s'empourpra.

Le juge Peck se tourna brusquement et se mit à accompagner Alexandre. Je me mis de l'autre côté.

— Qu'y a-t-il? Est-ce déjà les menottes? ricana Alexandre.

— Il y a un point que je ne vois pas clairement, dit le Juge avec calme. Pourquoi tenez-vous tant à savoir qui a tué votre père?

Alexandre l'enveloppa d'un vif regard, à la façon d'un duelliste qui cherche à saisir le point faible de son adversaire.

— N'est-ce pas naturel?

— Naturel, peut-être. Mais n'est-ce pas inutile?

— Je voudrais pouvoir vous répondre. Mais, malheureusement, Juge, je ne sais pas si je le saurai jamais. A moins qu'il y ait quelqu'un ici qui connaisse la réponse. Comment Mr. Jeffers et Mr. Silver ont-il laissé échapper ce secret, je n'en sais rien, mais quelqu'un le connaît, et, si je le trouve... Il eut un regard terrible. Quand j'étais tout petit, mon père a été très bon pour moi. Je ne sais pas ce qu'il a été par la suite, mais il a été tué à un moment où j'étais trop jeune pour me rendre compte de ce qui s'était passé. Je n'avais que lui au monde et lui n'avait que moi. Ma mère était morte quand j'étais encore un bébé.

Ainsi, Alexandre recherchait le meurtrier de son père. Mais, pourtant, tout n'était pas parfaitement clair. Je regardai le vieil homme, sa figure carrée restait impénétrable. Il réfléchissait profondément et n'était pas d'humeur à être interrompu.

Nous rentrâmes à la maison, il ôta son chapeau et vint s'asseoir sous le porche.

Je descendis en ville et tendis l'oreille aux conversations des gens. Le thème en était partout le même : la déconvenue infligée par Alexandre au Coroner pendant l'enquête. Et l'opinion unanime était qu'Alexandre en savait plus qu'il ne le disait.

Quand je revins à la maison, je trouvai le juge très en forme. Il y avait du nouveau. Cela se voyait à sa figure. L'Attorney venait de téléphoner que ses services avaient découvert un fait de première importance qu'il voulait lui communiquer sans délai.

Je me demandais ce que Meyer avait bien pu trouver, car Meyer ne trouvait jamais rien et se trompait régulièrement. Le juge Peck n'en eut pas convenu, sans doute, par loyauté.

En l'occurence, certainement, Meyer avait réussi à découvrir un renseignement en suivant la routine officielle.

Meyer arriva à l'heure dite. Nous venions tout juste de sortir sous le porche quand l'auto du shériff arriva. Le shériff était au volant et Meyer à son côté. C'était une grande voiture noire officielle, avec des sirènes, des phares rouges et verts, de sorte que tout le monde pouvait l'identifier à un mille de distance.

Il stoppa devant le porche avec un tel air de triomphe que

j'eus la profonde conviction qu'il avait élucidé tout le mystère. Mais c'était, de ma part, un suprême manque d'imagination.

— Juge, vous rappelez-vous le testament de Silver?

Le vieil homme hocha la tête en souriant :

— Je me rappelle une enveloppe à aspect officiel que nous avons remise aux hommes de loi.

Meyer eut un petit hochement de tête.

— Me croirez-vous si je vous dis que Silver a laissé un certificat de dépôt, à la banque locale, qui se monte à vingt-sept mille dollars en numéraire. Et voilà la question : A qui croyez-vous qu'il les a laissés? Devinez!

Le juge Peck prit gravement son carnet, écrivit quelque chose sur une page, la déchira et la tendit à l'Attorney.

— Voilà, dites-le-nous avant de regarder.

— Il laisse tout jusqu"à un centime, sans aucune charge à Alexandre Moro.

Un souffle de zéphir m'aurait fait rouler au bas du porche.

Mais pas le juge, pourtant. Il continuait à sourire pensivement. Meyer déplia la feuille que le juge venait de lui tendre et y jeta un regard. Son visage s'assombrit.

— Comment diable avez-vous pu le savoir? demanda-t-il.

— Je ne le savais pas. Je l'ai deviné. J'ai pensé que rien d'autre ne pouvait vous donner cette expression diabolique de joie, Meyer. Mais, je ne suis toujours pas d'avis de l'arrêter.

— Je vais l'interroger sur-le-champ.

— Oui. Mais prenez garde à lui, Meyer.

Le District Attorney le regarda, incertain; il se tourna vers moi :

— Fenner?

— Non, merci, lui dis-je. J'ai eu un choc suffisant pour cette nuit. Mais s'il avoue, faites-nous-le savoir.

— Entendu.

Il se précipita hors du porche et, dans l'auto qui bondit en avant comme pour monter à l'assaut, il disparut dans un nuage de poussière.

## VII

Nous tombâmes sur Alexandre, le lendemain matin, en allant à la banque, où le juge Peck avait l'intention de poursuivre l'enquête commencée l'autre jour. Alexandre eut un sourire engageant et dit qu'il avait eu le regret de ne pas nous voir le soir précédent.

— Nous avions vu comment les choses avaient tourné avec Enderby, nous ne tenions pas à accompagner Meyer, dit le juge.

Alexandre accepta le compliment.

— Vous ne saviez pas que vous deviez hériter de Silver? demandai-je.

— Non seulement je ne le savais pas, mais je ne croyais pas qu'il possédât un rouge liard en dehors de ce qu'il gagnait au jour le jour.

— A-t-on quelque idée d'où venait cet argent?

— Oh! je crois qu'il n'y a là aucun secret. L'Attorney s'est informé. Il a apporté cet argent en venant s'installer ici. Il possédait davantage au début. Il a vécu là-dessus.

— Voyez-vous quelque raison qui vous ait fait choisir par lui comme héritier? demanda le Juge.

Alexandre haussa les épaules. Il était vraiment étonné.

— Non, à moins que ce ne soit parce qu'il avait connu mon père. C'est peut-être cela. Mais, tout de même, je ne puis pas tout à fait m'en persuader. Il se peut aussi que Mr. Silver n'ayant pas de parents m'ait pris au hasard.

— C'est possible, dit le juge Peck, mais plus on réfléchit, plus il semble qu'il y a quelque motif que l'on n'arrive pas à déterminer.

— C'est une opinion comme une autre, dit Alexandre.

Nous attendions de lui qu'il s'étendît sur ce sujet, mais il avait d'autres choses en tête. Il nous dit qu'il allait à Madison. Son premier cours, ce matin, était à une heure tardive. Il ajouta que Régina Bensiner ne se sentait pas bien, indiqua, en passant, que Marcia et Wellwood avaient eu une dispute, cette nuit, et nous quitta.

Nous nous rendîmes à la banque.

Le juge Peck désirait parler à un des directeurs et, comme le président n'était pas là, il s'adressa à Hugo Wells. Nous fûmes introduits dans son cabinet. Wells ne parut pas surpris de nous voir. Il était très élégant et portait un correct petit bouton d'or à son revers comme pour afficher son état de célibataire.

— Ah! vous êtes revenus, dit-il en souriant froidement et avec un léger froncement des sourcils.

Le juge Peck expliqua que nous avions été retenus mais que nous étions prêts maintenant à lui poser quelques questions. Et, d'abord, à combien se montait la fortune de Jeffers?

— On l'a beaucoup exagérée, Mr. Peck, dit Wells. Je crois qu'elle pouvait atteindre, primitivement, quatre-vingt mille dollars environ qui se sont réduits progressivement à soixante mille et peut-être même un peu moins.

— On a parlé de valeurs de pétrole ou de concessions de pétrole que Jeffers aurait réalisées, continua le juge Pecks Y a-t-il quelques traces de ces ventes à la banque?

Mr. Wells fit montre d'un scepticisme poli.

— J'en doute. D'ailleurs, il faut vous rappeler, Mr. Peck, que Mr. Jeffers avait effectué ses dépôts quelque temps avant que j'entre à la banque. Mais je crois pouvoir affirmer que les alié-

nations ont été faites sur place, dans le Sud, et non pas ici.

— Vous lui en avez entendu parler?

— Souvent, oui.

— A-t-il désigné de façon précise de quelles valeurs ou de quelles concessions il s'agissait?

— Non, je ne crois pas, Mr. Jeffers avait une façon agaçante de rester dans les généralités. Il était toujours facile de traiter avec lui. Malgré cela, j'ai insisté pour m'occuper de ses affaires avec la banque. En partie, parce qu'étant un client important tant par lui-même que par les autres membres de sa famille, sa recommandation avait servi à me faire obtenir ma position ici. Enfin, si vous n'êtes pas pressé, nous pourrions consulter les livres.

Il poussa un bouton, attendit qu'une jeune fille répondît à son appel et donna un ordre. Il se retourna vers nous.

— Vous vous rendez compte sans doute que ce n'est pas conforme à la pratique habituelle. Mais je tiens compte des circonstances.

Le juge fit un signe d'assentiment.

Peu d'instants après, l'employée revint avec un lourd registre. Elle le posa devant Wells et se retira.

— Voyons! I, J... Jeffers... Hum! Nous y sommes. Nous trouvons que Jeffers avait déposé exactement quatre-vingt-un mille trois cent soixante-dix sept dollars chez nous. Les livres indiquent qu'il s'agissait de diverses valeurs, y compris des actions de cette banque et un important appoint en numéraire. Certainement, il va falloir réaliser ces valeurs puisque, par son testament, Jeffers a divisé son patrimoine en deux. A moins, évidemment, que ses héritiers ne les gardent en nature.

— Leur en avez-vous parlé?

— Non, pas encore. Il fit une moue. Naturellement, il est contre-indiqué de jeter un paquet d'actions de la banque sur le marché. Je pense que plusieurs des actionnaires préféreraient les acheter directement sans publicité.

Il parcourut les livres un moment en silence.

— Il n'y a rien qui se rapporte aux valeurs de pétrole.

— Cette histoire de pétrole a toujours été une légende dans la famille, dit le Juge. Il semble, maintenant, qu'elle n'était appuyée que sur l'affirmation de Jeffers.

Wells se dressa avec un air de dignité outragée.

— Je n'ai jamais eu de raison de douter de la parole de Mr. Jeffers, dit-il, un peu maladroitement, comme si nous avions mis en doute sa propre intégrité.

— Son banquier est probablement mieux placé que personne pour le savoir, répondit poliment le vieil homme. Mais je n'ai pu m'empêcher de souligner le fait, parce qu'il me paraît un peu étrange, c'est tout.

— Je suppose que vous êtes obligé, par votre position, d'en-

visager toutes les hypothèses, mais celle-ci me paraît tirée d'un peu loin.

Le juge se mit à rire :

—Mon Dieu! nous nous sommes déjà tellement écartés des faits relatifs à la mort de Jeffers qu'il n'y a pas d'inconvénient à nous en écarter encore davantage. Mais, puisque vous ne disposez pas d'autres renseignements, nous ne voulons pas abuser davantage de vos instants.

Wells se leva aussitôt et nous assura qu'il restait à notre disposition.

Quand nous nous retrouvâmes dans la rue, le juge observa que nous nous étions écartés des faits essentiels concernant la mort de Hardin. Il y avait une chose à laquelle nous n'avions pas accordé assez d'attention, à savoir les mouvements des Bensiner pendant la nuit de la mort de Silver.

La même pensée m'était déjà venue. Si l'intérêt était réellement le mobile, comme le croyait l'Attorney, alors Alexandre était le principal suspect. Si c'était la crainte de révélations comme c'était manifestement le sentiment du juge Peck, alors les soupçons pouvaient tomber sur n'importe qui. Mais, si la raison de cette crainte était la révélation concernant le meurtrier du père de Moro, alors, le coupable était un individu bien déterminé. Mais on tombait dans un cercle vicieux, car quelle crainte pouvait-il avoir, puisqu'un jury avait légalement innocenté le meurtrier du père de Moro de toute faute? On arrivait toujours à la même conclusion, de quelque façon qu'on retournât la chose.

— Nous pourrions aller tout de suite chez les Bensiner, dis-je.

— Je pense qu'il vaudrait mieux que vous alliez à Madison et essayer de tirer au clair le reste de cette histoire. Le compte rendu qu'Alexandre m'a envoyé anonymement est très bref. Vous pourriez prendre la voiture, tout de suite après déjeuner, et j'irai, pendant ce temps, chez les Bensiner.

Mais il devait y avoir une variante à ce plan, car à notre arrivée chez nous, nous trouvâmes Marcia Bensiner qui nous attendait avec impatience. Elle nous vit arriver et quitta la cuisine où elle bavardait avec Dorothy Carr, pour venir à notre rencontre sous le porche.

— J'ai à vous voir, dit-elle, sans autre préambule.

— Eh bien, nous voici. Asseyez-vous, Marcia.

Son regard était trouble et ses joues colorées, comme si elle venait d'avoir une altercation. En fait, elle ne tarda pas à nous le confirmer.

Elle était venue à propos de Wellwood.

— Je lui ai parlé ou, plutôt, il m'a parlé. Je sais qu'il a quelque chose qui le trouble, depuis la mort de Jeffers, mais il ne veut pas me dire ce que c'est. Je crois pourtant que c'est

à propos de l'argent. Nous venons d'avoir une prise de bec à ce sujet.

— Parce qu'il refuse de l'accepter, n'est-ce pas?

— Oui. Je ne peux pas comprendre pourquoi. Et il ne veut pas s'expliquer.

— Mais il doit avoir quelques raisons, dis-je, presque aussi impatienté qu'elle du mutisme de Saunders.

Elle secoua la tête.

— Il est troublé et mystérieux. Mais, à quelques mots qui lui sont échappés, j'ai cru comprendre qu'il croyait que l'argent de Hardin ne lui appartenait pas.

— Ah! voici un progrès, dit le Juge avec un éclair de satisfaction dans les yeux.

— C'est simplement insensé de refuser cet argent. Quand on aura payé les taxes, il y en aura encore assez pour nous établir confortablement. S'il n'en veut pas, qu'il ne m'empêche pas de le prendre. Il est buté. Il a tourmenté tante Régina et Claiborne pour apprendre d'eux si quelqu'un sait où Jeffers avait fait fortune.

— C'est en effet une question intéressante, reconnut le Juge, et vous serez probablement étonnée d'apprendre que nous nous la posons aussi.

— Vraiment!

Elle était surprise, nous regardait, l'un après l'autre, avec une stupéfaction visible. Elle se remit pourtant.

— Mais personne ne le sait, voilà l'ennui. Hardin était aussi secret que possible. Après tout, ce n'était pas de la fausse monnaie et ses titres ne sont pas frappés d'opposition.

Elle s'exaltait un peu dans son irritation contre son fiancé.

— Doucement, Marcia. Réfléchissez un peu. Après tout, Hardin avait la réputation d'un vaurien. C'était la brebis galeuse du troupeau. Il était naturel qu'on se demande comment il avait acquis sa fortune.

— Nous avons toujours cru que c'était dans les terrains pétrolifères, dit-elle avec assurance.

— Oui. C'est possible. Mais nous n'en savons rien. L'essentiel, c'est que Wellwood a quelque raison de vouloir être renseigné. Jeffers a dû lui dire quelques mots qui l'ont mis en méfiance. Peut-être, n'était-ce pas assez net pour qu'il y ait fait attention avant de savoir qu'il était appelé à recueillir une partie de cet argent. C'est alors qu'il a commencé à s'inquiéter de son origine.

— Aussi vous êtes-vous querellés à ce sujet, dis-je.

— Oui. Quand je lui ai dit que j'acceptais s'il refusait, il est allé jusqu'à me dire que je devais faire mon choix : ou lui ou l'argent. (A ce souvenir ses yeux brillaient d'indignation.) Je n'accepterai pas avant qu'on ait tiré la chose au clair, voilà ce qu'il dit. Elle se tourna vers le vieil homme.

— Quelle est la situation au point de vue légal, Juge? Ai-je droit à cet argent?

— Si Wellwood refuse, oui.

— Alors, il ne peut pas m'empêcher de le prendre.

Le juge Peck se mit à rire.

— Il peut faire traîner en longueur devant les tribunaux.

Elle parut profondément irritée et désolée.

— Oh! Il sait bien que je puis me passer de l'argent, s'il le faut vraiment.

— Voilà qui est mieux, dit le Juge énergiquement. Puisque vous êtes fixée là-dessus, supposons que, tout compte fait, cet argent n'appartient pas à Hardin, mais à quelqu'un d'autre, en voudriez-vous encore?

— Certainement non.

— Très bien, Tout ce dont Wellwood veut être sûr est que l'argent a été honnêtement acquis. Contre cela vous n'avez rien à dire?

— Sans doute, non, dit-elle sans enthousiasme.

— Maintenant, autre chose. Savez-vous si quelqu'un a vu ou entendu Moro rentrer, le soir de la mort de Jack Silver?

— Je savais que cette question serait posée.

— Enfin quelqu'un l'a-t-il vu?

— Non, Alexandre a sa clef. Il entre et il sort comme il veut.

— Et savez-vous si quelqu'un était dehors cette nuit?

— Claiborne. Il est rentré très tard. Mais il sort souvent la nuit pour étudier les astres, à ce qu'il dit.

— A quel moment est-il rentré?

— Vers minuit, je crois. Je venais de me mettre au lit quand je l'ai entendu. L'horloge a sonné douze coups peu après.

— Je suppose que tous les autres étaient rentrés?

— Voyons : Tante Régina était sortie faire une promenade. Elle est rentrée vers 10 heures. Elle était restée dehors une heure environ. Elle se promène, parfois, la nuit, mais, ce soir là, elle est rentrée en se plaignant de la rosée, sa robe était trempée. Elle s'arrêta, fronçant les sourcils. Sûrement, vous n'allez pas vous imaginer que personne dans la maison ait rien à voir avec la mort de M. Silver?

— Nous sommes obligés d'examiner tous les cas, Marcia.

— Mais c'est absurde.

— Pas d'après notre attorney. Il est convaincu qu'Alexandre doit être mis en cause uniquement parce qu'il hérite de Silver.

— Lui!

Elle ne le savait pas. Preuve que ni Alexandre, ni l'Attorney ne lui en avaient soufflé mot. De plus, elle ignorait que Silver possédât quelque argent et cette découverte donna, immédiatement, un nouveau cours à ses pensées.

— Mais il vivait comme un chemineau, dit-elle. S'il avait tout cet argent, pourquoi ne s'en servait-il pas?

— Nous ne savons pas pourquoi il ne s'en servait pas, dit patiemment le juge Peck. Peut-être, économisait-il pour Alexandre.

— Ah! Mon Dieu! Encore Alexandre! Pourquoi tout le monde est-il féru d'Alexandre? Il s'est toujours bien conduit; il est intelligent et sympathique, mais vingt-six mille dollars, je ne puis m'y faire.

— C'est un peu surprenant.

— Je me demande si Hardin était au courant. Moi, qui avais toujours cru qu'il faisait la charité à Mr. Silver parce que je le voyais endurer patiemment toutes ses boutades. Mais, maintenant! Je commence à me dire qu'il y a là un tas de choses qui me dépassent.

Elle ne nous avait pas appris grand chose, mais il était évident que c'était le moment de causer un peu avec Wellwood Saunders et, aussitôt que Marcia fut partie, le juge me demanda de le convoquer, s'il acceptait.

Il accepta, mais à contre-cœur.

Il avait un air vaguement défiant, pas tout à fait sûr de lui-même, mais convaincu pourtant qu'il ne dirait que ce qu'il voudrait bien dire.

— Il y a quelques questions que je voudrais vous poser, dit le juge.

— Allez-y. Je vous promets d'y répondre.

Il s'assit, en souriant d'un air supérieur qui me porta sur les nerfs.

Le juge expliqua qu'à force de tourner, dans tous les sens, dans cette décevante poursuite du meurtrier et des meurtriers de Jeffers et de Silver, nous en étions arrivés à cette conclusion que lui, Saunders, connaissait ou soupçonnait quelque chose qui pouvait nous être utile.

— Je ne sais rien, répondit-il tout de suite.

— Je ne crois pas que ce soit tout à fait exact, lui dit le juge. Comprenez-moi bien, je ne vous accuse pas de mensonge, mais mon expérience m'a montré trop souvent que les gens qui prennent votre attitude connaissent certainement plus qu'ils ne pensent. Si vous dites que vous ne savez rien, c'est que vous avez quelques soupçons. Et, si vous avez des soupçons, vous vous basez sur quelque chose que vous avez entendu, ou appris d'une manière ou d'une autre.

Saunders réfléchit longuement avant de répondre.

— Je ne sais, si je dois le dire, car c'est seulement une supposition; mais, depuis ce que j'ai entendu un certain jour, j'ai acquis une conviction dont je ne puis me défaire, c'est que la fortune de Jeffers ne lui appartenait pas.

— Ah! bon, maintenant je voudrais savoir.

— C'était une conversation entre Silver et Jeffers. On vous a probablement raconté que, lorsque Silver avait un peu bu, il se mettait à conter des histoires extraordinaires. Jeffers aimait

le pousser et Silver se laissait faire, mais jusqu'à un certain point seulement et, alors, il quittait la partie, sans se fâcher, simplement comme s'il en avait assez. Donc, cet après-midi, nous finissions une partie de cartes et Silver avait bu, comme de coutume. Je m'étais mis dans un coin à dessiner, de sorte que je ne pouvais m'empêcher d'entendre la conversation. Jeffers avait pris la parole.

— Si vous buvez encore un coup, Jack, vous allez étrangler les tigres et les éléphants avec vos mains. Dites donc, vous autres, avez-vous entendu raconter comment il saisit de ses mains une baleine?

Il continua quelque temps sur ce ton, de sorte que, tout d'un coup, Silver lui lança :

— Peut-être pourrais-je conter comment vous avez gagné votre fortune, Hardy. Il fit une pause.

— Est-ce tout? interrogea le juge.

— Oh! oui et non. Ce n'était pas grand chose en soi. Mais voilà : Jeffers ne dit rien. Pas un mot. Silencieux comme la tombe. Je m'avançai un peu — je reconnais que la curiosité me poussa et l'expression que je vis sur le visage de Jeffers me glaça. Il paraissait prêt à tuer. Mais toujours pas un mot. Il s'était remis à mêler les cartes avec une sorte de brusquerie et Silver restait là, les yeux embués, mais, tout de même, avec un sourire en coin, comme si pour une fois il avait réussi à river son clou à Jeffers.

— Et vous en avez conclu que Silver connaissait le passé de Jeffers et la façon dont il avait acquis sa fortune? Et c'est à ce sujet, que vous avez eu depuis des discussions?

— Oui.

— Quand cela s'est-il produit?

— Tout de suite, avant votre première dispute, n'est-ce pas?

— Il y a environ six mois.

— Oui.

— Et, ces disputes, comment se sont-elles produites?

— Voici, je me suis mis à lui poser des questions. Jeffers n'aimait pas ça. Je finis par y aller carrément, et lui demandai comment il avait fait fortune. Il me regarda d'une façon bizarre. Il me dit que j'avais dû entendre la remarque de Silver, qui à ce moment-là était ivre et que je n'aurais pas dû y prêter attention. Mais j'étais sûr qu'il ne me disait pas la vérité.

Je revins à la charge : d'où provenait cette fortune? — Des concessions de pétrole, dit-il.

Je lui demandai s'il en avait des preuves. Il répondit qu'il ne voyait pas pourquoi il me fournirait cette preuve à moi, qui ne voulait pas le croire sur parole.

— Etait-il en colère?

— Non, pas du tout. Il était froid et sarcastique, tout à fait sa manière habituelle.

— Mais il finit par se fâcher?

— Finalement, oui. Il me signifia que c'était tant pis pour moi si cela ne me plaisait pas. Peu de temps après, il commença à me laisser entendre qu'il avait l'intention de me laisser une partie de sa fortune.

— Quelle fut votre impression?

— Je ne sus trop que penser. D'abord, il me vint à l'esprit que c'était une façon de m'amadouer pour que je me taise. Puis, je réfléchis que non, parce que je ne savais réellement rien... Ensuite, je commençai à me demander si ce n'était pas pour des raisons sentimentales. Vous savez que dans le temps il avait demandé ma mère en mariage.

— Vous avez eu d'autres disputes?

— Oui, deux autres assez sérieuses. La plus forte eut lieu la nuit d'avant sa mort.

— Et que dit-il dans cette occasion?

— Il fut plutôt violent. J'en fus surpris. Mais il resta sur ses positions, bien entendu.

— Et vous aussi naturellement?

— Oui.

— Il n'avoua rien?

— Certes, non. Mais il y avait longtemps que je m'étais convaincu que sa colère était sa manière, à lui, d'avouer.

— Lui avez-vous jamais suggéré que vous refuseriez d'accepter son legs à moins que vous ne soyez sûr de la provenance de cet argent.

— Oui. Cette nuit-là.

— Comment l'a-t-il pris?

— Il commença par se mettre en colère, puis il s'interrompit, tout d'un coup, pour me regarder en riant. Et il dit alors que ma mère, aussi, était « imbue de nobles idées ».

— N'avez-vous jamais tenté de poursuivre votre enquête de l'autre côté?

— Auprès de Jack Silver?

— Oui.

— Bien sûr. Je le tâtai une fois, mais il m'envoya promener. Il prétendit avoir dit ces paroles en l'air, comme il aurait dit n'importe quoi. Il prétendit même ne pas se le rappeler.

— Je vois.

— Mais, certainement, il l'avait dit, et je me le rappelais bien. Et il ne pouvait pas effacer l'impression qu'il avait faite sur Jeffers.

Le juge Peck paraissait peser soigneusement tous ces détails. Pour ma part, je ne me trouvais pas très avancé. Je voyais bien qu'il semblait se confirmer que l'origine de la fortune de Jeffers n'était pas dans des affaires de pétrole; mais, à part cela, il n'y avait rien de positif.

— N'avez-vous jamais pensé que vous cotoyiez quelque danger?

Saunders eut un sourire :

— Je n'y songe guère, dit-il négligemment.

— Faites attention que la fortune de Jeffers — et peut-être celle de Silver, a une origine qu'il est dangereux de révéler. Ecoutez-moi bien. Il doit y avoir quelqu'un que cette révélation atteindrait directement dans ses intérêts. Et il se peut que cet homme n'hésite pas à tuer pour empêcher que la justice en ait connaissance. Me suivez-vous?

— Oui. C'est intéressant. Continuez.

— Partant de là, vous pouvez arriver à quelques faits intéressants. D'abord, suivant vos propres suggestions, Hardin Jeffers et Jack Silver en savaient plus long qu'ils ne voulaient le dire sur l'origine de cette fortune; secondement, Hardin Jeffers a été assassiné.

— Oui. Et Jack Silver, aussi. Je vois.

— Et nous nous trouvons en face d'un troisième fait : deux personnes, à Duckersman's Lane, ont donné l'impression de savoir quelque chose de caché. Vous-même et Alexandre, ai-je besoin de vous le dire? Supposons que, tôt ou tard, cette attitude arrive à la connaissance de la personne qui a déjà tué deux hommes pour les empêcher de parler. Comment saura-t-il que vous ne savez rien? Nous ne le savons pas, nous autres qui poursuivons l'enquête.

— Qu'allez-vous chercher, Juge?

— Croyez-moi. Il faut ou qu'on ait tué Jeffers et Silver par un motif d'intérêt, auquel cas on doit penser à vous et à Alexandre...

— Je vous accorde que le motif ne peut pas être l'intérêt.

— Il faut donc admettre que le mobile est la crainte d'une révélation. Et vous risquez, si vous ne vous tenez pas sur vos gardes, d'être la prochaine victime.

— Ou Alexandre?

— Celui-là est un gaillard trop fort, dis-je.

— Et moi un incapable, voulez-vous dire?

— Non, mais le plus facile des deux à atteindre, répondit le vieil homme.

— Faut-il que j'aille me cacher?

— Non. Mais faites-vous moins remarquer. Toute la maison est alertée et Marcia est au désespoir.

— Marcia attache trop d'importance à l'argent.

La conversation traîna encore quelque temps, mais sur des sujets sans intérêt. Je m'étais mis à penser au problème de la fortune de Hardin et les oreilles me tintaient. J'avais ce sentiment qu'on éprouve quand on s'aperçoit qu'on a laissé derrière soi, quelque chose de première importance :

C'était l'affaire de Rafaël Moro.

L'après-midi, je revins donc à Madison pour examiner les collections des vieux journaux de Cibola. Alexandre n'était pas passé par là. Ma supposition se trouva exacte.

Les comptes rendus des journaux de Cibola étaient, nécessairement, plus courts. Mais ils étaient précis.

Le premier article, naturellement, rendait compte d'un vol. Et la première chose qui me frappa comme un coup de poing sur l'œil fut le montant de la somme perdue par la Harding Bank de Ventura : Trois cent mille dollars! Cet argent avait été enfermé dans un sac par la banque et mis soigneusement de côté après avoir été compté, pour être remis dans la matinée à un syndicat minier du voisinage.

Le compte rendu de cette opération fut une illumination. L'argent avait été soigneusement compté par trois personnes : le président Herbert Williams, le directeur de la banque, Harding Jeffers, qui était venu ce jour-là de sa résidence de Cibola, et le caissier de la banque, James Strang. Mr. Strang fut le premier du trio à quitter la banque et Mr. Jeffers sortit peu après. Mr. Jeffers n'avait pas encore atteint le coin de la rue, quand le président Williams quitta la banque, fermant la porte derrière lui.

Ainsi, Jeffers avait compté l'argent volé! Il était dans l'affaire jusqu'au cou!

Je lus l'article avec un grand intérêt. Vers minuit ou un peu après, on avait fait sauter le coffre de la banque. Et il s'était trouvé que, par une coïncidence, comme il s'en produit parfois, le président Wiliams, qui était membre du comité des Vigilants locaux, se sentit inquiet au sujet de cet argent que personne ne surveillait. En conséquence, il se leva et se dirigea vers la banque. Par acquit de conscience, il se munit d'un revolver. Il était à la distance d'une rue ou deux de la banque quand lui parvint le bruit asssourdi de l'explosion.

Mr. Williams se mit à courir. Comme il arrivait à la banque, il vit devant lui deux hommes à cheval qui s'enfuyaient au galop dans la rue. Dans la confusion, Mr. Williams tira sur le bandit qui lui parut emporter le sac, mais il s'était trompé. Pendant qu'il se préparait à faire feu à nouveau, l'autre bandit s'était échappé. L'homme tué était un certain Rafaël Moro, un Mexicain de la localité, sans moyens d'existence connus.

Naturellement, on fit des vérifications à la banque et les pires craintes de Mr. Williams se réalisèrent. Le sac contenant les trois cent mille dollars avait disparu. Où étaient-ils passés? Ils avaient omis de prendre note des numéros des billets. L'argent avait disparu, Rafaël Moro avait été tué sur le coup et l'autre bandit avait disparu.

Finalement, le président Williams fut pris d'une crise nerveuse et obligé de garder la chambre.

Le second compte rendu était plus bref. Il mentionnait seulement la convocation d'un jury pour statuer sur le cas de Rafaël Moro « décédé », et aussi sur la démission du président Williams. Celui-ci avait déclaré : « Je ne puis m'empêcher de

reconnaître que j'ai gravement manqué à mes devoirs envers les actionnaires. Je ferai ce que je pourrai pour réparer ma faute. » En somme, Williams fut le martyr de la pièce. Il vit son devoir et il le fit. Jeffers fit sa déposition, critiquant Williams et les méthodes négligentes employées à la banque, sans avoir l'air de prendre garde qu'il était loin d'y être étranger.

Le troisième compte rendu ne faisait que répéter ce que nous savions déjà par Alexandre. Le jury avait décidé que la mort de Moro était un homicide justifié.

Je pris mon carnet de notes et copiai laborieusement les comptes rendus, sauf le troisième, mot à mot. Cela me prit jusqu'au soir. Je sortis au moment de la fermeture, me dirigeai vers le Campus Grill et avalai un sandwich avec une pinte de bière, pensant que j'arriverais un peu tard pour souper à la maison.

Je trouvai le juge seul, un peu agacé par une discussion au téléphone avec l'attorney, qui voulait placer Alexandre en état d'arrestation préventive. Je mis mes notes devant lui.

Il les lut attentivement, étudiant chaque paragraphe à part.

— Trois cent mille dollars font une somme, dit-il, voyons combien avait Jeffers?

— Quatre-vingt mille, je crois.

— Et Silver, vingt-six mille. Cela laisse encore une grosse marge. Même en tenant compte de ce qu'ils ont pu dépenser dans l'intervalle. Qu'est-ce que vous en pensez?

— J'ai l'impression que Moro, Silver et Jeffers étaient de mèche. Silver était, sans doute, le complice qui échappa. Jeffers avait probablement introduit les deux autres dans la banque.

— Je crois qu'il avait trois autres complices, au moins. Et que tous les trois sont morts — à moins que nous ne revenions à l'hypothèse que Moro a tué pour venger son père.

— C'est clair, dis-je.

— Trop clair. Telle est la difficulté inévitable dans des problèmes semblables. Il reprit mes notes et les examina encore. Voyez-vous, Lorin, nous sommes sur la bonne piste. Il serait intéressant d'avoir un entretien avec Williams et Strang, s'ils existent toujours. Ce quatuor de coquins devait habiter dans l'Arizona — et, plutôt nous serons renseignés sur les fréquentations de Jeffers durant son séjour là-bas, plus nous aurons de chance de trouver la bonne route.

— Et ce voyage m'incombe naturellement?

— Oui, je pense que cela ne vous ennuiera pas trop de prendre l'avion jusqu'à Venturna et d'y faire une petite enquête.

## VII

Je pris un avion, l'après-midi, à Chicago et, le lendemain, je descendis à Yuma et me dirigeai vers Venturna.

Je calculai que la meilleure source d'information devait se trouver dans les bureaux du *Beacon;* j'y allai donc sans délai. Je trouvai le directeur dans un moment de détente; le journal était prêt pour le tirage qui ne devait commencer que dans une demi-heure. C'était un individu long et efflanqué, nommé Lem Kenks. Je me présentai comme faisant une étude sur les anciens crimes. Je parlais de cette idée que les journalistes sont habitués à rencontrer toutes sortes de gens excentriques et qu'ainsi mon enquête ne paraîtrait pas trop fantastique. Là-dessus, je l'entrepris sur le fameux vol. Etait-il directeur à cette époque, il y avait seize ans?

— Certainement, dit-il tout de suite, c'est la plus grosse affaire que nous ayons eue ici depuis longtemps.

Je mentionnais les noms de James Strang et d'Herbert Williams.

— Strang est toujours à la banque. Il est président, maintenant. Mais Williams, cette affaire l'a brisé.

— Est-ce qu'il est mort?

— Je le crois. J'ai entendu dire qu'il était mort, deux ans après son départ d'ici.

— Ah! il était parti?

— Il ne pouvait pas rester, dit-il. Il avait une fortune de vingt-cinq mille dollars, il prit ce vol si à cœur qu'il donna tout ce qu'il avait à la banque, ne gardant que mille dollars. Il considérait que toute l'affaire était arrivée par sa faute et il s'efforça de réparer ses torts autant qu'il le put. Il partit d'ici avec l'intention de s'établir ailleurs, mais il ne put se fixer nulle part. Je le rencontrai à Los Angelès, puis plus au sud. C'est là qu'il est mort.

Il me communiqua la collection des numéros de l'époque.

J'étais encore là bien après le tirage du journal. Le *Beacon* relatait toute l'histoire qu'Alexandre avait découpée dans les archives de la Société Historique du Winconsin. Elle était illustrée des portraits du président Williams, un digne personnage d'environ quarante-cinq ans, avec une belle barbe fleurie et une moustache bien peignée et de Rafael Moro.

— Qu'est-ce qu'on pensait ici d'Hardin Jeffers?

— Oh! Jeffers était bien. Un peu dépensier comme son frère.

— Son frère?

— Oui, l'entomologiste. Il était professeur quelque part, mais

il venait le voir régulièrement. Hardin est resté ici assez longtemps avant d'aller s'installer à Cibola.

— Jeffers me fait l'effet de quelqu'un que j'ai connu, dis-je. Il avait une concession de pétrole à Oklahoma ou aux environs.

— Je n'ai pas souvenir que Jeffers se soit jamais occupé de pétrole.

— Alors c'étaient des valeurs de pétrole.

— Pas davantage. Voyez-vous, je crois bien que je suis le seul ici à savoir comment Hardin a débuté.

— Qu'est-ce que c'était donc alors? Une mine d'or?

— Non. Mais Jeffers était de première force au jeu. Il mit à sec le principal actionnaire d'un syndicat minier en une nuit.

— Vous n'allez pas me dire que c'est là qu'il a trouvé quatre-vingt mille dollars.

— Quatre-vingt mille! Il cracha et se mit à rire.

Jeffers n'a jamais eu pareille somme. Il rafla six mille dollars à ce pigeon, cette nuit-là et il se mit, dans la ville, sur un pied si respectable qu'on le nomma directeur de la banque. Williams ne savait pas d'où lui venait son argent, autrement il ne l'aurait pas recommandé.

Je demandai qui avait finalement supporté la perte, puisque ce n'étaient ni les clients ni les actionnaires.

— C'est la compagnie d'assurances qui a payé. Elle ne refusa pas l'argent de Williams, pourtant, quoique ce fut une honte. Williams s'était conduit de façon exemplaire. Strang voulait démissionner aussi, mais les directeurs ne le laissèrent pas partir. Je crois que c'est un an après environ, que Jeffers se retira du conseil des directeurs — probablement parce qu'il ne s'y sentait pas à l'aise.

J'étais tombé, avec Jenks, sur un intarissable bavard. J'étais loin de m'en plaindre. Je l'aiguillai du côté des relations de Jeffers.

— Je crois que ce que Williams et les autres ne pouvaient pas encaisser, c'était les gens dont s'entourait Jeffers. C'est drôle que vous mettiez le doigt là-dessus. Mais Jeffers faisait sa compagnie habituelle de gens plus ou moins sans aveu. Ce Moro, par exemple : Jeffers et lui jouaient aux cartes ensemble. Et Jack Silver, c'était encore un bon vivant, mais Jeffers avait de la tenue, Silver aucune; Silver était le plus beau type de fainéant que la ville ait jamais vu, ivre, la plupart du temps, et jamais nul n'a su de quoi il pouvait bien vivre. Avec cela, un type très généreux. Il vous aurait donné sa chemise. Mais ce n'était pas un genre d'homme à fréquenter pour un directeur de banque.

Je revins à Jeffers. N'y avait-il personne d'autre qui fut en contact intime avec lui pendant son séjour à Ventura?

Jenks ne put rien me dire de plus. On avait vu Jeffers la plupart du temps avec Silver, Moro ou son frère, Claiborne et c'était tout. Je me rendis compte que j'avais tiré de Jenks tout

ce qu'il pouvait me donner. En conséquence, je le remerciai et pris congé.

La banque n'était pas difficile à trouver. Je m'arrêtai devant et y jetai un coup d'œil. Son aspect était convenable et son emplacement était situé de telle sorte que quiconque sortait pouvait tourner le coin d'une rue ou d'une allée voisine aussi vite qu'un boulet.

Le président de la banque s'y trouvait.

Je lui dis tout de suite que je faisais une enquête officielle, ce qui était la meilleure façon de s'y prendre avec lui. Strang était un petit homme au regard scrutateur, avec une moustache noire et un œil qui louchait un peu. Il était plutôt chauve, gros, court et solennel.

— Asseyez-vous, monsieur Fenner, me dit-il gravement, et il s'assit lui-même, croisant ses mains sur son ventre. Que puis-je pour votre service?

Je lui dis que j'enquêtais sur la vie passée de feu Hardin Jeffers.

Il se dressa comme si je l'avais frappé et s'essuya les lèvres avec un mouchoir qui était sur son bureau.

Je continuai en disant qu'il était venu à ma connaissance que Jeffers avait été autrefois directeur de la banque.

— Oui. C'est vrai, dit-il d'une voix sourde. Dans une période bien pénible.

Je l'assurai que je n'ignorais rien des circonstances du vol.

— Mais Mr. Jeffers est-il mort? reprit-il. Vous avez dit, je crois, feu Mr. Jeffers.

— Oui, il y a quelque temps, répondis-je, dans le Wisconsin.

— Je vois. Sa figure prit une expression de componction. Je l'aurais battu. Mais je ne dis rien.

— Mr. Jeffers et moi avions peu de points communs. C'était un homme irreligieux.

— Oui, dis-je vivement, nous avons la même impression.

Il s'humanisa un peu.

— En outre, continua-t-il, il avait la détestable habitude de vivre en mauvaise compagnie. Oui, il faut que vous sachiez qu'un des bandits, complice du crime auquel vous faites allusion, était un partenaire aux cartes de Mr. Jeffers. Je parus suffisamment choqué pour qu'il se détendit encore davantage.

Et bientôt, il commença à parler.

Il fit de Jeffers un portrait aussi noir qu'il le pouvait sans tomber dans l'invraisemblance, insinuant tout ce qui était possible, sans qu'aucune de ses insinuations touchât de près ou de loin à l'affaire du vol. Apparemment, tout le monde n'avait pensé qu'au complice disparu de Moro : mais personne n'avait songé qu'il pouvait y avoir eu plus d'un complice. Je me gardai de soulever cette question.

En ce qui me concernait, le monologue de Strang ne m'apprenait pas grand-chose. Aussitôt que je pus le faire décemment, je le mis sur le sujet des amis de Jeffers.

— Je vous ai mentionné Rafael Moro, dit-il. Il a été tué au cours de l'attentat contre la banque. Malheureusement, son complice s'est échappé.

— Oui, dis-je, accablé par son ton de supériorité.

— Puis, il y avait Jack Silver.

Jack, d'après lui, était une âme perdue; mais sa complicité ne fut jamais prouvée.

— Je ne crois pas que le frère de Hardin Jeffers, Clairborne, était du même bois, continua-t-il. C'était un scientifique. Cependant il n'avait aucun respect fondamental pour l'argent.

Je ne pus m'empêcher de lui demander s'il considérait ce dernier point comme une marque d'immoralité.

Il m'affirma solennellement que oui.

— Avait-il d'autres amis? demandai-je.

— Oui, il en avait d'autres. Le frère de Rafael, Pedro, par exemple.

— Où est-il maintenant?

Strang haussa les épaules.

— Dieu le sait! Il était ici — depuis longtemps — et y est peut-être encore.

— Un joueur, n'est-ce pas?

— Exactement.

J'observai que c'était là un choix bizarre de compagnons pour un directeur de banque.

— Certes. Je puis vous assurer que le pauvre Mr. Williams — bénie soit sa mémoire! — en était peiné plus que je ne puis dire. Et quand on pense que Mr. Williams s'était laissé séduire par Jeffers, vous pouvez imaginer ce qu'il a dû éprouver quand il a connu son véritable caractère.

Je l'assurai que je sympathisais profondément avec Mr. Williams.

— Mais, à propos, demandai-je, que pensaient les gens de Mr. Williams?

— Mr. Williams était un homme fort respecté. Nous avons tous déploré sa fin malheureuse, car cette tragédie du vol de la banque a été la cause directe de son départ et de l'existence obscure et misérable qu'il a menée jusqu'à sa mort.

Là-dessus, n'ayant plus grand-chose à tirer de lui, je le remerciai et me dirigeai vers ce qui me parut être la plus ancienne taverne de la ville. Le tenancier était trop jeune pour se rappeler les gens qui m'intéressaient principalement. Je commençais à déplorer de ne pas trouver trace des associés de Jeffers, en dehors de ceux qui étaient déjà morts. Excepté pourtant Claiborne Jeffers.

Mais ce ne pouvait pas être Claiborne Jeffers que le juge avait en vue! à moins que... Je réfléchis que Claiborne Jeffers avait eu autant de facilités pour fréquenter son frère qu'il en avait pour fréquenter Jack Silver. Et il était dehors, cette nuit de la mort de Silver, à observer les étoiles. Mais je ne pouvais

me faire à l'idée d'impliquer cet être falot dans cette histoire. Peut-être le juge le pourrait-il?

Il était dur, pourtant, de rentrer avec un bagage aussi léger. Aussi, retournai-je au journal et rattrapai-je Jenks.

—. Vous revoilà, dit-il. Qu'y a-t-il de nouveau?

Je lui demandai si, par hasard, il n'aurait pas un exemplaire supplémentaire des numéros du journal relatant l'affaire. La réponse fut négative.

J'expliquai que ce que je voulais, surtout, c'étaient les portraits de Moro et de Williams.

— Ça, c'est possible. Je dois avoir les épreuves. On va les chercher et vous en tirer une copie. C'est l'affaire de quelques minutes. Asseyez-vous en attendant.

Je m'assis et j'attendis.

Jenks s'assit aussi et se mit à causer entre les coups de téléphone.

— Ce Jack Silver, c'était un type. Il vous aurait fallu l'entendre raconter comment il avait étranglé un puma avec ses mains. Et le plus fort, c'est qu'il l'avait fait. Il y avait des témoins sérieux pour l'affirmer. Il avait eu plus d'aventures qu'on en trouve dans un livre, mais s'il n'y avait pas eu de témoins, vous auriez eu de la peine à le croire.

Je dressai les oreilles. Ainsi les histoires de Jack Silver n'étaient pas si imaginaires que cela. Ainsi, Alexandre Moro avait raison.

— Vous voulez dire qu'il avait eu vraiment ces aventures?

— Certainement, il en avait la preuve ici.

Un employé arriva avec les épreuves. Elles étaient assez grossières, mais suffisantes. J'offris de les payer. Mais Jenks ne voulut pas en entendre parler. C'était une bagatelle.

Je le remerciai et pris définitivement congé de lui.

C'était le moment d'aller rendre visite à la police et de consulter le dossier de l'affaire. Une chose était claire. Moro avait été l'infortunée victime, celle qui avait payé pour les autres, et l'on voyait, maintenant, pourquoi Jeffers avait adopté Alexandre et pourquoi Silver et Jeffers l'avaient fait leur héritier. C'était la part de son père qu'ils payaient à Alexandre. Mais il restait quelque chose d'obscur dans ces paroles échappées à Jeffers et, là, je ne savais que conjecturer.

Un quart d'heure après, j'étais dans le bureau de police, parlant au chef de la police. Comme Jenks il remplissait ses fonctions depuis plus de vingt ans, c'était donc l'homme qu'il me fallait.

Oui, il se rappelait fort bien le vol. Qui ne se le serait rappelé? A part un meurtre, dix ans plus tard, rien d'aussi sensationnel ne s'était produit à Venturna. Il se mit à me renseigner sans se faire prier.

— Je suis arrivé le premier sur les lieux, tout de suite après Mr. Williams. Vous comprenez, j'habitais juste à côté. J'avais

entendu l'explosion et compris immédiatement de quoi il s'agissait. J'avais dit à mes hommes d'avoir l'œil sur la banque autant qu'ils le pourraient, mais on les avait guettés et le coffre avait sauté juste au moment où ils s'étaient un peu écartés.

— Vous avez vu Williams alors?

— Certainement, je l'ai vu : il était là, debout, son arme encore fumante et il tremblait comme une feuille. Je parie qu'il n'avait jamais tiré sur un homme. « Je l'ai touché, me dit-il, je l'ai touché. » Je me précipitai sur le corps et le retournai. — C'est Rafaël Moro, dis-je. Regardez son sac, dit-il, et il s'avança, toujours tremblant. Il chercha le sac; mais pas de sac! Ils étaient deux. Williams avait cru que c'était Moro qui emportait l'argent, c'est pourquoi il avait tiré sur lui sans se soucier de l'autre. Mais c'était seulement un rouleau de toile que Moro portait sous son bras. Ils avaient agi ainsi pour nous tromper et avaient réussi. C'est ainsi que l'autre partit avec l'argent. Williams était anéanti. Il se mit à crier comme un enfant. Il avait perdu la tête. Finalement, nous le menâmes chez lui. Il ne s'en est jamais remis. Mais jamais un mot de plainte. Il donna tout ce qu'il avait pour essayer de réparer la perte; mais c'était insuffisant. Alors, il quitta la ville et mourut un peu plus tard, dans le Sud, près de la frontière.

— Et l'autre bandit?

— On n'en a jamais trouvé trace.

— Mais vous avez bien dû suspecter quelqu'un.

— Bien sûr. Pedro Moro. Nous l'avons convoqué et retourné dans tous les sens, mais cela n'a rien donné, sa femme et son fils ont dit qu'ils étaient restés avec lui, cette nuit. Nous l'avons relâché et tenu en surveillance. Il était pauvre et nous pensions que, s'il se mettait à dépenser, nous aurions barre sur lui. Mais il n'en fut rien. Il n'a rien changé à son genre de vie si ce n'est que, maintenant qu'il se fait vieux, il va à l'église plus souvent.

Je me promis d'avoir un entretien avec Pedro, mais je commençais à me dépiter de la tournure que prenaient les choses. Toutes les pistes s'arrêtaient brusquement. Il devait bien y avoir une issue, mais comment la trouver?

— Vous n'avez rien fait d'autre?

— Comment vouliez-vous faire? Ces maudits fous de la banque n'avaient pas pris les numéros des billets.

— En somme, qui était responsable?

— Mon Dieu, d'après ce qu'on a raconté, Jeffers aurait suggéré d'attendre jusqu'au matin, pour prendre les numéros; il était tard; ils étaient tous fatigués. Jeffers me téléphona que l'argent était là et me dit de donner à nos hommes la consigne de tenir l'œil ouvert. Les deux policiers qui étaient de service, cette nuit-là, firent de leur mieux.

— Vous avez poursuivi l'enquête à l'extérieur?

— Sûrement. On a suivi toutes les pistes dans toute la Californie. On n'a jamais rien trouvé. Strang est allé à Cibola

retrouver Jeffers qui était au lit, le mettre au courant et revint tout de suite. Mais cela ne servit à rien.

Je reconnus que le cas semblait, en effet, désespéré.

— Vous ne vous en occupez pas, par hasard?

Je l'assurai du contraire. Je m'occupais seulement d'écrire un article, pour un magazine, sur les vols fameux.

Là-dessus, il se dilata vraiment. Il entreprit de me conter, par le menu, l'affaire d'assassinat. J'eus grand-peine à prendre congé. Je sentais que je ferai bien de quitter cette ville, au plus vite, avant que les différentes personnes que j'avais interviewées se retrouvent pour comparer leurs impressions.

Mais avant de partir, j'allai voir Pedro Moro. Il habitait une petite maison à une extrémité de la ville. Très propre et bien tenue, contrairement à ce que j'attendais. Evidemment, l'explication était que Pedro, en avançant en âge, s'était amendé.

Il rentrait de travailler d'un jardin du voisinage, lorsque j'arrivai, et était en train de se laver en fredonnant à mi-voix.

Je me présentai et dis que j'étais un ami de son neveu Alexandre.

Il parut enchanté de me voir, essuya une chaise, qui n'en avait nul besoin, et me demanda des nouvelles de son neveu. Il paraissait très fier du fait qu'Alexandre faisait son éducation dans un collège. Sa femme également, une grosse personne, un peu plus jeune que lui. Tous deux semblaient d'excellentes gens et je fus, quelque temps, avant de pouvoir aborder le sujet du vol.

— Ah! ça été lamentable. Rafaël il a été tué, gémit Pedro.

— Oui, je sais.

— Rafaël a été tué, mais il n'était pas le seul coupable.

— Comment le savez-vous? demandai-je.

— Je ne sais pas. Je le sens seulement là — il frappa sa poitrine dramatiquement. Je ne me trompe pas. On ne voulait pas que Rafaël survive après qu'il eût fait sauter le coffre.

— Mais a-t-il vraiment fait sauter ce coffre?

— Oh! certainement, il l'a fait.

Pedro ne cherchait évidemment pas à dissimuler les faits. Mais il ne démordait pas davantage de son idée que Rafaël avait payé pour d'autres. J'étais intéressé puisque j'avais la même idée et je le poussai là-dessus. Que voulait-il dire quand il affirmait que Rafaël ne devait pas survivre?

— Ils ne voulaient pas qu'il reste en vie, mumura-t-il amèrement.

— Qui « ils » ?

— Mais ceux qui ont volé l'argent. Ils ont cru, à la police, que j'étais le recéleur et ils m'ont gardé pour me questionner, des heures, des jours et ils m'ont surveillé, ensuite, pendant longtemps. Mais que suis-je, qu'est-ce que j'avais à faire avec cet argent? Nous n'avons jamais eu que de quoi acheter du pain, du lait et, de temps en temps, un peu de vin.

— Vous pensez alors que sa mort était préméditée?

— Oui.

— Mais il a été tué par le président de la banque.

— Cela importe peu *par qui* il a été tué. On s'était *arrangé* pour qu'il fût tué, voilà ce que je veux dire.

— Mais vous n'en savez rien, objectai-je.

— Je le sens. Je sais que c'est vrai. D'ailleurs, mon neveu, le fils de Rafaël, pense comme moi.

Donc, il était en correspondance avec Alexandre! Sans aucun doute, celui-ci lui avait écrit pour demander tous les détails qu'il pourrait lui donner.

— Quand j'ai su qu'on lui avait fait son affaire, continua-t-il, j'ai compris qu'on avait décidé, à l'avance, que quelqu'un le surprendrait et le tuerait.

Je fis remarquer que Williams, qui avait tué son frère, avait été une victime aussi bien que Moro. Mais il était inébranlable dans sa conviction.

— Peut-être que quelqu'un a prévenu Williams pour qu'il aille à la banque. Qui peut le dire? Williams ne l'a pas dit, non, mais comment voulez-vous savoir si cela ne s'est pas passé ainsi? Maintenant, si Williams est mort, il ne reste plus personne pour le dire. Personne, excepté ceux qui ont fait le coup.

Il y avait là quelque chose. Mais, malheureusement, c'était quelque chose sur quoi on ne pouvait faire fond.

Et en voilà assez pour Pedro et pour Ventura. Je fis le tour des tavernes et trouvai mon conducteur tout à fait gris. Je le hissai dans l'auto et conduisis moi-même jusqu'à Yuma.

J'étais resté absent trois jours et, à mon retour, je trouvai le village en grande effervescence. Les gens s'abordaient au coin des rues, des groupes se formaient autour des boutiques et à la poste. J'étais arrivé au milieu de l'après-midi et, quelque envie que j'en eusse, je ne pouvais pas m'arrêter pour poser des questions. Je pensais que si quelque chose de nouveau était survenu, le juge Peck devait être au courant. Et je me disais que ce serait le comble, s'il y avait eu un autre meurtre.

Mais il ne s'agissait pas d'un autre meurtre.

Pendant mon absence, l'Attorney s'était ancré, de plus en plus, dans sa conviction et il s'était transporté, avec le shériff, chez Alexandre et l'avait mis en état d'arrestation provisoire. Le Juge rentrait justement de Baraboo et il avait l'impression que l'affaire était à un tournant dangereux.

— Si Meyer voulait se modérer et résister à ses impulsions, me dit-il, on pourrait poursuivre utilement les investigations à une allure plus lente. Cependant, Meyer avait fini par se rendre aux conseils du juge et avait relâché Alexandre sous caution. Par ailleurs, le juge était contrarié parce qu'il avait appris qu'en dépit des sages instructions qu'il lui avait données, Wellwood Saunders ne tenait pas sa langue. Il était allé à la

banque et l'un des directeurs, lui ayant courtoisement demandé s'il avait l'intention de retirer les fonds provenant de son héritage quand il aurait été envoyé en possession, il avait, tout haut, exprimé ses doutes sur la provenance de cette fortune. Naturellement, cela s'était su. Car vous ne pouvez même pas faire une plaisanterie à Sac Prairie sans qu'il se trouve quelqu'un pour la tourner à votre détriment.

— Moro est-il maintenant en liberté? demandai-je.

— Oui, je l'ai ramené avec moi. Je l'ai conduit directement chez lui et lui ai enjoint de ne pas bouger et de ne rien dire.

— Je pense qu'il le fera, dis-je sarcastiquement.

Le vieil homme haussa les épaules, il était irritable.

— Et maintenant, à vous. Qu'avez-vous trouvé?

Je lui rendis compte de mes démarches. Il m'écouta attentivement, jusqu'au moindre détail. Je me rappelais bien toutes les conversations intéressantes et les lui répétai. Et je lui montrai les deux photographies.

— Il y a beaucoup de ressemblance entre Alexandre et son père, remarqua-t-il. Qui est le barbu?

Il n'y avait pas d'indication sur la photographie. Je le remarquai pour la première fois. — C'est l'autre victime : Williams.

Il me fit tout répéter pendant qu'il restait penché sur sa chaise, les yeux clos, le front entre les mains. Il resta là, un grand moment, en silence. Le soleil éclairait obliquement les façades. L'angélus sonnait, les enfants rentraient de la rivière, rapportant leurs costumes de bain.

— Il est intéressant d'observer que ce n'est pas la première fois qu'apparaît le nom de Claiborne Jeffers, commenta-t-il finalement.

— En effet, dis-je, ce n'est pas la première fois. Il était dehors, la nuit du meurtre de Silver, observant les étoiles, à ce qu'il a dit. Et, certainement, il avait facilement accès à la chambre de Jeffers. Et il était sur place au moment des déprédations.

— Il avait toutes les facilités. Mais rien, jusqu'à présent, ne vous avait indiqué qu'il fréquentât son frère dans le Sud-Ouest?

— Ce qui veut dire qu'il faut lui poser quelques questions?

— Est-ce prudent?

Il m'arrivait, parfois, de ne pas comprendre les réflexions du vieil homme. Je lui demandai de m'expliquer celle-ci.

— Il y a eu beaucoup de questions posées, récemment, trop, j'en ai peur, dit-il, songeur.

— Moro et Saunders? Moro particulièrement?

Il fit signe que oui.

— Eh bien, décidément, que faisons-nous? Allons-nous nous attaquer à Claiborne ou bien envoyer tout au diable?

— Ne vous découragez pas. Chaque chose en son temps, Lorin.

Nous n'avons pas trop de la nuit pour réfléchir sur ce que nous avons appris. Attendons donc et voyons ce que demain nous apportera.

## IX

Le lendemain fut fertile en émotions.

Il commença par des coups frappés à la porte avant que nous soyons levés : c'était le porteur de glace. Il était impatient et, tout en tapant, donnait de la voix.

J'entendis la fenêtre du juge qui s'ouvrait.

— Bonjour, Tim, qu'y a-t-il?

— Ils vous demandent à Deckerman's Lane. Le docteur Considine.

Je me levai et m'habillai pendant que le juge descendait dans le hall. Il ne dit pas un mot. Il savait que j'avais entendu. Mrs. Carr rentrait de chez une voisine. A l'est, le soleil commençait juste à se montrer. Il n'était pas tout à fait six heures.

Nous fûmes à Deckerman's Lane avant que le porteur de glace eût eu le temps de servir plus d'un client.

Nous tombâmes sur tout un rassemblement.

La première chose qui me frappa fut la vue de toutes les femmes de la tribu des Bensiner et des Jeffers, groupées autour de Marcia, en proie à une vraie crise de nerfs. Au moment où nous descendions de voiture, Régina Bensiner était en train de lui donner de grandes tapes. Elles étaient toutes en vêtements de nuit, kimonos ou négligés et formaient un petit groupe compact à une centaine de yards au nord de la propriété, là où se trouvaient un bois d'acacias et un bosquet de lilas. Derrière les femmes, les hommes, Hector, Claiborne, Alexandre Moro, ainsi que le jardinier. Hélen Jeffers et le docteur Considine étaient penchés, tous deux, sur une forme inerte allongée au bord de la rivière.

C'était Wellwood Saunders.

— Mort? demanda le juge.

Le docteur Considine hocha la tête. Non, mais sérieusement malmené. Probablement laissé pour mort. Il a eu de la chance. Quand, d'autorité, Régina Bensiner eut fait quitter la place à Marcia et l'eut fait rentrer à la maison, le docteur Considine expliqua que Marcia s'était précipitée sur Saunders, arrêtant la voiture d'ambulance au moment où elle allait l'emporter. L'ambulance était venue du poste de la police et le docteur Considine partit, à sa suite, pour l'hôpital, dans sa propre voiture.

Nous restâmes donc, avec Alexandre, Hector, Hélen et Claiborne. Régina et Louise avaient accompagné Marcia. Claiborne,

à son habitude, se tenait un peu à l'écart, comme s'il était trop timide pour se mettre en avant.

Le juge promena son regard, de l'un à l'autre, pour l'arrêter finalement sur Alexandre.

Alexandre ne demandait pas mieux que de nous dire ce qu'il savait.

Marcia et Wellwood avaient eu une autre dispute, la nuit précédente. Wellwood était sorti de la maison et descendu en ville, probablement, tandis que Marcia allait se coucher. En se levant le matin, Marcia s'était sentie pleine de remords : elle était allée frapper à la porte de Wellwood. Il ne répondit pas. Elle l'appela par son nom. Toujours pas de réponse. Elle appuya sur le loquet. La porte n'était pas fermée; elle entra. Voyant qu'il n'était pas là, elle s'était inquiétée et était sortie en vêtements de nuit de la maison pour le chercher. Elle l'avait trouvé baignant dans son sang. Rentrant à la maison, elle avait téléphoné et alerté tout le monde. C'est au moment où elle s'était retrouvée, près de Wellwood, avec les autres, qu'elle avait perdu le contrôle d'elle-même. C'était tout.

Le juge Peck ne dit rien.

— Je suppose qu'on m'arrêtera encore, dit Alexandre, avec une pointe d'aigreur.

— Je ne sais pas, dit le juge. Venez, rentrons à la maison.

Nous nous retrouvâmes au salon avec Régina Bensiner. Pendant que les dames remontaient s'habiller, le juge entreprit Claiborne Jeffers. Il s'avança avec défiance et écouta avec une attention un peu comique.

— Claiborne, nous avons appris que vous aviez l'habitude d'aller voir votre frère Hardin, quand il habitait l'Arizona. Est-ce exact?

— Mais, oui.

— Pourquoi ne nous l'aviez-vous pas dit?

— Vous ne me l'avez pas demandé.

On se demandait s'il était le type du professeur distrait ou s'il était moins simple qu'il ne paraissait.

— Vous n'avez pas songé que c'était une chose importante à faire connaître?

— Ma foi, non.

— Claiborne, que savez-vous de la façon dont votre frère a fait fortune?

— Rien.

Il était ingénu comme un enfant. Il n'avait pas plus l'air d'un coupable que le juge lui-même.

Sur les pressantes instances du juge, il dit qu'il était allé régulièrement passer quelque temps chez son frère tous les étés, mais ses souvenirs étaient trop vagues pour préciser combien de fois. En somme, il allait prendre des vacances à un endroit où il n'avait pas à dépenser beaucoup d'argent et dont la faune et la flore étaient intéressantes. Il était de ces gens

devant lesquels le monde pouvait crouler, sans qu'ils cessent d'aller à leurs occupations et sans y prendre garde.

Il se rappelait un peu le père d'Alexandre et, certainement, il avait connu Jack Silver mais n'avait aucune raison de le fréquenter, quoique parfois Silver lui eût procuré de remarquables spécimens pour sa collection de libellules et de papillons.

Au moment où nous en terminions avec lui, Régina Bensiner avait réussi à remettre Marcia d'aplomb, à quoi n'avait pas peu contribué l'assurance que Saunders avait toute chance de s'en tirer. Elle était maintenant en état de parler.

— Je regrette de vous importuner dans un pareil moment, dit doucement le vieil homme, mais, dans l'intérêt de Wellwood, il faut que nous sachions tout sur l'attentat dont il a été victime. Il n'y a pas de doute que l'auteur de l'agression voulait le tuer et que c'est le même qui a également tué Hardin Jeffers et Jack Silver. Il faut que nous le trouvions sans délai.

Elle comprit et fit de son mieux, bravement, luttant pour contenir ses larmes et répondant à toutes les questions.

Elle admit que Wellwood avait négligé les avis du juge. Elle aussi. Elle nous parla de la dispute qu'elle avait eue avec Wellwood, au sujet de l'héritage. A présent, elle ne voulait plus en entendre parler.

— A quelle heure Wellwood était-il sorti?

— Il faisait nuit. Peut-être huit heures et demie.

Manifestement, donc, il avait été attaqué à son tour. Quelqu'un s'était caché dans le bosquet de lilas pour le guetter et l'avait frappé au moment où il se préparait à rentrer à la maison.

— Vous n'aviez pas attendu son retour?

— Non. J'étais en colère. Je pensais que, si je l'attendais, la dispute recommencerait; aussi je m'étais mise au lit.

C'est ainsi qu'elle ne s'aperçut qu'au matin qu'il n'était pas rentré.

Elle redit ce qu'avait déjà raconté Alexandre, comment elle avait frappé à la porte de sa chambre et l'avait trouvée vide. Alors, tout ce que vous m'aviez dit me revint à l'esprit et j'eus peur. Je me précipitai hors de la maison, mais je n'allai pas plus loin que le coin de la maison. C'est là que je le trouvai. Elle se mit à trembler.

— Calmez-vous, lui dis-je, il n'est pas en danger. Il s'en tirera.

Elle ferma les yeux et serra les lèvres.

Le juge Peck fit signe à Régina Bensiner de l'emmener.

Lorsqu'elle fut partie, le vieil homme hocha la tête gravement.

— Si Saunders avait été attaqué en allant à la ville, le fait aurait dû être imputé à quelqu'un de la maison; mais, maintenant, nous savons que l'agresseur pouvait venir aussi bien de la maison que de la ville.

C'est ce que dit le juge Peck, au bout d'un moment. Il était

clair que la victime était attendue à cet endroit et qu'on savait qu'elle devait y passer. Mais l'agresseur venait-il du village ou d'ici, c'est ce qu'il était impossible de savoir.

J'avais inspecté les lieux avant que nous rentrions à la maison et il n'y avait aucun autre indice que quelques traces de lutte et aussi les marques d'une personne assez forte qui s'était cachée dans le fourré. Je ne pus relever aucune empreinte de pas.

— Oui, dis-je, Saunders parlait trop.

— Oui. Au point que tout le monde savait qu'il posait des questions et de ce fait on ne peut remonter jusqu'au coupable.

Nous en étions là lorsque l'Attorney arriva. Il était seul et plus monté que jamais. Il fit irruption dans le salon, à la grande indignation de Mrs. Bensiner, et ferma la porte derrière lui. Il se planta là, avec un ricanement sarcastique.

— Voilà, dit-il enfin, vous vous précipitez à Baraboo, vous vous portez caution pour Moro et, maintenant, qu'allez-vous récolter?

— Pas tout à fait un autre meurtre, dit le juge en souriant.

— Où est Moro?

— Oh! quelque part dans la maison. Vous imaginez-vous qu'il est déjà à des lieues d'ici?

Certainement, Meyer l'avait cru. Il mesura ses paroles :

— Appelez-vous encore cette agression une coïncidence?

Le juge Peck hocha la tête.

— Non, je m'y attendais : ou plutôt, je prévoyais un autre meurtre. Dieu soit loué que ce ne soit pas arrivé.

— Vous vous attendiez à ce que quelqu'un attaque Saunders?

— Saunders ou Moro.

— Oh! Moro — il frémit de colère — je veux parier que, si nous l'avions tenu sous clef, rien ne serati arrivé.

Derrière lui, la porte s'ouvrit doucement et Alexandre se glissa comme un chat dans le salon.

— Je suppose que si ces paroles venaient d'un autre que vous, on pourrait lui en demander compte en justice, dit-il, d'un ton passablement méprisant. Et, se tournant vers moi : Quelle est au juste la loi?

— Oui, vous le pourriez, répondis-je. Et je me demande même si vous ne le pouvez pas dans le cas actuel?

Mais Meyer n'écoutait pas. Il considérait maintenant Moro comme un carnassier sa proie.

— Monsieur Moro, où étiez-vous, la nuit dernière?

— J'étais dehors, dans l'obscurité, monsieur Meyer. Je n'ai aucun témoin de ma sortie, ni de mon retour et personne ne m'a vu. De plus, je crois devoir vous avertir que, si je voulais commettre un meurtre, je m'y prendrais mieux.

Il était admirable d'audace et de fierté juvénile. Il dominait Meyer.

— Vous admettez cela? s'exclama ce dernier.

— Je ne crois pas avoir admis rien de plus offensant que ce que vous avez insinué.

— Allons, Meyer, dit le juge d'un ton lassé. Pourquoi toujours des scènes chaque fois qu'il arrive quelque chose.

— Il est ainsi fait, dis-je. N'est-ce pas, Casimir?

L'Attorney était très sensible à son petit nom.

— Vous, fermez ça, Fenner. Je suis toujours le responsable, et le juge le sait aussi bien que moi.

— La responsabilité ne doit jamais se transformer en irresponsabilité, dit Alexandre, sans se soucier d'aggraver les choses.

— Je suis bien loin d'être d'accord avec vous.

— Je regrette de ne pouvoir vous fournir un motif de l'agression que vous m'imputez.

Le juge Peck se mit à rire.

— Il faut voir, dit-il ensuite, quelle est la meilleure façon d'arriver à un résultat. Se disputer n'avance à rien, ni d'un côté, ni de l'autre. Si l'Attorney croit avoir des preuves ou des présomptions suffisantes, qu'il arrête Alexandre une seconde fois. Dans ce cas, je prendrais sa défense et je me fais fort de l'emporter. Sinon qu'on écoute la voix de la raison et qu'on délibère posément.

Meyer se laissa tomber sur un siège qui gémit sous son poids. Alexandre s'assit au bord d'une table, un genou dans ses mains.

— Messieurs, dit Alexandre du ton d'un homme qui prend un certain plaisir à la situation, je n'ai ni inclination, ni motif pour tuer et il doit vous être apparu, depuis le temps, que, bien loin d'être le gibier que vous pourchassez, je suis de l'autre côté de la barricade, précisément le vôtre.

L'Attorney renâcla.

Le juge, à l'étonnement de Meyer, dit, nettement, que c'était depuis longtemps évident.

Alexandre expliqua qu'il cherchait seulement à découvrir quel était l'auteur de la mort de Jeffers et ce pour des raisons personnelles.

— Eh bien, je vais vous en donner une, dit Meyer, froidement.

A ce moment la porte s'ouvrit et Mrs. Régina Bensiner se dressa sur le seuil.

— Puisque cette enquête dégénère en dispute, je vous prie, messieurs, d'aller autre part.

Meyer allait se fâcher, mais le juge Peck s'interposa :

— Tranquillisez-vous, Mrs. Bensiner, nous étions sur le point de partir.

Nous terminâmes notre conférence à l'hôpital où Alexandre ne nous accompagna pas. Cet hôpital était petit, à un étage, avec quatre lits seulement et, pour le moment, un seul patient, Saunders. Il y avait deux infirmières en principe, mais, actuellement, une seule était de service. Le docteur Considine était encore là en conversation avec un spécialiste venu de Madison

et nous attendîmes qu'il eût fini. Meyer était impatient et toujours fort irrité.

A la fin, la consultation se termina. Le spécialiste prit congé et le docteur Considine se tourna vers nous.

— Eh bien, il l'a échappé de justesse, dit-il.

— Il s'en tirera? demanda Meyer.

— Nous avons tout lieu de l'espérer.

— Croyez-vous qu'il ait eu la possibilité de voir son assaillant?

Le docteur Considine hésita :

— C'est bien possible.

Le juge Peck observa que toutes les probabilités étaient en faveur du contraire. D'un autre côté, il était certain qu'il y avait eu lutte, puisque le coup initial, manifestement porté avec l'intention de tuer Saunders, avait été dévié. La possibilité existait donc, quoique très faible.

— Pourquoi n'a-t-il pas achevé sa victime? demanda l'Attorney.

— Probablement, répondit le juge Peck, quelqu'un lui aura fait peur et, une fois qu'il se sera éloigné, il n'a pas osé revenir.

Meyer concéda que c'était possible, sans plus discuter. Il nous demanda, alors, où nous en étions de notre enquête.

Le juge le mit au courant.

— Alors, conclut Meyer, d'après vous, Moro serait aussi exposé que Saunders? Si c'est le cas, comment se fait-il qu'il n'ait pas été attaqué et que l'attentat contre Saunders ait eu lieu précisément la nuit qui a suivi la libération de Moro?

— D'abord, Moro est trop prudent pour se laisser surprendre. Il a une finesse qui manque à Saunders.

Meyer accueillit cette remarque par un grognement.

— Le fait que l'attentat a eu lieu la nuit dernière est une simple coïncidence.

— C'est une manière de voir.

— Alexandre nous a dit que, s'il avait la possibilité de commettre l'attentat, il n'avait pas de motif. Or, quoi que vous en pensiez, c'est vrai. Quel motif aurait-il pu avoir?

— Mais Saunders pouvait connaître des faits qui, révélés, pouvaient mettre en danger Moro et les autres meurtriers.

— Cela supposerait que Saunders y aurait participé ou connaîtrait leur auteur et, en outre, il faudrait que Moro fût le coupable. Toujours votre vieille théorie.

— Je ne veux pas vous paraître déraisonnable, dit Meyer doucement, mais Moro a la part du lion : n'hérite-t-il pas de la moitié de la fortune de Jeffers et de toute celle de Jack Silver? Cela me paraît un mobile aussi sérieux qu'on peut le désirer.

— Alexandre a un compte en banque d'environ quatre mille dollars. Il ne dépensait pas toute sa pension et faisait des économies; pourquoi aurait-il commis un meurtre puisqu'il héritait de toute façon? Non, Meyer, dit le juge en branlant la tête, je regrette, mais cela ne tient pas.

Je m'attendais à ce qu'il dise un mot au sujet de Claiborne, mais il n'en fit rien.

— Trouvez-moi quelque chose de mieux, dit Meyer.

— Je le ferai, si vous m'en donnez le temps.

L'Attorney lui jeta un regard interrogateur, mais la figure du juge resta impénétrable.

Le docteur Considine suggéra que nous ferions mieux de sortir.

— Saunders a absolument besoin de repos, dit-il, et je ne réponds de rien si on ne le laisse pas en paix.

Nous allâmes nous installer sur la promenade.

Meyer réfléchit un moment.

— La question, dit-il enfin, en regardant le juge Peck, est de savoir combien de temps il vous faut.

— Oh! un jour ou deux.

Je regardai le juge. Il parlait bien sérieusement.

— Très bien, juge, mais je ferai surveiller l'hôpital, bien entendu.

— Non, dit doucement le juge Peck, il faut que vous me laissiez ce soin.

— C'est impossible!

— Si, vous le pouvez.

Quand nous rentrâmes chez nous, nous trouvâmes Mrs. Régina Bensiner qui nous attendait. Elle venait d'arriver et était manifestement d'une humeur qui ne présageait rien de bon. Le fait qu'elle s'était dérangée, en personne, était significatif. Elle ne sortait qu'en cas d'« absolue nécessité ». Dorothy Carr eut une moue significative en nous ouvrant la porte.

Elle s'assit, très grande dame. Toute son apparence était royale.

— Maintenant, dit-elle, de quoi vous occupez-vous?

— Du meurtre, dit le juge.

— Qu'est-ce que vous avez dit à Claiborne?

— Nous lui avons posé quelques questions.

— Quelles questions?

— Demandez-le-lui.

— Je l'ai laissé plongé dans ses insectes. Mais il a autre chose en tête; ce que vous lui avez dit, hier, l'a bouleversé et il s'est jeté dans son travail pour se calmer. Je crois que ça ne lui vaut rien.

— Cela ne lui fera probablement pas de mal.

— Paraissait-il inquiet? demandai-je.

Elle me jeta un regard de côté, mais s'adressa au juge.

— Non. Il était seulement bouleversé. Je suis fâchée que vous l'ayez mis dans cet état.

— Ce sont de ces choses qu'on ne peut éviter, répondit le juge.

— Et Hélène est dans sa chambre, priant comme si elle

redoutait la vengeance divine. Et Alexandre! Oh! mon Dieu, ce garçon!...

Le juge Peck fronça les sourcils.

— Que fait-il?

— Il nettoie l'arme d'Hardin.

— Un revolver?

— Oui. et en chantonnant. Il a l'air très content.

— Intéressant, dit le juge Peck pensivement, avec un éclair de malice dans les yeux.

— Vous pouvez bien trouver cela intéressant, mais que dois-je penser? Toute ma maison est sens dessus dessous. Je ne puis compter sur personne. Ce n'est pas drôle.

Evidemment, si on considérait que tout le village ne s'occupait que des derniers événements qui avaient rejeté au second plan tous les menus potins habituels, les mots « pas drôle » étaient une expression modérée pour exprimer la situation chez les Bensiner.

— Comment va Marcia? demanda amicalement le juge.

— Pauvre petite! Elle semble plus résignée maintenant; mais nous avons eu toutes les peines du monde à l'empêcher d'aller rejoindre Wellwood. Elle hocha la tête, de plus en plus irritée. Si vous saviez combien je déteste toute cette publicité. La maison est assiégée par les journalistes, et chaque fois qu'on m'appelle au téléphone, c'est pour me demander une interview.

Le juge Peck ne dit rien.

— Et Wellwood? dit-elle alors. Qu'y a-t-il de nouveau?

— Nous avons une indication intéressante à son sujet, Régina. Nous avons quelque raison de croire qu'il aura vu son agresseur et pourra l'identifier. S'il reprend connaissance demain, comme je le crois, il est probable que nous saurons le nom du meurtrier et que nous pourrons en terminer avec cette désagréable affaire.

— Ce serait trop beau, dit-elle. Dieu merci! Au moins les dévastations ont pris fin. Mais s'il n'y avait eu que cela!

— Je crois que nous allons en finir bientôt, dit le juge d'un ton rassurant.

Il réconforta Mrs. Bensiner et, finalement, parvint à la congédier.

Il m'appela alors en toute hâte.

— Téléphonez à Considine et voyez s'il peut laisser son patient, un petit moment, pour venir me trouver. Ensuite, dites à Alexandre de venir.

Il croisa les mains derrière le dos et se mit à se promener de long en large pendant que j'allais téléphoner. Tous les signes convergeaient vers un dénouement rapide. J'étais très intrigué. Cependant, je gardai le silence, sachant qu'il ne fallait pas interrompre le juge quand il réfléchissait. Quelques minutes après, l'auto du docteur s'arrêta devant la porte.

— Qu'y a-t-il, Ephraïm?

— Jasper, c'est au sujet de Saunders. Peut-on le déplacer?

— Ce n'est pas indiqué.

— Je crois que ce serait nécessaire : je soupçonne qu'une tentative sera faite ce soir pour terminer ce qu'on a commencé la nuit dernière. Pour ce motif, je propose qu'à la tombée de la nuit, vous envoyiez la voiture d'ambulance pour le transporter à Baraboo, aussi secrètement que possible.

— Et alors?

— Laissez-nous faire le reste. Avertissez Meyer quand vous aurez transféré Saunders à Baraboo.

Le docteur Considine était hésitant : on le lisait dans ses yeux. Il caressa sa moustache à plusieurs reprises.

— Si sa vie en dépend, peut-être, alors...

— Croyez qu'il y a grand danger à le laisser ici. De toutes façons, nous surveillerons l'hôpital. Mais il peut y avoir du grabuge, des coups de feu. Il est certain que, lorsque le bruit courra que Saunders a vu son assaillant et pourra l'identifier dès qu'il aura repris connaissance, on fera l'impossible pour qu'il ne reprenne pas connaissance. Forcément, l'homme qui a déjà tué deux hommes et essayé d'en tuer un troisième ne manquera pas de commettre un attentat de plus. Il est clair qu'il sent sa position désespérée.

— Est-elle réellement désespérée?

— Oui, mais pas autant qu'il le croit.

— Mais nous pourrions empêcher ce bruit de se répandre, dit le docteur.

— Au contraire, cela irait contre mes desseins et contre l'intérêt de la justice.

Le docteur Considine haussa les épaules.

— Très bien. Je vais avoir une consultation à ce sujet et, si nous jugeons que nous pouvons transporter le patient, ce sera fait. Je vous enverrai un mot, seulement dans le cas où ce serait impossible.

Le juge n'en demandait pas plus.

Alexandre Moro croisa le docteur comme il sortait. Il apparut, dispos et fringant, et fort curieux de savoir pourquoi il avait été convoqué. Il n'était pas le moins du monde inquiet, c'était évident. Au contraire, il affichait plutôt sa conviction intime que personne n'avait rien à lui reprocher.

— Mrs. Bensiner nous a dit que vous nettoyiez l'arme d'Hardin, Alexandre. Avez-vous l'intention de chasser?

— J'ai eu quelque idée de ce genre, dit Alexandre prudemment.

— N'est-ce pas un peu tôt? La chasse n'est pas encore ouverte.

— Peut-être, ce sera un autre jeu. Il rit, découvrant ses dents blanches. J'avais l'intention de passer la nuit avec vous, si vous n'y voyez pas d'inconvénient? Car votre dessein est évident.

— Si évident que cela?

— Certainement, continua Alexandre, sûr de lui-même. Vous voulez vous servir de Saunders comme d'un appât. Aussi, j'ai

pensé que vous ne seriez pas fâché d'avoir de l'aide. Je suis fort bon tireur, vous le savez,

— Vous êtes pénétrant, Alexandre.

— Merci. Je m'y efforce.

— Mais, certainement, continua Alexandre, vous avez un avantage sur moi, vous savez quel est l'homme que vous poursuivez?

Je regardai le juge.

— Oui. Je le sais depuis quelque temps.

— Vous le savez, m'écriai-je un peu vexé. Depuis quand?

— Je l'ai soupçonné avant le meurtre de Silver, mais je n'en ai été sûr qu'après votre retour d'Arizona.

Je ne dis rien. J'étais trop occupé à chercher qui était le coupable. Je repassai tous les suspects dans mon esprit, mais sans rien trouver.

— Nous pourrions l'arrêter à n'importe quel moment, mais ce serait le diable pour le convaincre. Nous avons cet avantage, à l'heure actuelle, qu'il ne sait pas au juste jusqu'à quel point nous sommes renseignés, ni quelles preuves nous possédons. Et quand il saura, aujourd'hui, que nous sommes sûrs que Saunders l'a reconnu, il n'aura plus qu'un parti désespéré à prendre : recommencer son attentat sur Saunders avant qu'il ait parlé.

— La question, dit brusquement Alexandre, c'est de savoir si je puis vous être utile.

— Oui, je le crois, Alexandre, dit le juge. Pouvez-vous venir ici à la nuit noire?

— J'y serai.

— Il y a seulement une chose que je vous recommande, avertit le juge. Ne tirez pas sans nécessité. J'admets que l'homme est dangereux, mais je voudrais bien que la justice puisse suivre son cours régulier.

— Je comprends.

— Très bien, alors. Pas un mot à personne.

Alexandre nous quitta de belle humeur.

— Je puis me tromper, dit le juge Peck, mais je crois que nous tenons notre chance.

— Mais comment pouvez-vous être sûr de connaître le meurtrier?

— Mon Dieu! c'est uniquement affaire de déduction. Le coupable a agi par crainte, d'un bout à l'autre; il a été en parfaite sécurité, pendant des années, et, subitement, sa sécurité s'est trouvée menacée. Cela s'est passé avant le premier meurtre. Maintenant, vous n'avez qu'à réfléchir là-dessus et, par voie d'élimination, vous arriverez à l'homme qui, au fur et à mesure de l'enquête, s'est trouvé acculé au meurtre par peur d'être découvert. Si nous avions assez de preuves contre lui, nous pourrions l'arrêter mais nous n'avons pas encore de quoi le

convaincre de meurtre et l'Attorney est en droit de nous le demander.

— Ne me laissez pas languir, dis-je, qui est-ce?

Le juge refusa de répondre :

— Pas encore, Lorin. Il faut que vous le trouviez vous-même. C'est un problème de déduction : il ne comporte qu'une réponse. — Il s'assit. — Maintenant, vous allez aller de place en place : tavernes, bureau de poste, boutiques, partout, et répandre le bruit que nous attendons que Saunders parle, que nous avons des raisons de croire qu'il a vu son agresseur et qu'il pourra le nommer demain. Confirmez également qu'il est à l'hôpital, gardé par une infirmière. Nous ne pouvons pas le faire savoir directement à l'intéressé, mais nous pouvons compter sur les gazettes vivantes du village pour qu'il en soit immédiatement informé.

## X

Le premier problème qui se posait, cette nuit-là, était d'écarter l'infirmière. Ces infirmières ne vivaient pas à l'hôpital, mais dans un petit bâtiment près de la poste. Le juge présumait que le meurtrier surveillerait l'hôpital. Une petite lumière restait allumée dans la chambre où Saunders était censé se trouver. (En fait, comme convenu, il avait été discrètement transporté, à la tombée de la nuit, à Baraboo.) L'infirmière devait en principe se trouver dans la chambre du malade. Il n'était pas impossible de supposer qu'elle s'absentât, de temps en temps, pour aller jusque chez elle, et c'est à ce parti que nous nous arrêtâmes. Le juge lui donna pour instructions de faire ce trajet à peu près toutes les heures, en retardant, chaque fois davantage, le moment de son retour. Si le bandit était réellement en observation, il ne manquerait pas de saisir l'occasion d'entrer pendant une de ses absences.

Le second problème fut soulevé par Alexandre.

Le lit avait été arrangé comme si le patient s'y trouvait encore. Mais Alexandre trouvait que l'illusion n'était pas assez complète. Après tout, il y avait de la lumière et on pouvait assez bien distinguer les objets. Ce que voulait Alexandre, c'était prendre, lui-même, la place de Saunders dans son lit. Le juge Peck s'y opposait.

— Vous savez combien c'est risqué, Alexandre.

Oui, Alexandre le savait, mais il avait l'arme d'Hardin.

— Il peut simplement rester sur le seuil et faire feu, dit le juge.

— Je crois qu'il voudra d'abord s'assurer que Saunders est

là. De toutes façons, je ne crains rien. Je me coucherai de côté, face à la porte et, s'il tire, j'en courrai le risque.

En conséquence, il s'enveloppa la tête de bandages, et, avec un air de grande satisfaction, il se glissa dans le lit, tout habillé, après avoir enlevé ses souliers et sa veste. Il s'installa, tira les couvertures sur lui et parut très à son aise.

— Il peut simplement viser la tête bandagée et tuer, objecta le juge.

— Ce serait fou, répliqua Moro. Puisque Saunders est censé sans connaissance, un couteau ne ferait pas de bruit.

Il n'y avait pas de réponse à cela. Aucun de nous ne savait si quelqu'un viendrait et de quelle arme il userait. Personnellement, je supposais plutôt qu'il se servirait d'un instrument contondant, comme il l'avait fait la nuit dernière. Un seul coup pouvait suffire, théoriquement du moins.

Le juge s'assit devant la porte et moi, je me tins à son côté derrière une petite table de sorte que l'arrivant ne puisse me voir. Nous étions armés. Le juge avait clairement montré que, seul, un désespéré pouvait faire cette tentative à l'hôpital; et, de fait, seul un désespéré pouvait avoir laissé derrière lui un pareil carnage.

Il était dix heures quand nous eûmes définitivement pris position. Le juge ne s'attendait à aucune attaque avant minuit, car les soirées d'été sont longues. Nous étions entrés par la porte de derrière, la même qui avait été utilisée pour emporter Saunders. Nous pouvions, sans danger, converser quelque temps à voix basse. L'hôpital se trouvait dans une rue qui était traversée par les gens allant au théâtre ou en revenant et l'homme qui s'était montré si prudent, dans les attentats précédents, ne risquerait pas certainement la malchance d'être aperçu par les passants.

Il y avait une question qui troublait Alexandre et qui n'avait pas de rapport direct avec les événements de cette nuit, mais qui en disait long sur ses arrière-pensées. Il voulait savoir s'il devrait restituer le montant de son compte en banque. Cela impliquait qu'il avait déjà accepté le fait que l'argent, à lui légué, devrait en toutes probabilités retourner à la banque de Venturna ou à la compagnie d'assurances qui avait remboursé le vol et montrait combien il était au courant du problème.

— Non, je ne crois pas, Alexandre, dit le juge. Seulement dans le cas où il serait prouvé que cela provenait du vol.

— Je n'en sais rien.

— Ni personne, pour sûr.

Cette réponse parut apporter un grand soulagement à Alexandre et il expliqua ses projets. Il avait commencé à mettre de côté cet argent avant d'avoir conçu des soupçons sur Hardin. Il avait l'intention de continuer ses études et de revenir dans l'Arizona.

La nuit survint. A plusieurs reprises, l'infirmière était passée

en nous murmurant qu'elle allait à la maison et, à chaque fois, elle était restée un peu plus longtemps absente. Le juge prenait, évidemment, toutes ses précautions pour sa sauvegarde. Un peu après onze heures, quand le cinéma ferma ses portes, nous entendîmes les gens revenir et l'écho de leurs rires et de leurs commentaires parvint jusqu'à nous. Mais, à onze heures trente, tout était redevenu calme.

Inutile de dire que nos nerfs étaient tendus à l'extrême limite. J'étais attentif au moindre bruit. Je m'imaginai, une fois, qu'Alexandre était endormi et l'appelai doucement.

— Je suis éveillé, répondit-il. Et n'ayez pas peur que je m'endorme.

Un peu après minuit, l'infirmière se montra et nous dit qu'elle allait à la maison probablement pour la dernière fois. Nous eûmes tous le sentiment que cette fois serait la bonne : si l'assassin n'apparaissait pas maintenant, suivant toute probabilité, il ne viendrait jamais. Pourtant, même s'il se croyait sûr que Saunders ne l'avait pas vu, les racontars du village avaient eu le temps de lui parvenir, et, dans son angoisse, il devait être poussé, même, contre sa précédente conviction, à une action désespérée. Il pouvait songer à s'enfuir sans doute. Mais la fuite ne rentrait pas dans sa ligne de conduite. Il avait commencé à tuer pour n'être pas découvert. Il continuerait.

L'obscurité s'épaississait. Elle entrait comme une chose vivante, luttant contre la faible lueur de la veilleuse qu'éclairait le lit; du dehors, s'élevait le bruit grandissant du vent à travers les arbres. La rue était déserte : pas une voiture, pas un passant.

Je regardai par la fenêtre, de temps en temps. Il y avait à peine quelques minutes que l'infirmière était partie, lorsqu'il me sembla entrevoir une ombre. Ce ne fut qu'un éclair. Elle disparut. J'étais sur le point de parler, mais je n'osai pas. Je tendis l'oreille pour écouter si la porte s'ouvrait.

Il n'y eut aucun bruit.

Soudain, l'obscurité sembla se condenser et prendre la forme d'une figure rampante qui semblait se glisser dans la chambre et, avant que j'aie pu m'en apercevoir, l'inconnu était penché sur le lit, un bras levé pour frapper la tête enveloppée de bandages, qui gisait devant lui.

Mais Alexandre veillait. Avec le plus grand sang-froid, il fit feu.

L'inconnu resta une seconde immobile; puis, son bras retomba et, sans bruit, il tomba sur le lit et, de là, glissa sur le plancher.

Le juge Peck alluma l'électricité.

Alexandre bondit comme un chat et retourna l'homme.

C'était Hugo Wells, le caissier de la banque.

— Il n'est pas mort, dit Alexandre.

Je vins l'aider et nous le relevâmes.

— Appelez le docteur, Alexandre, dit le juge, le téléphone est là dehors.

— Je pensais à Claiborne, dis-je.

— Oui, je supposais que vous auriez cette idée. Vous n'y étiez pas. Mettez une barbe à Wells et j'espère que vous reconnaîtrez Herbert Williams, ancien président de la Citizen Bank à Venturna, soi-disant décédé dans la basse Californie. J'avais toujours eu l'impression que votre Williams était trop héroïque pour être vrai. Il pouvait bien abandonner quelque vingt-cinq mille dollars pour quatre fois plus, n'est-ce pas?

Je défaisais les habits de Wells. Alexandre l'avait atteint à l'abdomen.

Alexandre rentra dans la chambre.

— Le docteur Considine arrive.

— Est-ce qu'il mourra? demanda Alexandre.

— Sans aucun doute, fit le juge avec une gravité ironique.

Il avait son dessein en parlant avec cette crudité. Wells l'avait entendu. C'est ce que voulait le juge. Il ouvrit les yeux et commença à s'agiter.

— Restez tranquille, dit le juge, vous ne ferez qu'abréger votre vie.

Wells le regarda.

— Nous vous connaissons, Wells ou Williams, comme vous voudrez, poursuivit le juge. Et nous savons que vous avez tué Jeffers et Silver.

— Qu'il soit maudit! Il était toujours après moi. Il disait toujours — et il était mourant — qu'il voulait me dénoncer. J'étais à la banque, j'avais une maison ici, j'avais investi tous mes fonds, je ne pouvais pas les retirer tout de suite...

C'était de Jeffers qu'il parlait.

— Il ne vous a jamais pardonné d'avoir tué Moro, dit le juge. Parce que c'est vous seul qui avez eu cette idée.

Il fit signe faiblement que oui.

— Qui a pris l'argent à la banque? Vous ou Jeffers?

— C'est moi. Il était convenu que Moro ferait seulement sauter le coffre et s'en irait.

— Non, j'étais là. Je l'ai tué à l'intérieur, je l'ai porté dehors et j'ai tiré de nouveau, pour qu'on entende.

L'affaire commençait à devenir claire. Ce n'était pas très beau.

— Et le plan?

— Il était de moi, dit Wells, non sans une nuance d'orgueil.

On commençait à voir comment l'affaire avait commencé et les questions du juge éclaircirent peu à peu toute l'histoire. L'idée de cambrioler sa propre banque était de Williams et il s'était assuré la complicité de Jeffers et de Silver. Silver avait été entraîné par Jeffers. Et Moro avait été embauché pour faire sauter le coffre. Le butin devait être partagé en quatre, mais, au dernier moment, lorsque Moro eut fait le plus difficile, Williams se dit : pourquoi partager en quatre? Pourquoi pas en trois? Et il tua Moro, joua la comédie dans la rue et, par la suite, démissionna et disparut. Pendant ce temps, Jeffers avait

emporté l'argent qui fut ensuite partagé. Jeffers et Silver avaient été furieux de l'assassinat de Moro, mais il était certain que sa mort avait eu l'effet paradoxal d'accroître la sécurité des trois autres : la police se trouva orientée vers l'entourage de Moro et se trouva ainsi lancée sur une fausse piste.

Ils tombèrent d'accord pour s'installer à Sac Prairie et Williams y arriva le premier. Il acheta une maison sous son nouveau nom de Hugo Wells, donnant à entendre qu'il était à son aise. Silver vint ensuite; mais, à ce moment, ses moyens financiers avaient baissé, et, en même temps, son sens moral s'était élevé. Non qu'il fût disposé à trahir ses complices, mais il avait réformé son genre de vie. Enfin, Jeffers rentra chez lui, le dernier, mais, auparavant, il avait recommandé Wells à la banque pour le poste de caissier, qui était devenu vacant.

Ils étaient donc là, tous les trois, en sécurité, avec leur argent.

Et ils le seraient restés, si Jeffers, sur le point de mourir, avait pu tenir sa langue, et s'empêcher d'entreprendre, à tout instant, Wells sur la mort de Moro, de parler en dormant, et de taquiner Silver, de temps en temps. Silver était sûr que Jeffers ne parlerait pas, mais Wells ne l'était pas et, son inquiétude augmentant de jour en jour, il se figura que Jeffers, au moment de mourir, laisserait échapper son secret. En fait, Saunders et le jeune Moro lui avaient déjà posé des questions embarrassantes et Jeffers en avait parlé à Wells.

Ce fut fatal pour Jeffers.

Et c'est à ce moment que les déprédations commencèrent. Elles avaient pour but de créer une diversion. Wells espérait que l'ensemble des dégâts dissimulerait le véritable but, qui était de s'emparer des feuilles de rhubarbe. Il les avait distillées à sa maison de campagne, dans les bois et en avait extrait l'acide oxalique qu'il avait versé dans le verre de Jeffers, le jour de sa dernière visite. Toutes ces précautions visaient, surtout, à ne pas éveiller les soupçons de Jack Silver.

Mais l'enquête avait mis Silver sur la voie. Il lui avait, en conséquence, fallu s'en débarrasser. Silver, converti à des idées religieuses, pouvait croire de son devoir de tout dire, au risque de sa propre sécurité. Un rendez-vous avait été pris; ils s'étaient rencontrés dans une île; Wells avait tué Silver, transporté son corps dans le marais où, pensait-il, on croirait que, pris de boisson, il s'était noyé accidentellement; puis il avait lancé sa barque au fil de l'eau.

C'est à ce moment, certainement, que les questions de Saunders sur l'origine de la fortune de Silver étaient venues à ses oreilles. Il se rendit compte que, si l'on commençait à y regarder de trop près, l'affaire de Venturna finirait par se découvrir. Il était déjà allé trop loin pour s'arrêter. D'où, son attentat sur Saunders. Il n'avait pas pu achever sa victime parce qu'il avait été obligé de se cacher à cause du policeman du village, qui faisait sa ronde, à ce moment. Et il n'avait pas osé revenir.

Tout cela s'enchaînait très simplement. Williams avait bien été, dès le début, le quatrième bandit.

L'Attorney arriva et prit Wells en charge. Sa blessure n'était pas mortelle : il passerait en jugement. La preuve serait facile, en raison des aveux qu'il venait de faire devant nous trois.

Nous quittâmes l'hôpital où nous n'avions plus rien à faire.

— Voilà deux cent mille dollars que va regagner la compagnie d'assurances, dit Alexandre.

— Oui, environ, dit le juge.

— Mais, dis-je, comment avez-vous su que c'était Wells?...

— Ça ne pouvait pas être un autre, dit le juge avec cet air patient qui ressemblait fort à de la condescendance. Parce qu'il était le seul qui se trouvât toujours là, aux moments décisifs. De tous les gens qui avaient approché Jeffers, le dernier jour de sa vie, il était le seul à avoir été prévenu tout de suite de l'impression que Silver avait ressentie. Rappelez-vous, Lorin, vous m'avez dit où Silver s'était rendu en sortant du tribunal : chez le bourrelier, le droguiste, à la banque, à la poste; puis, il était parti sur sa barque. Ni le bourrelier, ni le droguiste, ni le directeur de la poste n'étaient des camarades de Silver et Wells n'avait pas, comme Jeffers, toujours vécu à Sac Prairie.

— Et où Saunders a-t-il parlé, pour la première fois, en public? A la banque. Restait à comprendre le mobile du meurtrier. Pour cela, il fallait l'identifier. C'est ce que vous avez fait. Williams était donc tout indiqué. Rien de ce que vous m'aviez dit ne me prouvait qu'il fût mort. Quelqu'un l'avait dit et le reste de la ville l'avait cru, les yeux fermés.

— Eh bien, quand on va tout savoir, il y aura du changement à Venturna, dans l'Arizona, dis-je.

— Au sujet de Mr. Williams, oui. Le juge se tourna vers Alexandre. Je crois bien que vous brûliez, tout le temps, de tirer, Alexandre?

— C'est lui qui avait tué mon père, dit Alexandre.

— Oui, certainement; mais, maintenant, s'il venait à mourir?

— Pour cela, dit Alexandre en souriant de son air tranquille, je ne m'en inquiète pas. Je connais un peu la loi. Il parlait modestement, mais ses yeux brillèrent. J'aurais à comparaître devant un jury, ce qu'on nomme, je crois, *coroner's inquiest* et, puisque j'ai agi à la fois dans l'intérêt de la justice et pour ma propre défense, je suppose qu'il rendra un verdict « d'homicide justifié ». J'aime à croire que Mr. Williams apprécierait ce verdict.

FIN

# PAS DE VACANCES POUR ELVIRE!

**Roman policier inédit de Maurice-Bernard ENDRÈBE**

CHAPITRE PREMIER. — *Réunion de famille.*

La jeune fille en bleu mordit dans sa gaufre et dit :

— Je t'assure, Lisbeth, lorsque Gaby m'a annoncé qu'elle allait se marier, j'en suis restée bouche bée. Je n'aurais jamais pensé qu'elle pût être aussi cachottière, surtout avec deux intimes comme nous!

La jeune fille en rose, à qui l'agent du Rond-Point venait de sourire avant d'étendre son bâton blanc, répondit tout en traversant :

— Maryl, je crois que tu dramatises. Si j'ai bien compris ce que tu m'as raconté, tout s'est passé très rapidement et Gaby n'allait tout de même pas nous télégraphier quotidiennement à Guéthary pour nous tenir au courant de son idylle.

— C'est toi qui exagères. Entre télégraphier quotidiennement et nous envoyer une ou deux lettres en un mois...

— Sans doute préférait-elle tout nous raconter de vive voix, ayant certainement mieux à faire que de passer son temps à nous écrire. Mets-toi un peu à sa place, sapristi!

Maryl n'était nullement convaincue et s'apprêtait à protester, lorsque sa sœur eut une exclamation joyeuse :

— Oh! Maryl, regarde! Je ne me trompe pas, c'est bien tante Elvire!

La jeune fille en bleu suivit le regard de sa sœur et sourit :

— Pas d'erreur possible! J'imagine difficilement qu'elle puisse avoir un sosie... Mais, ma parole, elle est accompagnée!

Devant l'immeuble du *Figaro*, un couple venait à leur ren-

contre. Lui, était un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'un complet de flanelle grise, comme il y en avait certainement cent autres sur les Champs-Elysées. En revanche, sa compagne ne manquait pas d'attirer les regards.

C'était une vieille dame à cheveux blancs qui pouvait avoir une soixantaine d'années. Elle était vêtue d'un ensemble beige orné de soutache s'ouvrant sur un corsage à jabot. Une toque assortie, ornée sur le côté d'une aigrette colonel lilas, coiffait sa tête. Elle avait des gants en irlande et sa main droite s'appuyait sur le haut manche d'une ombrelle grise, tandis qu'un réticule rappelant le lilas de l'aigrette était suspendu à son poignet gauche.

La vieille dame promenait sur les Champs-Elysées cet ensemble suranné avec la superbe indifférence d'une reine que les contingences de la mode ne sauraient atteindre.

— Tante Elvire! dit Lisbeth en s'avançant vers elle.

L'interpellée tourna vivement la tête et sourit en voyant les deux jeunes filles :

— Mon cher Bréval, dit-elle à son compagnon, vous n'avez jamais eu, je crois, l'occasion de faire la connaissance de mes nièces. Ce sont les filles de mon frère, le général d'Escarbagnas. Voici Marie-Louise, la bleue, et Elisabeth, la rose.

En s'entendant donner ces prénoms qu'elles ne jugeaient pas « be-bop » pour un sou, les deux sœurs eurent une légère moue qui n'échappa point à leur tante :

— Oh! je sais que vous préférez des diminutifs plus « modern-style », comme on disait dans ma jeunesse, mais je ne m'y ferai jamais. Voici l'inspecteur Bréval... vous le connaissez de réputation, je suppose.

— Oh! oui, dirent la bleue et la rose avec un ensemble parfait. Elles regardèrent avec curiosité ce policier à qui Elvire apportait souvent l'aide de son étonnante sagacité et qui était un des plus fins limiers de la Police Judiciaire.

— Je m'étonne, dit Elvire Prentice, tandis que ses veux étincelaient d'une malice toute juvénile, que des jeunes filles aussi dans le ton que vous l'êtes soient à Paris en plein mois d'août? Charles-Marie a donc renoncé à ses deux mois de Guéthary?

— Non, ma tante, dit Lisbeth. Papa est resté là-bas, mais nous sommes invitées chez des amis à Deauville et il fallait bien nous arrêter à Paris pour refaire nos valises en conséquence.

— Mais vous-même, tante Elvire, s'enquit Maryl, comment se fait-il que vous ne soyez pas en vacances? Vous êtes bien la dernière personne que nous nous attendions à rencontrer aujourd'hui sur les Champs-Elysées!

— Détrompez-vous, ma nièce, je suis en vacances. J'ai fermé mon bureau du square de Clignancourt, « *Enquêtes en tous genres* » et, bien que l'envie m'en démange, je suis résolue à n'y point mettre les pieds avant septembre. Car je me connais : je ne pourrais pas résister à la tentation d'ouvrir le courrier et

alors... adieu vacances! Je me dirigeais vers les Tuileries dont le cadre sied fort bien à mon genre de beauté. Et vous, mes enfants, où alliez-vous de ce pas?

— Voir une de nos amies, Gaby... Gabrielle Mesurier.

— C'est donc le monde renversé? susurra la vieille dame.

— Comment cela? fit Lisbeth.

— Voyons, Marie-Louise, une impératrice, et Elisabeth, une reine, rendant visite à Gabrielle, une simple favorite!

— Oh! tante Elvire, on ne sait jamais quand vous parlez sérieusement!

— Jamais! rétorqua la vieille dame. C'est l'imprévu et la fantaisie qui font le charme de la vie, et non point les gens sérieux.

— Je m'excuse, intervint l'inspecteur Bréval, mais je dois me rendre au poste du Grand Palais.

— Pour une enquête? s'enquit aussitôt Elvire en passant sur ses lèvres une langue de chatte gourmande.

— N'oubliez pas, chère amie, que vous êtes en vacances!

— Oui, oui, tante Elvire, venez avec nous afin de n'être point tentée.

— Soit, concéda la vieille dame. Au revoir, Bréval... Mais ne manquez pas de me téléphoner tout de même, si je puis vous être de quelque utilité! supplia-t-elle.

## Chapitre II. — *On demande Mademoiselle.*

Lorsque, orpheline à vingt ans, avec une assez jolie fortune, Gabrielle Mesurier avait placé cette dernière dans l'achat d'un hôtel, cela avait fait un certain bruit dans les thés du boulevard Saint-Germain. (Pas un hôtel particulier, ma chère, un hôtel avec des chambres *que l'on loue!*)

Pourtant, l'hôtel La Trémoille, situé dans la paisible rue du même nom, n'était pas un hôtel ordinaire. C'était plutôt une pension de famille de grand luxe où Gabrielle s'était ingéniée à rendre chaque chambre différente, les meublant avec goût et réussissant à leur conférer cette douce intimité qui est bien, d'ordinaire, ce qui fait le plus défaut à une chambre d'hôtel. Si bien qu'au lieu de se ruiner, comme l'avaient prédit les marieuses de Saint-François-Xavier, sa situation ne fit que prospérer.

Elvire Prentice ayant eu, plus d'une fois, l'occasion de scandaliser par ses excentricités ses amies trop compassées, avait de la sympathie pour la jeune fille, mais craignait d'être importune si elle voulait entretenir les deux sœurs de ses fiançailles.

— Non, dit Maryl, vous resterez avec nous. Si elle est gênée, tant mieux! Ce sera sa punition pour nous avoir fait des cachotteries!

— Alors, c'est moi la punition? Charmantes mœurs! pouffa Elvire.

Les trois femmes étaient arrivées dans le hall de l'hôtel et un groom alla les annoncer. Gabrielle Mesurier, grande et blonde dans un tailleur vert bouteille, sortit aussitôt de son bureau, mais son élan fut freiné lorsqu'elle vit l'extraordinaire compagne de ses amies.

— Nous te présentons notre tante, Mme Prentice, dit Maryl.

Le visage de Gabrielle s'éclaira :

— Oh! Madame, comme je suis heureuse de vous connaître! J'ai eu si souvent l'occasion d'entendre parler des enquêtes de *la vieille dame sans merci*, comme vous ont surnommée les journalistes!

Elvire s'épanouit, car les enquêtes policières étaient sa marotte et Maryl fut toute décontenancée de voir ainsi sa « punition » tourner court.

— Alors, ton amoureux? demanda Lisbeth quand elles furent assises dans le bureau directorial, tout en allumant une cigarette dans le vain espoir de scandaliser sa tante, qui se contenta de puiser dans l'étui.

Derrière son large bureau, Mlle Mesurier eut un sourire ambigu :

— Ma chérie, je ne t'ai pas tout dit au téléphone, car tu as couvert ma voix avec tes récriminations. Mais Jean est désormais plus qu'un amoureux pour moi : nous sommes fiancés depuis le début du mois.

— Sans blague! s'exclama Maryl, et, dans son émoi, elle jeta la cigarette, qu'elle venait d'allumer, dans le cendrier automatique qui l'engloutit aussitôt.

— Sans la moindre blague et en voici la preuve, dit Gabrielle en faisant glisser de son annulaire une bague ornée d'une magnifique émeraude.

A ce moment, on frappa à la porte vitrée et un groom entra :

— Mademoiselle, votre appareil doit être en dérangement. La standardiste n'arrive pas à vous passer la communication. Voulez-vous venir jusqu'à la cabine?... On vous demande de Cannes, Monsieur Loth...

— C'est Jean! s'écria Gabrielle.

Elle s'élança aussitôt dans le hall, suivie de ses amies, pépiantes comme des moineaux et d'Elvire, plus posée, mais qui ne pouvait s'empêcher d'évoquer le temps où Michael Prentice lui faisait la cour... un temps où on ne téléphonait pas de Cannes aussi aisément.

La communication dura plus de dix minutes, ce qui eut le don de mettre les deux sœurs sur des charbons ardents. Mlle Mesurier sortit de la cabine, radieuse :

— Il me téléphone que ses parents sont d'accord pour que le mariage ait lieu en octobre! C'est merveilleux! Bien entendu, vous serez mes demoiselles d'honneur!

— Je crois avoir passé l'âge, fit remarquer Elvire imperturbable.

— Mais je compte bien que vous serez dans le cortège, Madame? sourit Mlle Mesurier.

— J'en serai ravie, répondit la vieille dame en ajoutant *mezzo voce :* Mais il y aura, ce jour-là, un homme qui le sera beaucoup moins!

Comme elle se rasseyait derrière son bureau, guettée par trois visages avides de confidences, Gabrielle parut chercher quelque chose.

— Où est ma bague? Je l'avais posée sur le bureau avant d'aller téléphoner.

Le meuble n'offrait rien d'autre à la vue que sa garniture de cuir, le cendrier, le téléphone et un vase garni de roses.

— Tu en es sûre? demanda Lisbeth.

— Oh! oui, je l'avais ôtée pour vous la montrer et comme mon doigt n'est pas encore bien fait à elle, je ne la remets pas rapidement...

— Alors, tu as dû machinalement l'emporter dans la cabine...

— J'ai pourtant bien la conviction contraire.

On alla cependant voir dans la cabine. Rien. La moquette, sur le court trajet séparant le bureau de la cabine, fut inspectée minutieusement sans plus de résultat.

— Il faut donc qu'on l'ait volée, dit la jeune fiancée, consternée. Avez-vous vu entrer quelqu'un dans le bureau, durant que je téléphonais?

— Oui, s'écrièrent les trois femmes avec ensemble.

— Une personne âgée, du type gouvernante ou dame de compagnie, dit Lisbeth.

— Pas moyen de confondre, ne put s'empêcher de sourire Gabrielle. C'est Mlle Groslouis.

— Une petite jeune femme blonde, ravissante, en robe natier, dit Maryl.

— Je vois... C'est miss O'Leary, une jeune Irlandaise.

— Quant à moi, dit à son tour Mme Prentice, j'ai quelque gêne à l'avouer, mais c'est un jeune homme que j'ai remarqué. Brun, avec des yeux gris, un pantalon de gabardine et un veston pied-de-poule.

— Signalement très précis. Je reconnais M. Duval, il est arrivé hier. Avouez que, pour dix malheureuses minutes où je m'absente, il est venu beaucoup de monde. Personne d'autre, par hasard?

— Si, dit Lisbeth, une femme de chambre.

— Je l'ai vue moi aussi, protesta aussitôt Maryl, mais elle n'est pas entrée. Elle s'est contentée de jeter un coup d'œil, depuis le seuil, puis elle est repartie, sans doute parce qu'elle a vu le bureau vide.

— Nous restons donc à trois, dit Mlle Mesurier. Je me demande ce que me voulaient tous ces gens-là. Miss O'Leary, ça s'explique. Elle a reçu une lettre recommandée et j'ai signé pour elle. On

a dû la prévenir et elle l'a prise, car je l'avais glissée dans l'angle de mon sous-main. Elle n'y est plus.

— Je m'excuse, dit Elvire, mais comment cette miss O'Leary, trouvant votre bureau désert, a-t-elle pu deviner où était sa lettre?

— Oh! c'est la troisième lettre qu'elle reçoit en deux jours et comme elle est toujours absente quand passe le facteur, je signe pour elle et mets la lettre à la même place.

— Si tu demandais aux deux autres ce qu'ils te voulaient? suggéra Maryl.

— Excellente idée, approuva Elvire. M. Duval s'est dirigé vers l'escalier.

— Et la vieille demoiselle aussi, dit Lisbeth. Ils doivent être dans leurs chambres.

— Mon téléphone est en dérangement, dit Mlle Mesurier en décrochant le récepteur. Non, tiens, le voilà qui remarche... Donnez-moi le 41, je vous prie... Ici, la directrice... Vous désiriez me voir, Mademoiselle? Ah? Mais, certainement, je vais prévenir la femme de chambre. L'ampoule de sa lampe de chevet est grillée, dit-elle en raccrochant. Elle venait m'en avertir pour que je la fasse changer... Donnez-moi le 27, demanda-t-elle en reprenant le récepteur. Allo, M. Duval? J'étais absente quand vous êtes passé à mon bureau, m'a-t-on dit. Vous désiriez quelque chose?...

Mlle Mesurier parut quelque peu déconcertée par la réponse :

— Ah? Simplement?... Vous êtes trop aimable, je vous en remercie.

— Que voulait-il? demanda Lisbeth quand la communication fut coupée.

— Me présenter ses hommages!

— Hum! intervint Mme Prentice. Il me semble y avoir deux personnes suspectes : Miss O'Leary, qui a pris une lettre sur le meuble même où vous aviez posé votre bague, et ce M. Duval, un peu trop galant pour un voyageur arrivé de la veille.

— Pourquoi pas Mlle Groslouis? protesta Maryl. Dans les romans policiers, c'est toujours la personne que l'on soupçonne le moins qui a fait le coup. Elle est peut-être kleptomane?

— Que tout cela est donc ennuyeux! s'exclama Gabrielle. Je tiens absolument à retrouver cette bague, vous le pensez bien, mais, d'autre part, je ne veux pas couler mon hôtel en importunant les clients avec mes soupçons. Il me faudrait un détective privé...

— Mais tu en as un ici même! s'exclama Maryl. Tante Elvire va te retrouver ta bague... Elle est si habile!

— Veux-tu te taire! protesta Elvire. Tu sais bien que je suis en vacances!

— Oh! Madame, si je vous en priais?... Songez que c'est ma bague de fiançailles!

La vieille dame caressa la poignée de son ombrelle en évitant

de rencontrer le regard d'une de ses nièces, puis elle releva la tête d'un air résigné :

— Ma chère enfant, si vous faites appel à mes sentiments!...

« Une bague volée, c'est peu de chose, pensait l'incorrigible, mais enfin; faute de grives... Et le fait qu'elle ait été volée sous mon nez donne à l'affaire une saveur particulière... C'est une sorte de revanche sur inconnu qu'il me faut prendre! »

— Trois suspects, c'est beaucoup pour une faible femme, poursuivit Mme Prentice en humectant ses lèvres, tic qui trahissait son intérêt. Voyons, réfléchissons un peu avant de commencer...

— Tante Elvire, j'ai une idée! s'exclama Maryl.

— Tout arrive, remarqua philosophiquement la vieille dame, mais sa nièce, très excitée, n'eut cure du sarcasme.

— Que diriez-vous si nous nous chargions chacune d'un des suspects?

— Je dirais que les romans policiers font des victimes ailleurs que sur le papier, mais enfin, puisqu'il va sans doute falloir prendre ces gens en filature et que je n'ai pas le don d'ubiquité, je crois que ton idée en vaut bien une autre.

— Magnifique! s'exclamèrent les deux sœurs, ravies.

— Mais à une condition, dit Mme Prentice, c'est moi qui m'occuperai du jeune homme. Avec les yeux qu'il a, je ne tiens pas à le laisser seul avec l'une de vous.

— Il a le regard mauvais? s'enquit Lisbeth.

— Bien pis, ma chère enfant : séduisant!

— Oh! dans le travail, je ne m'occupe pas de semblables détails, déclara la jeune fille d'un ton péremptoire. Mais il me semble aussi simple que nous nous chargions chacune du suspect que nous avons remarqué? Vous, M. Duval; Maryl, l'Irlandaise, et moi, Mlle Groslouis. Qu'en pensez-vous, ma tante?

— Rien. Tu ne m'en laisses pas le temps... Qu'est ceci?

— Le gong du déjeuner, dit Mlle Mesurier qui avait écouté en silence ses amies discuter avec leur tante. Ne serait-ce pas une excellente occasion pour prendre contact avec vos suspects?

— Si, acquiesça Mme Prentice, mais il est préférable de nous séparer, chacune à une table. J'entrerai, la première, dans la salle à manger, puisque aussi bien il m'est impossible de passer inaperçue, poursuivit la vieille dame avec humour, vos arrivées successives feront diversion et détourneront de moi le feu des regards convergents.

— Quant à moi, dit Mlle Mesurier, mon rôle se bornera à vous souhaiter bonne...

— Surtout pas! s'exclamèrent la tante et les nièces d'une commune voix, tandis que leurs mains cherchaient fébrilement le bois du bureau. Chacun sait que la moindre manie de tout détective amateur qui se respecte, est la superstition.

## Chapitre III. — *Elvire se lance.*

Dans la salle à manger de l'hôtel, deux garçons circulaient à pas feutrés, servant, avec dextérité et le minimum de cliquetis, des mets délicats présentés avec art.

Elvire Prentice était assise près d'une baie donnant sur le jardin et dégustait, avec des mines de chatte qui ne veut pas se mouiller les pattes, la tranche napolitaine terminant son déjeuner.

Face à elle et séparé uniquement par une table vide, M. Duval ayant repoussé son assiette et disposé devant lui un journal plié en quatre, s'essayait à résoudre un problème de mots croisés. Elvire en profita pour examiner son suspect à loisir.

Duval était vraiment un bel homme et il n'y avait rien d'étonnant à ce que Mme Prentice l'eût remarqué dès l'abord. Son visage, aux méplats virilement accentués, était bruni par le soleil et ses larges épaules comme ses mains solides laissaient pressentir un sportif habitué à la vie au grand air. Toutefois, il ne manifestait pas, dans sa mise, ce mépris de la coquetterie allant souvent de pair avec le goût du sport. Ses ongles étaient discrètement manucurés et sa cravate-club était d'une simplicité de grand chemisier.

Tel quel, M. Duval eût pu passer pour un quelconque oisif suffisamment renté, mais ce pouvait être tout aussi bien, estimait Elvire, un de ces escrocs internationaux qui ont tant de charme et s'introduisent dans les meilleurs milieux pour y exercer à loisir leur activité.

Duval inscrivit avec décision un mot qui, apparemment, termina le problème de mots croisés, car après avoir nonchalamment consulté sa montre-bracelet, il quitta la salle à manger sans hâte, après avoir laissé son regard errer avec indifférence sur les autres convives.

Elvire, pour être prête à cette éventualité, avait terminé depuis longtemps sa tranche napolitaine et feint de s'intéresser vivement à une bataille de moineaux dans les massifs. Elle imita donc son suspect, non sans avoir décoché un clin d'œil à Lisbeth et s'être discrètement éclairci la gorge en arrivant à hauteur de Maryl.

Miss O'Leary et Mlle Groslouis, qui étaient arrivées un peu en retard, achevaient seulement de déjeuner avec les gestes posés et lents des personnes pour qui les repas semblent les seuls intermèdes d'une journée monotone.

Mme Prentice arriva dans le hall que de larges stores défendaient contre le soleil inondant la façade, comme M. Duval

gravissait les premières marches de l'escalier, dédaigneux de l'ascenseur.

Elvire ne songeait évidemment pas à le suivre dans sa chambre, aussi s'installa-t-elle dans un confortable fauteuil de rotin garni de coussins de chintz, en formant des vœux pour que son suspect n'ait pas l'intention de faire une petite sieste réparatrice, ce qui l'obligerait, elle, à une interminable faction dans le hall, sous l'œil discrètement étonné du personnel. Cependant, il faisait une telle chaleur, qu'après un aussi bon déjeuner, une sieste semblait s'imposer et Elvire se dit que si M. Duval passait outre, cela renforcerait ses soupçons. Elle en déduirait qu'il était incapable de trouver le repos avant d'avoir « lavé » la bague, une chambre d'hôtel n'ayant jamais constitué un abri sûr.

Elvire se sut gré de ces considérations si sensées, mais se rendit compte, dans le même temps, que si elle continuait ainsi, elle ne tarderait point à céder au sommeil.

— Ce serait un fâcheux exemple pour mes nièces, se dit Mme Prentice en se secouant. Sur une table voisine, il y avait des brochures de tourisme, traîtreusement disséminées par les grandes compagnies européennes pour tenter les blasés.

— Voyons, se dit la vieille dame avec humour, imaginons qu'au lieu de guetter un suspect, j'attends mon fiancé pour décider de notre voyage de noces. Où irions-nous?

Elle eut une pensée émue pour feu Michael Prentice, mais son attendrissement ne dura guère, car elle subit, aussitôt, l'envoûtement des photos évoquant des horizons inconnus.

— L'Italie, pensa-t-elle, c'est bien surfait pour une originale comme moi... Ah! les Indes, les maharadjahs, les palais féeriques, les trésors de Golconde... oui, mais aussi les serpents, les moustiques, la mousson, la chaleur torride... Voilà qui est davantage de saison : le Groenland, la Laponie, le soleil de minuit sur la banquise, la fraîcheur du Grand Nord... Voilà ce qu'il me faudrait en ce moment!

Mais, ayant continué à feuilleter la brochure, la vieille dame tomba en arrêt devant une photographie d'esquimaude en costume de gala.

— Oh! impossible. De quoi aurais-je l'air dans cet accoutrement si peu féminin. Pas la moindre plume, le plus petit colifichet, ça n'est vraiment pas pour moi...

Comme Elvire en était arrivée à cette étape de son voyage dans un fauteuil, elle vit, telle une vedette de music-hall arrivant pour le finale, M. Duval achever de descendre l'escalier et se diriger vers la porte donnant sur la rue.

La vieille dame se leva avec le minimum de hâte et redressa d'une chiquenaude, en passant devant une glace, son aigrette qui semblait souffrir aussi de la chaleur.

L'une derrière l'autre, la vieille dame et son suspect atteignirent ainsi successivement l'avenue Montaigne, le Rond-Point des

Champs-Elysées, le théâtre Marigny, puis celui des Ambassadeurs. Là, M. Duval s'arrêta pour acheter une gaufre à l'échoppe en plein air. Elvire estima trop risqué de l'imiter et préféra discuter avec la marchande de jouets, se trouvant non loin de là, des mérites d'un tourniquet en celluloïd bicolore.

— Cela me va comme un gant! pensa la vieille dame à part soi, j'ai une tête à avoir au moins une douzaine de petits-enfants.

Mais M. Duval remonta, soudain, les Champs-Elysées en empruntant l'avenue Gabriel et Elvire dut faire volte-face. A son grand désarroi, elle vit qu'il avait pris de l'avance et sautait dans un autobus 52 qui démarrait aussitôt.

— Ça, c'est la guigne! ronchonna Elvire en agitant désespérément son ombrelle.

O miracle! Le receveur aperçut cette aïeule en détresse et tira, par deux fois, la poignée de son signal. L'autobus stoppa, de nouveau, et le receveur tendit un bras secourable à Elvire :

— Allons, grand-mère, faut vous grouiller un petit peu!

M. Duval était sur la plate-forme. Mme Prentice l'ignora superbement, comme si son unique préoccupation était de prendre l'autobus pour se rendre à un point précis. Elle eut un sourire de remerciement à l'adresse d'un petit garçon qui avait dû la juger suffisamment vieille pour lui céder sa place, toute proche de la porte.

Mme Prentice donna des tickets pour aller jusqu'au terminus de République, s'estimant ainsi parée, mais ce n'était pas tout à fait exact comme elle n'allait pas tarder à s'en apercevoir. En effet, un moment plus tard, comme le receveur venait de tirer le signal pour repartir de *Bourse,* M. Duval sauta lestement à terre et s'en fut.

Elvire fut immédiatement sur pied, cramponnée au receveur :

— Seigneur mon Dieu! J'ai totalement oublié que je devais descendre ici!

— Mais vous m'avez dit *Terminus?* objecta l'employé.

— C'est possible, mais à mon âge, je perds un peu la tête. Oh! faites-moi descendre, je vous en prie!

Les autres passagers étaient en joie et le receveur, tout en ayant un geste expressif vers sa tempe, fit stopper de nouveau le véhicule.

— Merci, cher monsieur... Venez prendre une tasse de thé un de ces jours! lança Elvire en traversant la rue Réaumur avec une vélocité qui ne laissa pas de déconcerter le receveur.

Mme Prentice s'engouffra dans la rue Vivienne où elle avait vu disparaître M. Duval. A sa grande satisfaction, elle aperçut la tache claire du veston de tweed, comme son suspect entrait dans une maison située juste en face de la rue Colbert.

— Attention, ma vieille! se dit Elvire en accélérant le pas pour le rejoindre. Il s'agit maintenant d'opérer avec circonspection, car il doit se rendre chez le recéleur.

L'immeuble, en dépit de plaques commerciales, avait l'aspect

d'un bel et vieil hôtel particulier. Elvire vit M. Duval gravir un large perron, au fond de la cour. Avec prudence, elle se dirigea de ce côté et entendit le pas de son suspect s'élever le long d'un grand escalier qui s'amorçait en haut du perron. Il s'arrêta au second étage et, peu après, il y eut un bruit de porte bruyamment refermée.

Ce fut alors seulement que la vieille dame se hasarda à son tour dans l'escalier. La maison était extrêmement silencieuse et, quoi qu'elle en eût, Elvire sentait dans sa poitrine une crispation confinant à l'angoisse.

Au second étage, l'escalier aboutissait à une arche obscure. Elvire y découvrit une porte en face d'elle, une autre à sa gauche.

— Entre les deux, mon cœur balance! murmura Elvire en allant coller son oreille contre le vantail de la porte lui faisant face, dans l'espoir de surprendre quelque conversation révélatrice. Ce faisant, son attention fut attirée par une tache claire sur l'autre porte... Elle cligna des yeux... Mais non, elle ne se trompait pas : la clef était restée dans la serrure!

Ainsi donc, Duval s'était rendu, non chez un recéleur, mais dans un appartement lui appartenant. Il avait refermé la porte en la claquant, oubliant la clef que le choc avait à demi fait jaillir de la serrure.

Pourquoi habiter l'hôtel quand on possède un appartement? Elvire ne douta plus qu'elle fût sur la bonne piste. La clef oubliée dans la serrure attestait la distraction de M. Duval, préoccupé par la bague qu'il avait volée.

Mme Prentice, de deux doigts gantés d'Irlande, saisit délicatement la clef, lui fit opérer un demi-tour, puis pesa sur le battant qui céda sans bruit.

A pas feutrés, Elvire pénétra dans l'antre du loup et se contenta de repousser la porte derrière elle, afin de se ménager éventuellement une rapide retraite.

Elvire se vit dans un couloir qui ne tardait pas à tourner à angle droit, en franchissant un seuil masqué en partie par une portière. La vieille dame risqua un œil au ras de la portière, vit un fumoir meublé dans le goût arabe, prolongé par un couloir rectiligne qui aboutissait à une porte et sur lequel plusieurs autres portes s'ouvraient.

Mme Prentice franchit le fumoir sans anicroche mais, comme elle arrivait dans l'autre couloir, une lame de parquet gémit sous son pied. La vieille dame fit promptement deux pas en arrière et se tapit contre le mur, cœur battant.

Fort heureusement, M. Duval n'avait rien dû entendre, car l'appartement demeura, après cette alerte, d'un silence de tombeau. Elvire compta jusqu'à cent en regardant les murs du couloir décorés de photographies, puis enjamba la lame bruyante, en formant des vœux pour qu'il ne s'en trouve point d'autres sur son parcours.

Toutes les portes étaient fermées, à l'exception de celle termi-

nant le couloir dont l'entrebâillement laissait apercevoir un tapis de haute laine.

Elvire se disait que M. Duval devait se trouver dans cette dernière pièce, lorsque soudain il y eut un léger bruit au delà de la porte *située derrière elle.* Elvire sentit la sueur perler à ses tempes. On déplaça une chaise, puis des pas se rapprochèrent.

Fort heureusement, depuis qu'Elvire avait choisi, par dilettantisme, la carrière de policier amateur, elle s'était trouvée déjà dans maintes situations critiques et, une fois de plus, les réflexes ne lui firent pas défaut. En trois enjambées glissées, elle fut dans la pièce terminant le couloir, referma la porte, et colla son oreille contre le vantail, le cœur battant et l'angoisse au cœur.

Il était temps! Maintenant, on marchait dans le couloir.

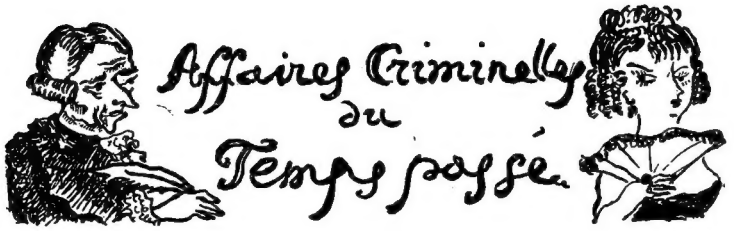
Elvire regarda autour d'elle : la pièce n'avait qu'une porte. Toute retraite était désormais impossible et *les pas se rapprochaient.*

Au moment où Mme Prentice, ne sachant plus à quel saint se vouer, reculait à l'autre extrémité de la pièce pour faire face à l'arrivant, elle entendit un bruit caractéristique qui la laissa tout ébahie : *on venait de donner un double tour de clef à la porte!*

Dans le couloir, s'éleva une voix jeune et railleuse :

— Vous aurez ainsi, chère madame, le loisir de réfléchir aux inconvénients qu'il peut y avoir à renverser l'ordre établi de toute éternité. Ce sont les hommes qui doivent suivre les femmes, et non le contraire!

(*La fin au prochain numéro.*)




# ASSASSINATS PAR MORT NATURELLE

par R. DE ST-JUNIN

Un certain Duroux, en décembre 1917, mobilisé à Vincennes, s'étant fait porter malade, déclara au médecin-major que c'était la troisième fois qu'il éprouvait de vives douleurs après avoir mangé avec son ami Henri Girard. Le médecin, qui avait du bon sens, à moins qu'il ne fût ironique, ou tout simplement pour dire quelque chose, conseilla à son malade de cesser de voir son ami. Il le fit et fit bien.

Cet Henri Girard n'était en effet pas sans danger et s'il avait jeté son dévolu sur le naïf Duroux, ce n'était pas sans intentions sinistres. Et ce n'était pas non plus son coup d'essai.

En 1912, en effet, une famille amie de Girard, les Pernotte, en arrivant à Royan pour leurs vacances, avaient tous contracté la typhoïde, l'apportant manifestement de Paris puisqu'il n'y avait aucun cas à Royan. De fait, le jour de leur départ, leur ami Girard était venu leur faire ses adieux, et avait eu accès à la salle à manger. Nul doute qu'il n'ait versé quelque bouillon de culture dans la carafe. Point assez violent toutefois; toute la famille en réchappa. Mais, malheureusement pour elle, il n'y avait pas l'ombre d'une raison de se méfier du fourbe, et Pernotte continue d'entretenir d'affectueuses relations avec Girard. Tant et si bien qu'il meurt d'une rechute de sa typhoïde, avec pour consolation de ne pas laisser sa veuve dans le besoin, grâce aux conseils prévoyants de son ami Girard, qui lui avait fait prendre une assurance de 60.000 francs, au nom de sa femme.

L'ami, non plus d'ailleurs, n'était pas dans le besoin, ayant réussi à faire signer à Pernotte, à son insu, un second contrat d'assurances, de 300.000 fr., à son bénéfice, à lui Girard. C'était alors de quoi vivre largement de ses rentes, mais, comme tant d'autres, le criminel va se perdre par manque de modération. Et par orgueil, sans doute, aussi. Sa méthode, il la juge infaillible, et il est vrai qu'elle est pleine d'astuce. Il va même raffiner sur l'affaire Pernotte, car il ne se contente pas de faire signer deux contrats d'assurances, au lieu d'un, à Godet, seconde victime désignée, il s'assure les services d'un gredin d'excellente santé qui, sous le nom de Godet, grâce à de faux papiers, souscrira un troisième contrat d'assurance. Cependant la guerre éclate avant que Girard ait pu parvenir à ses fins; Godet part pour le front, ce qui, par un paradoxe peu commun, lui sauve la vie. Un certain Delmas signe à son tour, sous l'influence du gredin, un contrat de 400.000 francs, mais Girard commet la maladresse de lui voler quelques menus objets. Delmas se fâche, et rompt avec Girard. Encore une mesure pour rien.

Et nous avons vu que Duroux, le suivant (assuré pour 200.000 francs), sera sauvé par la naïveté avec laquelle il se conformera à la boutade d'un médecin.

Tous ces échecs successifs coûtaient cher au misérable, ne serait-ce que par les primes d'assurance à payer. Et il était aux abois.

Cependant, sa maîtresse, Jeanne Drouhin, lui fit connaître une de ses amies, une relation de restaurant, Mme Monin. Henri Girard décide de tenter encore sa chance. Jeanne Drouhin signe, à son profit, sous le nom d'Hélène Monin, cinq contrats de 80.000 francs auprès de diverses compagnies et passe les visites médicales.

Girard se charge du reste, et moins de vingt-quatre heures après avoir accepté un verre de porto de lui, Mme Monin meurt d'une maladie très rare, le charbon. Il ne restait plus à Jeanne qu'à toucher 40.000 francs. Point d'accroc aux quatre premières compagnies, mais à la cinquième, coup de théâtre : au nom de Mme Monin prononcé par le caissier, un homme lève la tête et s'écrie :

— Comment, morte? Mais Mme Monin, c'est vous!

Un hasard imprévisible a justement conduit, près du guichet, l'inspecteur lui-même qui a assuré Jeanne sous le nom d'Hélène Monin.

La faussaire se trouble, et il y avait de quoi. Pourtant, il faudra trois années à la justice pour mener à bien enquête et procès.

En effet, le médecin légiste est formel : Mme Monin est morte de sa belle mort, et non, comme on le supposait, empoisonnée par des champignons qu'aurait ramassés Girard, mycologue averti.

Aussi, les magistrats laissent-ils passer deux mois avant d'arrêter les complices. Ce n'est pas temps perdu, d'ailleurs : la justice fouille la vie d'Henri Girard, vie inquiétante qui commence par une enfance cruelle et sans scrupules. Il a été renvoyé du collège pour vol; plus tard, il escroque son père, sa famille, ses clients, son associé et n'omettra pas de commettre quelques faux. Ses mœurs ne sont pas, non plus, bien brillantes. Elégant et séduisant, il menait une vie double et se montrait assez adroit pour laisser ignorer à Jeanne Drouhin qu'il partageait son temps entre la rue Raynouard, chez elle, et l'avenue de Neuilly où habitait son autre maîtresse en titre, Joséphine Bouheteau.

Or, il n'avait manifestement pas les revenus de cette vie coûteuse et compliquée.

De son côté, Henri Girard, sans doute trop confiant en son génie, ne semble pas avoir mis à profit le répit que lui laissait la justice, sinon en épousant Jeanne Drouhin, car, aussitôt les « jeunes époux » arrêtés, il fait parvenir, par un détenu libéré, à Joséphine Douheteau le mot suivant : « *Faire disparaître ce qui est dans le laboratoire.* »

Cette dernière avait à peine eu le temps d'emporter un paquet de tubes et de flacons chez une de ses amies, que les policiers, n'ayant rien trouvé rue Raynouard, étaient déjà chez elle pour perquisitionner. Dans son affolement, elle n'avait pu emporter toutes les pièces compromettantes, tubes contenant des bouillons de culture, traités de toxicologie, etc... Le plus grave est que le commissaire, dans les papiers d'Henri Girard, découvre qu'il a un coffre à la banque.

Dans ce coffre, la police découvre des polices d'assurance en blanc, des fiches d'état civil de nombreuses personnes et un petit carnet fort bien tenu où Girard gardait trace de toute son activité criminelle.

Il se procurait des bacilles dans un laboratoire dont le naïf préparateur le prenait pour un médecin. D'ailleurs, il tenait de son père, pharmacien, des notions de bactériologie.

Ce sera, d'ailleurs, le pivot de sa défense : qu'il a pris dans le magasin de son père le goût des expériences et qu'il en a toujours gardé la curiosité. Et que répondre à son argument éternel : « Ces personnes sont mortes de mort naturelle »?

Tout de même, il sentait, sans doute bien, qu'il ne sauverait pas sa tête, car lorsqu'il fut mort à l'infirmerie de tuberculose pulmonaire, on découvrit dans la doublure de ses vêtements un tube contenant des germes tuberculeux.

Il échappait ainsi à la justice humaine, mais avouait implicitement ses crimes en en montrant le mécanisme sur lui-même.

Ce n'était pas généreux pour Jeanne Drouhin et Joséphine Douheteau, complices alors d'un crime évident, ce qui valut à l'une les travaux forcés à perpétuité, et vingt ans de la même peine, à l'autre.

Cet homme si raffiné dans son allure extérieure n'avait aucune élégance morale.

• *Le gérant :* Bernard Privat.

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 8166

Dépôt légal : n° 97, 1er trimestre 1951.

Bien sûr, nous ne contredirons pas ces vedettes du roman policier français; le nouveau roman de Pierre Nord est bien fait, vivant, animé, et bien agencé.

Pourtant, nous avouerons que nous l'avons jugé trop long. Je crois que ce roman eût beaucoup gagné à perdre nombre de ses pages. Les enquêteurs expliquent trop longuement leurs hypothèses successives, bref on se surprend à passer les paragraphes que M. Nord n'a pas pensé à remplacer par une phrase incisive.

S'il l'eût fait, le lecteur garderait encore meilleure impression de cette bonne peinture du milieu du cinéma qu'il semble bien connaître.

R. S.

**ARSENIC ET BOUTONS DE MANCHETTES, par Carter Dickson (*Coll. l'Enigme. Hachette,* 120 frs).

Nous retrouvons dans ce roman agréable à lire notre vieille connaissance, Sir Henry Merrivale, avocat célèbre et mobilisé comme Chef du Service des Renseignements de l'Armée Britannique. Tous les lecteurs de Carter Dickson connaissent le flair infaillible de Sir Henry qui fait de lui le plus redoutable adversaire des Empires Centraux. Sir Henry attache la plus grande importance à la capture d'un mystérieux agent allemand, connu par son initiale L..., et qu'on lui signale comme se trouvant aux environs de Torquay. Il s'y rend et convoque immédiatement un de ses agents secrets, Kenwood Blake qui rechigne à se rendre à son appel, car il se marie le lendemain à 11 heures. On comprend ça. Cependant Merrivale décide Blake en lui affirmant que le jour et l'heure de son mariage ne seront pas changés. Blake accepte. Mais comment découvrir, en 18 heures, le fameux L... que l'Intelligence Service a poursuivi, en vain, depuis de nombreuses années? Et la chasse commence. Et Blake, en un temps record, découvre qu'on a dupé Sir Henry sur L..., lequel est mort. Que les sous-agents supposés de L... ont été empoisonnés à la strychnine et que, finalement, il ne s'agit pas d'espionnage mais de fausse monnaie. Mais qui a mené ce jeu de dupes? Blake le découvre et peut, enfin, arriver à l'heure exacte, à la cérémonie nuptiale. Ouf!

Le récit paraît assez simple à le raconter ainsi. En fait, les aventures de Blake sont très compliquées et comportent de nombreux rebondissements. Quel dynamisme! Ceux qui aiment l'action dans les romans policiers ne seront pas déçus. Le malheureux Blake sort à peine d'une aventure que le voilà happé par une autre. Espérons qu'après tant d'agitations Evelyn Cheyne, sa femme, lui dispensera la paix et le bonheur.

Livre intéressant mais comment expliquer que, en dépit de ses trépidations, il nous paraisse un peu lent?

J. P.

*Abonnez-vous au* **YARD!**

Un an : **650** fr. — Six mois : **325** fr. Virement postal :
ÉDITIONS DES LOISIRS. PARIS 22-31-15.

# “ LE YARD ”

Magazine policier mensuel

**La Publication policière**
**la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne**
**par sa conception vivante et inédite,**
**par son format commode et son prix imbattable,**
**ne publie que des bons auteurs.**

---

N° 1. **La doublure du mort** *(épuisé)*, par O. F. JÉROME.

N° 2. **Le chat connaît l'assassin** *(ép.)*, par FIELDING.

N° 3. **Un cas pendable,** par DICKSON.

N° 4. **Cardby contre fantômes,** par D. HUME.

N° 5. **Un dîner d'anniversaire,** par F. BEEDING

N° 6. **Défense de fumer sous peine de mort,** par F. S. WEES.

N° 7. **Trois hommes morts,** par M. GUIRE.

N° 8. **L'Homme qui se rencontra,** par M. ALLAIN.

N° 9. **Le troisième cavalier accuse,** par S. BUCHANAM.

N° 10. **Mort d'un inconnu,** par A. CHASE.

N° 11. **Terreur dans les sables mouvants,** par V. GUNN.

N° 12. **Le locataire de la mort,** par C. HARE.

N° 13. **La nuit a des yeux,** par KENNINGTON.

N° 14. **La mort s'invite au bal,** par A. DERLETH.

N° 15. **Drame à Mallow,** par E. S. BROOKS.

N° 16. **Défi à la mort,** par L. T. FORD.

N° 17. **L'assassin est à bord,** par R. KING.

N° 18. **Mûr pour la potence,** par B. GRAY.

N° 19. **Crime du spider,** par DIANEY.

N° 20. **Il vous reste 4 jours à vivre,** par A. DERLETH.

N° 21. **La mort fait l'appel,** par Q. PATRICK.

N° 22. **Le témoin ne répond pas,** par J. S. FLETCHER.

N° 23. **Ultra-secret,** par J. GLOAG.

N° 24. **La 7e clé,** par E. D. BIGGERS.

N° 25. **Meurtres à la carte,** par R. KING.

N° 26. **Mort par alibi,** par R. LONG.

**PRIX : 60 fr. le vol.**